

Fille de sang

Troisi, Licia

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Licia Troisi

LÉGENDES DU
MONDE
ÉMERGÉ



LIVRE II

Licia Troisi

Légendes du Monde Émergé. Livre II

Fille de sang

Traduit de l'italien par Agathe Sanz



*À Sandrone.
Parce que, en fin de compte, c'est sa faute...*

QUELQUES PAS EN ARRIÈRE

Après la défaite infligée à Dohor par Ido, Doubhée et Learco, la situation semble s'améliorer pour le Monde Émergé. La vie a repris peu à peu son cours, et des ruines de la guerre est né un nouveau monde. Les souverains défunts, tués ou trop compromis dans le passé, ont été remplacés ; Learco a pris en main les rênes du pouvoir aux côtés de son épouse Doubhée, et les diverses Terres sont parvenues à instituer une politique commune. Une Armée Unitaire a été créée, et Enawar elle-même, la cité perdue des temps de Nammen – le plus grand roi des demi-elfes – a été reconstruite.

Theana, quant à elle, a trouvé sa place dans le nouveau monde en se vouant à la refondation du culte de Thenaar, souillé par les mensonges de la Guilde des Assassins. Les adeptes de la nouvelle religion, les Frères de la Foudre, ont élevé des temples dans tout le Monde Émergé.

Mais surtout, il y a eu la paix. Cinquante longues années de paix. Le Monde Émergé n'avait pas connu de période aussi sereine depuis l'époque de Nammen, et certains commencent même à surnommer Learco « le Juste ».

C'est au cœur d'une tranquille journée de ce nouvel âge d'or, au beau milieu d'un pré ensoleillé, qu'une jeune fille s'éveille un matin. Qui est-elle ? Elle ne s'en souvient pas. Elle est vêtue d'une simple tunique de lin, et ses poignets comme ses chevilles portent la marque des fers.

Notre héroïne se met à errer à travers bois, à la recherche d'une réponse : qui est-elle, et comment est-elle arrivée dans ce pré ? Seul lui répond le reflet d'une inconnue dans l'eau du ruisseau où elle se mire. Deux yeux de couleurs différentes, des mèches bleues parmi ses cheveux noirs. Des indices sûrement, mais qui ne lui évoquent rien.

C'est à Salazar, la ville de Nihal, que les choses marquent un tournant. La fille y est sauvée par un jeune soldat armé d'une grosse épée à deux mains. Il y a quelque chose d'inquiétant en lui : une étrange rage, qu'il paraît avoir du mal à contrôler. Mais il lui a sauvé la vie, et elle a l'intuition qu'elle peut lui faire confiance.

Le soldat s'appelle Amhal et il est apprenti chevalier du Dragon. De retour d'une mission, il est en route pour la Nouvelle Enawar. La fille lui demande si elle peut le suivre car elle n'a personne d'autre sur qui s'appuyer. Elle ne se souvient toujours

de rien, elle n'a aucune idée de l'endroit où elle se trouve, et elle n'a même pas de nom. C'est Amhal qui lui en donne un : Adhara.

La première étape de leur voyage est Laodaméa, sur la Terre de l'Eau. En chemin, les deux jeunes gens font halte dans un petit village situé à la frontière de la Terre du Vent. Ce qu'ils y découvrent les bouleverse : des malades et des morts partout, apparemment frappés par un mal inconnu.

Échappés par miracle au village des damnés, Amhal et Adhara continuent leur voyage, jusqu'à Laodaméa. Là émergent peu à peu des bribes de réponse au mystère de la fille. Amhal la fait examiner par un prêtre, qui devine qu'Adhara a été l'objet de manipulations magiques. Mais il ne peut pas en dire plus.

Les deux jeunes gens reprennent donc leur route vers la Nouvelle Enawar, où ils font la connaissance de Mira, le maître d'Amhal, un rude guerrier aux manières expéditives qu'Amhal admire énormément et auquel il est très attaché. Adhara, elle, continue à ne pas se sentir à sa place. Le temps passe, mais la mémoire lui fait toujours défaut. Elle sait seulement qu'elle ne veut pas s'éloigner d'Amhal. Un lien puissant s'est créé entre eux, et c'est lui qui l'a nommée, qui a fait d'elle une personne. Elle décide de le suivre jusqu'à Makrat, la capitale de la Terre du Soleil où il fait son service.

À Makrat, la vie a été particulièrement généreuse avec Doubhée. De son mariage avec Learco est né un fils unique, Néor, qui a apporté de grandes satisfactions à ses parents, malgré une chute de cheval qui l'a paralysé. C'est un homme doté d'un esprit vif, devenu premier conseiller du roi son père, et considéré comme l'éminence grise qui gouverne en réalité la Terre du Soleil. Surtout, il a donné à Learco et à Doubhée deux petits-enfants : l'indomptable Amina et le paisible Kalth.

Adhara se présente à la cour avec Amhal dans l'espoir d'y trouver un travail. N'ayant pas de passé, elle essaie au moins de se bâtir un avenir. Néor lui propose de devenir la dame de compagnie d'Amina ; sa fille, rebelle et incomprise, aura ainsi une amie qui allégera sa solitude.

Vivre auprès de la jeune princesse n'est pas une tâche de tout repos ; toutefois, Adhara se découvre beaucoup de points communs avec elle, et les deux filles nouent une étroite amitié.

Au moment où les choses commencent à rentrer dans l'ordre, un événement vient troubler la paix de la cour de Makrat : San, petit-fils de Nihal, revient sur la Terre du Soleil après un long exil de cinquante ans. Learco, qui s'est toujours senti responsable de sa disparition, l'accueille en héros et lui offre un poste à l'Académie des chevaliers du Dragon. Mais San semble surtout intéressé par Amhal. Il lui tourne sans arrêt autour, l'entraîne pour son propre compte, et cherche à pénétrer la nature ambivalente du talentueux jeune garçon, tiraillé entre sa soif de sang et son désir de devenir un vertueux chevalier du dragon. Ainsi, tandis qu'Adhara et Amhal échangent un timide premier baiser, Mira voit d'un mauvais œil les manœuvres de San, au point de le sommer publiquement de laisser son élève en paix.

Entre-temps, l'entrevue entre Theana et Adhara, sollicitée par Amhal, se révèle infructueuse. La prêtresse perçoit quelque chose d'obscur en elle, mais elle n'en

souffle mot. Elle confirme seulement qu'on a utilisé la magie sur elle et la soumet à un enchantement pour sonder sa mémoire.

Au cours de l'expérience, Theana se remémore un sombre épisode de l'histoire des Frères de la Foudre. Depuis sa naissance, l'équilibre du Monde Émergé a toujours reposé sur l'alternance entre Marvash, créature vouée à la destruction et incarnation du Mal, et Sheireen, destinée à lutter contre Marvash et à le vaincre. Marvash et Sheireen, Destructeur et Consacrée, se sont affrontés au cours des siècles, l'emportant tour à tour, dans un cycle immuable. Or certains Frères de la Foudre, à l'origine d'un schisme d'où est née la secte des Veilleurs, ont cherché dans le passé à briser ce cercle en tentant d'abord d'éliminer Marvash avant qu'il ne prenne conscience de ses pouvoirs, puis de créer une Sheireen. L'atrocité de leurs crimes leur a valu d'être persécutés par les autorités de la Terre du Soleil et leur ordre a été supprimé... Theana chasse ce souvenir en se disant que c'est une vieille histoire, sans aucun rapport avec le présent.

Les événements se précipitent au cours d'une journée surprise organisée en l'honneur d'Amina. Pour l'occasion, Mira a accepté d'« entraîner » la jeune princesse au combat ; au cours de la séance, il est frappé par une pointe empoisonnée. Adhara tue l'agresseur, mais il est déjà trop tard. Mira meurt peu après.

Amhal est anéanti par la perte de son maître, mais San est prêt à le prendre sous son aile. Malheureusement, quelque chose de pire encore se trame dans l'ombre.

Le village dévasté où s'étaient arrêtés Amhal et Adhara n'est que le premier d'une longue série : la maladie, inexorable et mortelle, se répand dans le Monde Émergé et décime humains et gnomes, n'épargnant que les nymphes. Le bruit court que ces créatures évanescentes pourraient être responsables de l'épidémie. La suspicion empoisonne lentement le Monde Émergé. On envoie des contingents de soldats pour faire respecter les mises en quarantaine, la terreur règne, les communautés se désagrègent sous l'aiguillon de la peur... À l'évidence, le Monde Émergé expie ses cinquante années de paix.

Amhal quitte la cour avec San pour prêter main-forte dans les zones en quarantaine. Adhara décide de le suivre : San ne lui plaît pas non plus et, sous son influence, elle sent l'obscurité grandir peu à peu en Amhal, que l'absence de Mira a privé de tout repère.

Elle le rejoint à Damilar, un village misérable enfermé dans l'étau de la maladie. C'est là qu'Amhal sombre définitivement dans la folie, et que se joue le dernier acte. Devant un groupe de villageois qui viennent d'assassiner une nymphe pour boire son sang réputé immuniser contre le mal, le jeune garçon ne parvient pas à maîtriser sa fureur et se livre à un véritable massacre aux côtés de San.

La situation à la cour n'est guère plus brillante. L'enquête sur la mort de Mira semble mener à San, et, comme si cela ne suffisait pas, les miasmes délétères pénètrent jusque dans la chambre du roi : Learco tombe malade et meurt. C'est à Néor que revient la tâche ingrate de reprendre les rênes du pouvoir. Il transfère la cour à la Nouvelle Enawar et prend la décision de faire emprisonner San.

Devant les soldats venus appréhender son maître, Amhal ne sait que penser. Bouleversé par le carnage qu'il a perpétré et par l'arrestation de son nouveau mentor, il décide de partir pour la Nouvelle Enawar. Il y libérera San et essaiera de trouver la vérité : est-ce vraiment lui qui a tué Mira ? Ou bien, comme le lui a suggéré San lui-même avant d'être emmené dans les fers, s'agit-il d'un complot de Néor pour éliminer un encombrant prétendant au trône ?

Encore une fois, Adhara choisit d'obéir à son cœur : Amhal sera tué, elle le sait. Mieux vaut donc prévenir la cour et le faire arrêter, au risque qu'il la haïsse, que le voir mort.

À la Nouvelle Enawar, la noirceur des intentions de San se dévoile au grand jour. Ce dernier passe aux aveux devant un Néor abasourdi. Oui, c'est bien lui qui a assassiné Mira, devenu un obstacle à l'accomplissement de sa mission. En effet, c'est Amhal, et lui seul, qui l'intéresse depuis le début. Pour le reste, il lui a suffi de renverser une ampoule de sang contaminé dans la chambre de Learco. Conformément au souhait du mystérieux commanditaire qui l'a envoyé en mission dans la capitale du royaume.

C'est dans ces circonstances qu'Amhal fait irruption dans la cellule de San. Adhara n'a pas réussi à prévenir qui que ce soit, hormis Amina. Les deux filles se précipitent jusqu'aux cachots où Néor est en train d'interroger San, mais ce n'est que pour assister à la libération de ce dernier par Amhal qui, pour protéger sa fuite, prend en otage le nouveau roi.

L'entreprise est désespérée. Amhal et San parviennent néanmoins à gagner les portes de la prison. Entre-temps, Néor tente par tous les moyens de ramener Amhal à la raison : il lui relate la confession de San, fait appel à ce qu'il y a de meilleur en lui... en vain. Amhal ne peut pas et ne veut pas croire que San soit la cause de toutes les tragédies survenues ces derniers temps ; et surtout, il veut mettre un terme à ses souffrances et à sa lutte de tous les instants contre la rage qu'il sent croître dans sa poitrine. Il tranche la gorge de Néor et s'enfuit avec San.

Adhara est effondrée. Le crime d'Amhal est impardonnable. Pourtant, elle continue à croire en lui et reste convaincue de pouvoir le sauver. Elle le suit dans sa fuite jusqu'à un lieu étrange, un souterrain à demi détruit. Des murs dévorés par les flammes, les vestiges d'un laboratoire... Tout semble familier à Adhara. Et ses souvenirs, ces souvenirs demeurés cachés pendant de si longs mois, surgissent à l'improviste : un homme qui lui promet de revenir bientôt, qui lui demande de l'attendre...

Tout s'évanouit devant Amhal. Il est là, anéanti, dépossédé de lui-même. Mais Adhara veut encore espérer. Elle fait tout son possible pour qu'il se reprenne, jusqu'à ce que San intervienne. S'ensuit un duel au cours duquel Adhara est sauvée de justesse par un inconnu apparu de nulle part. Au terme d'un bref affrontement, Amhal et San s'éloignent, laissant Adhara seule avec le nouveau venu, qui semble la connaître. Chandra, c'est ainsi qu'il l'appelle...

L'homme, dont le nom est Adrass, lui révèle enfin la vérité, une vérité qu'Adhara a

cherchée pendant des mois mais qu'elle voudrait maintenant ne jamais avoir entendue.

Adrass appartient à la secte des Veilleurs et il a participé durant des années à la création de Sheireen : ses compagnons et lui volaient des cadavres de jeunes filles auxquels ils insufflaient vie en utilisant la Magie Interdite. Une abomination qui s'est perpétuée très longtemps, jusqu'à elle : Adhara, ou plutôt Chandra, le sixième cobaye passé entre les mains d'Adrass, a été créée par la magie à partir d'un cadavre. Et elle est Sheireen. Après tant de tentatives infructueuses, les Veilleurs sont convaincus d'avoir finalement réussi à donner naissance à la Consacrée.

Adhara refuse tout simplement d'y croire. En proie à une rage aveugle, elle roue Adrass de coups et s'enfuit. Ses pas la conduisent une nouvelle fois jusqu'au pré où elle s'est réveillée quelques mois plus tôt. Et c'est là qu'elle se souvient : le souterrain où les Veilleurs menaient leurs expériences, celui qu'elle vient à peine de quitter ; San y faisant irruption pour tuer tout le monde ; Adrass qui la sauve en l'enfermant dans un réduit secret.

Les minutes, les heures s'égrènent. Puis elle finit par sortir et se frayer un chemin parmi les cadavres et les ruines, perdant peu à peu la conscience d'elle-même et la mémoire ; jusqu'à ce qu'elle tombe sans connaissance dans ce pré, où tout a commencé.

PROLOGUE

Le sang sur l'armure est encore frais. L'elfe en hume l'odeur douceâtre, métallique, il regarde les troupes adverses alignées dans la vallée, et frissonne de plaisir à l'idée de ce nouveau et imminent massacre.

Qu'ils se défendraient, il l'avait deviné. Les créatures qui peuplaient maintenant le Monde Émergé étaient des êtres tenaces, stupidement attachés à la vie. Ils devaient avoir aperçu ses vouivres de loin, et avaient organisé leur résistance. Peut-être avaient-ils pensé qu'une fois repoussée cette première offensive, le combat cesserait. Quels idiots ! Ils n'imaginaient pas depuis combien d'années son peuple se préparait à cette attaque.

Les premiers ennemis étaient à peine apparus à l'horizon que le son du cor remplit la vallée. En selle sur sa vouivre, l'elfe repéra quelques dragons et une dizaine d'embarcations. Un nombre dérisoire comparé à ses effectifs. Il se tourna vers ses soldats et empoigna fermement son épée. Il les observa un instant, immobile, les ailes de sa monture frémissant sous l'effort. Dans leurs yeux, il lut une froide détermination, un sacrifice total. Ils étaient prêts à mourir pour leur cause.

— Nous savions que ce jour arriverait, tonna-t-il. Et que nous le paierions de notre sang. Mais nous vaincrons, soyez-en aussi certains que je le suis. Aux armes !

Un cri s'éleva de toutes les poitrines. Les archers encochèrent leurs flèches, prêts à obéir à son signal. Il abaissa lentement son épée, et une pluie de mort s'abattit sur les rangs ennemis. Bien que ceux-ci fussent clairsemés, exactement comme il l'avait escompté, cela n'empêcha pas les siens de tomber sous les coups de l'adversaire. Alors ce fut le tour des lances : les troupes se heurtèrent avec des cris de mort. Les silhouettes gracieuses de ses hommes repoussant les usurpateurs au physique grossier. Sur le fleuve, les bateaux tentaient l'abordage, et le bruit mat des corps basculant dans l'eau se mêlait au froid crissement des lames. Le doux son de la guerre, enfin.

À cette vue, l'elfe se jeta dans la mêlée en hurlant toute sa rage. Un chevalier du Dragon tenta de l'arrêter avec un jet de flammes ; il lança sa vouivre sur lui. Un coup sourd, violent. La lame adverse effleura son bras gauche et il sentit sa chair brûler. Insensible, il enfonça son épée dans la poitrine de son ennemi, et laissa son sang chaud inonder sa main.

L'elfe se rua aussitôt sur un autre chevalier pour prêter main-forte à l'un des siens. Il se concentra sur le dragon et lui trancha la tête. Le chevalier tomba avec un long cri dans l'eau, où il finit écrasé par le poids de sa monture.

Le fleuve charriait désormais des monceaux de cadavres. L'elfe savait que cette terre devait être purifiée par le sang avant que son peuple ne puisse à nouveau la considérer comme sienne. C'était son destin. La gloire passait par le massacre et la mort, et il avait ordonné de ne pas faire de prisonniers. L'eau se chargerait de laver cette horreur. Engloutis par les flots, les usurpateurs du Monde Émergé disparaîtraient pour toujours de leur vie.

Après la bataille, quelques soldats descendirent pour s'assurer qu'il ne restait pas d'ennemis. L'elfe attendit, assis sur sa vouivre immergée dans le fleuve jusqu'au garrot, les pattes enfoncées dans son lit boueux.

— La voie est libre, Votre Altesse, dit un soldat en venant vers lui.

L'elfe ôta lentement son armure, la tendit à l'une de ses ordonnances, puis sauta d'un bond dans l'eau. Un murmure de protestations s'éleva des troupes.

— Sire ! s'exclama l'ordonnance, prête à le rejoindre.

L'elfe l'arrêta d'un geste de la main.

— Tout va bien.

Il se mit à nager lentement vers la rive opposée. Le courant n'était pas fort à cet endroit, et puis il avait des bras vigoureux.

« Toute ma vie je me suis préparé à ce moment », pensa-t-il.

La terre n'était encore qu'un mirage vert et marron au loin, là où le ciel et l'onde se rejoignaient. Il plongea sous la surface en imaginant l'exclamation de stupeur de ses soldats. Puis ses pieds effleurèrent le fond fangeux, et il entama lentement sa remontée.

Il émergea des flots progressivement – la tête, le buste, les cuisses –, comme en une nouvelle naissance. Tout autour de lui, le clapotis du fleuve contre la coque des bateaux, le silence tendu de ses hommes retenant leur respiration, aux aguets.

La rive n'était plus qu'à un pas. Il avait rêvé de cette terre des milliers de fois, il l'avait désirée de tout son être. C'était comme s'il la connaissait, tant il en avait lu de descriptions dans les écrits de ses ancêtres, qui en avaient foulé le sol avant lui, qui l'avaient possédée et aimée. Mais elle était encore plus belle que dans son imagination. Une Terre promise, où le vert des feuilles était plus intense, l'air plus parfumé.

Il inspira profondément. Même son odeur lui était familière. L'odeur du foyer et de la liberté.

Il fit une pause au milieu des roseaux. Encore un pas, et il devrait relever le défi. Il pensa à ses semblables qui avaient traversé ce même fleuve des siècles plus tôt en exilés. Il pensa à son père, qui avait passé sa vie terré sur les récifs d'Orva, satisfait de son minuscule royaume qui surplombait la mer. Il pensa à ceux qui l'avaient raillé, qui avaient tenté de le retenir, à ceux qui n'avaient pas été capables de croire en son immense rêve. Il sourit, ému. Il leva les yeux vers le ciel d'un bleu parfait, et une larme de douleur et de fatigue roula sur sa joue. Une fois sur la rive, il tomba à

genoux, les mains posées sur la terre grasse et fertile, si douce sous ses paumes. L'histoire était sur le point d'inverser son cours.

Quelqu'un l'aida à se remettre debout. Ses soldats, les traits creusés par l'épuisement, leurs armures maculées de sang, le regardaient avec espoir.

Kryss les passa en revue les uns après les autres.

— Merci, dit-il. Merci de tout ce que vous avez fait, de toutes les souffrances que vous avez endurées.

Il se tourna vers les bateaux de son peuple, ces elfes qu'il avait menés si loin de chez eux, sur les traces d'un rêve qui lui semblait parfois trop grand pour ses seules épaules.

— Votre roi est avec vous, tonna-t-il. Le temps de l'exil est terminé, les Jours des Usurpateurs touchent à leur fin. Ils périront dans leurs villages, consumés par la maladie que nous avons apportée. Personne ne pourra nous arrêter, et nous effacerons tous ces siècles qui nous ont vus loin de notre patrie, nous laverons le sel de nos larmes dans leur sang, et l'Eraak Maar sera à nouveau à nous. Saluons l'aube de ce nouveau jour !

Et il brandit le poing vers le ciel, serrant entre ses doigts cette terre qui bientôt serait sienne. Un cri vibrant monta de toutes les poitrines.

— Erak Maar, le Monde Émergé.

Kryss ferma les yeux, en extase. Puis il les rouvrit et scruta l'horizon comme un chasseur scrute sa proie.

PREMIÈRE PARTIE

FUITE

TRAHISON

Adhara dégaina son poignard.

Au début, elle ne les avait pas entendus. Dans les ténèbres, le martèlement de leurs pas s'était mêlé au mugissement du vent, et elle était trop fatiguée pour en percevoir la cadence régulière.

Elle se retourna afin de scruter l'épaisseur des arbres, là où il lui avait semblé entrevoir une ombre fugitive. Une autre la suivit, puis encore une autre, et une quatrième. Malgré l'obscurité, elle finit par les identifier : des soldats. Ils portaient les mêmes insignes qu'Amhal, lorsqu'il servait dans la garde de Makrat.

« Amhal ! »

L'espace d'un instant, elle feignit de croire que ce pouvait être lui. Et que tout ce qui s'était passé au cours de ces derniers et terribles jours n'était qu'un cauchemar. Mais l'illusion se brisa aussitôt.

— Nous ne te voulons aucun mal, annonça l'un des soldats en sortant à découvert. Nous sommes ici sur ordre de la Suprême Officiante.

Adhara ne répondit pas. Elle jeta un rapide regard autour d'elle, à la recherche d'une issue.

— Theana souhaite te parler, ajouta un autre.

Theana. Le souvenir de cette femme glaciale fit naître en elle une violente colère. Encore un sombre acteur dans l'histoire de sa vie, encore quelqu'un qui lui avait tué la vérité et qui s'était servi d'elle.

— Je n'ai rien à lui dire, déclara-t-elle en reculant.

— Ce n'est pas une invitation, c'est un ordre.

Adhara comprit brusquement que l'époque où elle pouvait choisir de combattre ou pas était révolue. De l'univers ouaté où elle avait vécu pendant trois mois, elle s'était retrouvée catapultée en pleine guerre, où l'unique façon de survivre était la fuite, l'unique salut, l'acier. Elle avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'elle avait tué l'assassin de Mira.

La lame de son poignard brilla, menaçante, et les quatre hommes se raidirent.

— Tu n'as rien à craindre de la Suprême Officiante. Ne nous oblige pas à utiliser la force, dit le soldat.

Adhara se mit en position d'attaque.

— Allez-vous-en, et je ne serai pas non plus obligée d'y recourir, siffla-t-elle entre ses dents.

Quatre épées glissèrent hors de leur fourreau.

— Pour la dernière fois... insista le soldat.

Adhara ne le laissa pas finir. Agile et précise, elle bondit en avant. Une première fente esquivée. Elle se baissa pour éviter le fendant qui suivit, tourna sur elle-même et frappa un soldat aux mollets. Un cri, et l'homme fut à terre. Adhara attrapa son épée au vol et se prépara à un nouvel assaut.

Le seul duel à l'arme blanche dont elle se souvenait était celui qu'elle avait livré contre l'assassin de Mira. Pour le reste, elle ne se rappelait pas avoir jamais combattu ; c'était comme si son corps agissait de lui-même, comme si les enseignements des Veilleurs s'étaient gravés au plus profond de sa chair. Créature forgée à l'image d'une arme vivante, elle savait instinctivement quoi faire.

Une large entaille s'ouvrit sur la poitrine de son adversaire qui tomba à genoux, les doigts crispés sur sa blessure.

Adhara se retourna, impassible. Elle attaquait tantôt avec son poignard, tantôt avec l'épée. Elle continua à enchaîner les coups, jusqu'à ce que l'arme d'un autre homme vole dans les airs. Soudain, quelque chose bougea derrière elle. Elle tournoya aussitôt sur elle-même, la jambe tendue, et son pied cueillit le soldat à la mâchoire. Elle regarda autour d'elle. Deux de ses adversaires gémissaient sur le sol ; un autre gisait sur le dos, évanoui ; le quatrième était désarmé. C'est à lui qu'elle s'adressa, en pointant son poignard.

— Dis à la Suprême Officiante que je ne veux rien avoir à faire avec elle. Et qu'elle arrête de me chercher, parce qu'elle ne m'aura jamais.

L'homme respirait avec difficulté, mais il n'avait pas l'air inquiet. L'ombre d'un sourire étira le coin de ses lèvres. Au même moment, Adhara sentit un poing s'abattre sur sa nuque, et une douleur lancinante se propagea à son dos.

« Cinq. Ils étaient cinq », pensa-t-elle rageusement avant de sombrer dans l'inconscience.

Un grondement de roues la fit revenir à elle. Un roulement incessant, interrompu par de rares secousses. Adhara ouvrit lentement les yeux, nauséuse. Avant qu'elle ait eu le temps de voir où elle se trouvait, elle vomit.

Sa tête explosait. Elle essaya de masser l'endroit où on l'avait frappée ; la douleur la contraignit à retirer sa main.

Elle regarda autour d'elle. Elle était dans un carrosse étroit, installée sur une banquette confortable. Près d'elle, un petit récipient en métal. Adhara se pencha et vit qu'il contenait de l'eau. Elle le saisit avidement, et le liquide frais qui coula à l'intérieur de sa gorge la soulagea mieux qu'un médicament.

Elle remarqua que ses mains et ses pieds étaient libres. On ne l'avait pas attachée. Pleine d'espoir, elle tenta de pousser la portière du carrosse ; elle était fermée par un verrou. Elle était prise au piège.

Un nouvel élanement lui transperça la tête, et elle songea avec effroi que, malgré le caractère concret de sa douleur, cette tête ne lui appartenait pas. Adrass lui avait dit la vérité : elle avait été créée de toutes pièces. Ses mains avaient servi à quelqu'un d'autre avant elle. Son corps avait déjà accompli sa parabole terrestre : il avait aimé, souffert, éprouvé toute une palette d'émotions dont elle ne pouvait plus se souvenir. Ensuite étaient arrivés les Veilleurs, et ce corps n'avait été ramené à la vie que pour devenir une arme.

Seuls les sentiments qu'elle nourrissait pour Amhal étaient réels. Son amour pour lui était vivant, et il la rendait vivante, elle aussi. Voilà pourquoi il lui avait paru naturel de le retrouver.

Après avoir fui Adrass, elle s'était dirigée vers un village qu'elle connaissait, aux portes de la Nouvelle Enawar. Elle avait besoin de nourriture et, surtout, d'informations ; d'indices susceptibles de lui révéler où San conduisait Amhal.

Dans l'auberge où elle avait dépensé les maigres caroles qui lui restaient, il n'y avait que quelques clients et une serveuse. Son repas frugal avalé, elle avait interrogé celle-ci sur une vouivre qui aurait traversé les cieux une ou deux nuits plus tôt.

— Il y a deux jours, très exactement.

— Je l'ai vue ! s'était exclamé d'une voix pâteuse un vieil ivrogne assis au bout d'une table, une chope entre les mains.

— C'est ça, oui, bien sûr que tu l'as vue, comme la licorne d'il y a deux mois et la créature mi-femme mi-cheval du mois d'avant, s'était esclaffée la serveuse. Ne l'écoutez pas, il boit comme une éponge !

— Je te dis que je l'ai vue ! avait insisté le type en se dressant sur ses jambes chancelantes. Cette bête a poussé un cri terrible, une espèce de sifflement qui m'a glacé le sang. J'ai même envisagé d'arrêter de boire ! Et puis j'ai descendu une autre pinte, et la peur a disparu, avait-il conclu avec un rire gras.

Adhara avait deviné que l'homme ne mentait pas. Elle aussi avait entendu la vouivre hurler, et elle savait combien son cri pouvait être épouvantable.

— Tu as vu vers où elle se dirigeait ?

— Vers l'ouest, avait-il répondu, comme si un démon la poursuivait !

À l'ouest, vers la Terre du Vent.

— Il y a la guerre, là-bas.

Mais Adhara s'en moquait. Pour ramener Amhal à la raison, elle serait allée partout, elle aurait bravé n'importe quel danger. Elle avait donc pris la

direction de l'ouest et, par précaution, elle avait préféré progresser à travers bois.

Or, on l'avait suivie et son voyage se terminait là, dans ce carrosse exigu.

Elle enfouit sa figure dans ses mains.

« Je veux seulement partir », pensa-t-elle. Puis elle se rendit compte qu'elle n'avait aucun endroit où aller.

Le carrosse s'immobilisa enfin. Adhara entendit le verrou tourner, la portière s'entrouvrir lentement. N'écoutant que son instinct et sa soif de liberté, elle bondit et fonça droit sur l'homme qui avait ouvert. Elle le jeta à terre et se mit à courir. Quelques pas plus loin, une main lui agrippa la cheville. Elle tomba en avant, et sa mâchoire heurta violemment le sol. Pendant de longues secondes, il n'y eut plus que la souffrance.

— On peut dire que tu es têtue, jeune fille !

C'était un soldat, le visage à un souffle du sien.

— Où est-ce que tu comptes aller comme ça ? Il y a la mort partout, là dehors ! Et on t'emmène voir la seule personne qui peut nous sauver du désastre. Certains tueraient pour avoir une chance pareille !

Adhara grinça des dents.

— Je suis immunisée, cracha-t-elle.

Après lui avoir lancé un regard haineux, l'homme la souleva et lui ligota poignets et chevilles avec une corde épaisse.

— C'est toi qui m'y obliges, marmonna-t-il, en la poussant dans le carrosse. Il n'y en a plus pour longtemps, alors tâche d'être sage et de ne plus nous créer de problèmes.

La portière se referma avec un bruit sourd, et Adhara se retrouva à nouveau seule.

Lorsqu'ils eurent atteint la Nouvelle Enawar, deux soldats la firent descendre, lui délièrent les pieds et la conduisirent le long des avenues pavées de la ville.

L'automne avait teinté de rouge et de jaune le feuillage des arbres, et une lourde odeur d'humus et de mousse imprégnait l'air. L'unique fausse note dans ce spectacle naturel était le silence inquiétant qui enveloppait la cité. Une semaine à peine s'était écoulée depuis qu'Adhara y était venue, et pourtant tout avait changé. Les rues étaient presque vides, et les rares personnes qui s'y aventuraient plaquaient un mouchoir imbibé d'essences sur leur bouche et leur nez. Ça et là, on apercevait de curieuses silhouettes vêtues d'amples robes de magicien et la face dissimulée sous des masques au bec pointu. Les gardes armés et les soldats pullulaient, tandis que les survivants de l'épidémie se terraient dans les ruelles les plus secrètes, certains le visage à peine marqué, d'autres totalement défigurés.

Pour la première fois, Adhara se perçut comme une intruse. Elle était au milieu des *autres*. Des autres qui n'étaient plus comme elle. Ces créatures effrayées qui s'écartaient sur son passage étaient les vivants. Ils étaient nés

du ventre d'une femme, ils avaient une enfance à se rappeler et une tombe qui les attendait au bout de leur chemin. Elle, elle était de la chair morte. Elle n'avait ni père ni mère, et aucun souvenir qui lui apprît qui elle était, d'où elle venait. Engendrée par le néant, tout à coup elle n'arrivait plus à les regarder en face, parce que leurs yeux lui disaient sans détour qu'elle n'appartenait pas à leur monde.

Elle baissa la tête et garda résolument les yeux fixés sur le sol, en se concentrant sur l'alternance régulière de ses pieds sur les pavés.

Les deux soldats s'arrêtèrent devant un imposant palais, à la façade ornée de plaques de marbre blanc et de cristal noir. Adhara frissonna. C'était le palais du Conseil. C'était là que se trouvait la cour, ou ce qu'il en restait.

Les gardes durent sentir ses muscles se raidir, car ils renforcèrent leur pression sur ses bras.

— Avance ! ordonna l'un d'eux.

Adhara obéit à contrecœur, la tête toujours baissée. Ils traversèrent des corridors grouillants de soldats. Plusieurs d'entre eux l'observèrent, la reconnurent peut-être. Qui sait ce que l'on pensait d'elle à présent, à la cour ? Allait-on l'arrêter et la condamner pour trahison ? Tout le monde devait savoir pourquoi elle était partie, et on la tenait certainement pour complice dans l'assassinat du roi.

Ils descendirent jusqu'aux souterrains de la prison qui empestaient la mort. Une magicienne les y attendait debout devant une cellule fermée, son masque pendant sur la poitrine. Adhara la reconnut immédiatement : c'était Dalia, l'assistante de Theana. Elle se rappelait son visage d'enfant et son sourire franc. Sauf qu'elle était pâle et ne souriait plus.

— Maîtresse... dit l'un des soldats en avançant d'un pas.

Dalia le salua d'un signe de tête, puis désigna les poignets d'Adhara.

— Pourquoi ces cordes ?

— Elle a tenté de s'échapper. Il n'y avait pas d'autre moyen.

— Les ordres de la Suprême Officiante étaient pourtant clairs.

— Elle a aussi été très claire sur le fait qu'elle voulait cette fille à tout prix.

L'assistante gratifia le soldat d'un regard éloquent.

— Elle est avec moi maintenant, vous pouvez partir.

Les deux hommes s'éloignèrent et Dalia prit Adhara par le bras.

— Je suis désolée qu'ils t'aient maltraitée. Ils ont agi contre la volonté de la Suprême Officiante.

Adhara se raidit, mais elle se laissa conduire à l'intérieur d'une petite pièce étroite et faiblement éclairée. Des étagères chargées de livres, d'ampoules et d'albanelles en couvraient les murs. Dans le fond, elle distingua une table encombrée de parchemins et de livres derrière laquelle était assise Theana. La Suprême Officiante était penchée sur ses manuscrits, complètement absorbée par son travail, ses cheveux blancs en bataille et le front creusé de rides profondes. Elle semblait encore plus vieille que la dernière fois qu'Adhara l'avait vue.

L'assistante fit une profonde révérence.

— Votre Excellence, la fille est là.

Adhara n'esquissa pas un geste, ses poings liés crispés sur son cœur.

Theana leva les yeux et posa la plume d'oie avec laquelle elle était en train d'écrire. Elle se leva lentement, comme si cela lui demandait un énorme effort.

— Bienvenue, lui dit-elle.

Adhara ne répondit pas.

— Dalia, laisse-nous seules, ajouta la vieille femme.

La jeune fille s'inclina et quitta la pièce.

Theana s'approcha pour défaire ses liens, et Adhara tressaillit au contact de ses doigts.

— Laissez-moi partir, murmura-t-elle.

Theana la fixa dans les yeux.

— Tu n'es pas ma prisonnière.

— Vos gardes m'ont capturée et enfermée dans un carrosse. Que voulez-vous de moi ?

Le regard de Theana vacilla.

— La situation s'est précipitée, expliqua-t-elle en s'asseyant. Les récents événements ont jeté le royaume au bord du gouffre.

En un éclair, Adhara revit Amhal tuant Néor. Elle chassa de toutes ses forces ce souvenir de son esprit.

— Pendant que ton ami égorgeait le roi, les elfes attaquaient nos frontières.

Cette révélation frappa Adhara comme une gifle. Les elfes ?

Theana eut un sourire amer devant son air étonné.

— Ce sont eux qui ont répandu la maladie, et maintenant qu'ils nous ont décimés, ils ont entrepris leur guerre de conquête. À l'évidence, ils veulent reprendre le Monde Émergé.

Adhara s'efforça de contrôler le tremblement de ses mains.

— Je ne comprends pas en quoi cela me concerne.

— J'ai été aveugle. Longtemps j'ai refusé de regarder la réalité en face, j'ai sous-estimé les signes. À présent, je suis convaincue que Marvash est de nouveau parmi nous. Et que tu es Sheireen, la Consacrée destinée à le vaincre. J'ai quitté la Terre de l'Eau pour venir m'en assurer en personne.

Encore ces paroles, les mêmes que celles d'Adrass.

— Il n'y a pas de Marvash, ni de Consacrée. Ce ne sont que de stupides légendes !

Adhara bondit, serrant les poings jusqu'à les faire blanchir.

— Quand l'armée s'est lancée aux trousses d'Amhal, elle a découvert les ruines du repaire des Veilleurs. Un endroit que tu connais bien... poursuivit Theana.

Un long frisson parcourut le dos d'Adhara.

— Je sais tout, susurra la magicienne. Adhara, j'ai besoin d'avoir la

certitude que tu es Sheireen. Il existe des moyens indolores de le vérifier.

— Ça suffit ! hurla la jeune fille. Vous voulez tous quelque chose de moi, vous cherchez tous à m'imposer un destin qui ne m'appartient pas, mais moi... j'ai choisi une autre voie !

— Et quelle est-elle ? répliqua Theana. Tout ce pour quoi tu vivais a disparu. Learco est mort, Doubhée est sur le champ de bataille, Amina se cloître dans sa chambre depuis des jours. La cour n'existe plus, et c'est l'être en qui tu avais le plus confiance qui l'a détruite.

— Il n'y a que moi qui sache ce qui se cache dans le cœur d'Amhal, murmura Adhara.

— Amhal et San sont le cancer qui a rongé la Terre du Soleil, nous l'avons compris trop tard. Néanmoins, nous pouvons encore y remédier.

— Pas avec mon aide.

— Tu ne comprends pas...

— Il n'y a rien à comprendre.

Elles demeurèrent immobiles, chacune à l'une des extrémités de la table jonchée de livres, séparées par un abysse.

— Tu resteras ici, dit enfin Theana.

Adhara laissa échapper un sourire.

— Enfin, vous vous montrez telle que vous êtes. Vous désirez seulement vous servir de moi, comme l'ont fait les Veilleurs.

Theana contracta la mâchoire, piquée au vif.

— Ce qu'ils m'ont fait est juste, selon vous ? C'était juste de me créer à partir d'un cadavre ? De me torturer, de me façonner comme une espèce d'arme vouée à la mort et au sacrifice ?

Adhara s'était approchée de Theana d'un air menaçant, le visage contre le sien.

— Si cela doit nous sauver... peut-être que oui, rétorqua la Suprême Officiante, impassible.

— Traîtresse ! s'écria Adhara.

Theana agita une clochette, et deux gardes apparurent sur le seuil.

— Emmenez-la.

Adhara voulut se jeter sur la Suprême Officiante, mais les hommes l'immobilisèrent et la plaquèrent au sol, un bras derrière le dos. La poitrine écrasée contre le pavé, elle respirait avec difficulté.

— Conduisez-la en prison, ordonna Theana.

Les gardes échangèrent un regard incrédule.

— Vous m'avez entendue ? Allez !

Adhara, hurlant, fut traînée à travers les couloirs du palais.

— Vous êtes devenue exactement comme eux ! Vous êtes une traîtresse ! criait-elle.

L'écho de sa voix s'amplifiait le long des souterrains. Theana se couvrit les oreilles pour ne plus l'entendre.

LA VOIE QUI CONDUIT AU MAL

Les deux hommes se faisaient face, séparés par leurs deux armes entrecroisées. L'acier d'une énorme claymore contre le cristal noir d'une épée célèbre, celle de Nihal. Autour d'eux, la rumeur continue d'une légère pluie automnale.

Ce fut San qui mit fin à l'attente. Une attaque plongeante, aussitôt parée. Amhal pénétra sa garde en visant son cœur, mais son coup buta contre une barrière argentée dans une volée d'étincelles. San profita de sa surprise pour lui arracher son arme et le faire tomber. Une seconde plus tard, Amhal avait sa propre épée pointée sur la gorge.

— Je te l'ai déjà dit. Dès que tu vois une barrière magique, il faut commencer à t'inquiéter.

Le jeune garçon lui jeta un regard plein de hargne.

— Quoi ? Je t'ai battu loyalement, il me semble, dit San sans se laisser démonter.

— Tu as raison, soupira Amhal. Je n'aime pas perdre, c'est tout.

— C'est normal. Mais plus tu t'entraînes, plus tu auras de chances d'éviter ce désagrément dans l'avenir.

Il lui tendit la main pour l'aider à se relever.

Une semaine seulement s'était écoulée depuis que tout avait changé. En se concentrant, Amhal pouvait encore sentir sous ses doigts le corps abandonné de Néor, l'odeur de son sang.

Il secoua la tête. Il devait cesser d'y penser, sans quoi il se rendrait encore malade. Comme ce premier jour.

Il avait vomi ses tripes. Et pourtant, quel plaisir il avait éprouvé d'enfoncer son épée dans la gorge du roi ! Enfin, il s'était senti libre. Il avait fait son choix, il avait accompli un geste sans retour, se libérant du doute une bonne fois pour toutes.

Au début, il s'était efforcé de ne pas se poser de questions. Monté en

croupe sur la vouivre de San, il ne lui avait même pas demandé où ils allaient. Les sens anesthésiés, il ne ressentait qu'une vague douleur à la poitrine. Peut-être le souvenir de son ancien moi qui luttait pour ne pas disparaître. Peu importe, il savait qu'il avait fait ce qu'il devait faire.

Dès le second soir, alors qu'ils campaient autour du feu, San lui avait dit :

— Écoute-moi attentivement, parce que ce que je vais te raconter est la véritable histoire du Monde Émergé, celle qui le fait avancer depuis sa création.

Son récit avait été riche de détails. Il lui avait parlé de Marvash, de Sheireen, puis de Nihal et d'Aster.

— Aster était un Marvash ? s'était étonné Amhal.

— Tout à fait.

— Mais j'ai lu son histoire, je l'ai entendu narrer... lui, ce qu'il voulait, c'était sauver le Monde Émergé...

— Tous les Destructeurs ne sont pas identiques. Chacun a ses caractéristiques et sa manière de mener à bien sa mission. Aster croyait sauver le Monde Émergé, alors que par son intermédiaire Leish, le premier Marvash de l'histoire, était en train de le détruire. Une excellente farce, tu ne trouves pas ?

San avait avalé une longue gorgée de bière.

— Cependant chez les gens comme nous, Leish se manifeste de façon différente.

Amhal avait eu un coup au cœur.

— Nous ? avait-il répété d'une voix tremblante.

— Nous sommes les Destructeurs, et notre destin est de tout balayer sur notre passage. Cette rage de tuer, cet implacable désir de sang qui grandit en toi, est le sceau de Marvash.

Amhal, pris de vertige, avait senti ses entrailles se contracter de terreur.

— Ce n'est pas possible... avait-il chuchoté.

— Si tu réfléchis et que tu songes à ta vie, tu verras que tu l'as toujours su.

La peur de sa force, l'horreur de sa rage. Cette fureur aveugle qui le rendait invincible au combat. Tout prenait un sens nouveau à la lumière de cette révélation.

Amhal s'était passé les mains dans les cheveux, enfonçant ses doigts dans son crâne. Il se sentait sale, maudit.

— Je ne veux pas !

San avait ricané.

— Ce que tu veux ne compte pas. Ce qui compte, c'est ce que tu es. Pense au Tyran, à ses idées folles, à son amour sans bornes et pourtant vain pour cette Terre.

Il avait haussé la voix, presque avec mépris.

— Il croyait tout sauver, tout remettre en ordre. En réalité, il accomplissait simplement ce pourquoi il était né. On n'échappe pas à son destin.

— Alors je préfère mourir, avait dit Amhal, et ces mots l'avaient presque

libéré.

La paix du tombeau, la quiétude infinie du néant. N'avait-il pas souvent aspiré à ce genre de repos, sans oser se l'avouer ?

San l'avait regardé de travers.

— Je vois que tu ne comprends pas.

Il avait approché son visage du sien et l'avait fixé droit dans les yeux.

— Regarde autour de toi. Combien de guerres a connues ce maudit morceau de terre, et combien en connaîtra-t-il encore ?

— Nous étions en paix, avait protesté le garçon.

— Une paix que Learco avait bâtie par les armes, en tuant jusqu'à son propre père. Quant à Theana, elle n'a pas hésité à ordonner l'extermination des Veilleurs. Il y a des milliers d'années les elfes vivaient ici pacifiquement, eux aussi, avant d'être contraints à l'exil. À ton avis, combien de temps aurait-il fallu avant que quelqu'un d'autre ne brise cette quiétude ? Je peux t'assurer que ce quelqu'un agissait déjà avant même que je vienne te chercher, et d'ici quelques jours tu le verras de tes yeux.

— Et alors ? Sennar lui-même l'a dit. C'est un cycle.

Les mains d'Amhal tremblaient, et un étau de glace lui étreignait le cœur.

— Détruire ne veut pas forcément dire mettre un terme à tout. Un membre gangrené doit être coupé. Tu vivras amputé de tes bras, mais tu vivras. Amhal, nous sommes le remède !

— Je ne le crois pas ! avait hurlé le jeune garçon.

— Vraiment ? Dans ces conditions, pourquoi as-tu tué Néor ? Parce que tu as accepté ta nature. Ce mensonge que tu te racontes depuis l'enfance, cet Amhal gentil et bon qui se bat au nom du bien, tu t'y es accroché si longtemps qu'il est comme une seconde peau. Mais c'est, et cela restera, un mensonge. Amhal, nous sommes le glas d'une époque. Dans l'histoire, ce n'est pas toujours Sheireen qui gagne, comme dans le cas de ma grand-mère Nihal. Parfois, c'est Marvash qui l'emporte.

Des braises avaient éclaté dans le feu. Amhal avait regardé San en silence, le visage éclairé par la lueur tremblante des flammes.

— Chaque fois que l'un de nous a triomphé, le monde en est sorti meilleur. Parce que cette Terre a besoin d'être purgée de temps en temps. Seul le sang lave les péchés et permet de repartir à zéro. C'est pour cela que nous avons été créés, pour porter le poids des erreurs des autres. Ils auront beau nous maudire, effacer peut-être même notre souvenir, c'est à nous qu'ils devront la vie. Nous sommes les vrais héros du Monde Émergé.

Dans les yeux d'Amhal, San était soudain devenu immense. Il y avait quelque chose de terrible dans ses paroles, mais aussi de grandiose. Toute la puissance d'une force qui animait le Monde Émergé depuis des siècles, la grandeur d'un mal extrême, absolu, nécessaire. Voulait-il être comme lui ? Ou bien l'était-il déjà ?

— Tout cela te semble peut-être inconcevable pour l'instant. Quand j'ai su qui j'étais, j'ai songé à la mort, moi aussi. Comme toi à présent. Cependant,

je te demande d'attendre et de réfléchir. Pense à toutes tes vaines tentatives pour changer. Nous ne pouvons pas être bons, et c'est à un triste destin que nous condamnons le dénouement de l'histoire. Es-tu prêt à l'accepter ?

C'était trop pour Amhal. Il avait l'impression que sa tête allait exploser ; tout ce qu'il voulait, c'était arrêter de souffrir.

— Tu n'es pas obligé de me répondre maintenant. Mais sache que, en me suivant, tu traces déjà ta voie.

San avait versé de l'eau sur le feu, et l'obscurité avait englouti la petite clairière.

— Dors. La journée a été longue.

Cette nuit-là, un cauchemar avait agité le sommeil d'Amhal. Adhara et Mira parcouraient avec lui une lande désolée sur laquelle planait une atmosphère putride. Leurs corps se décomposaient à chaque pas, mais ce n'était pas douloureux. Au contraire, la blancheur laiteuse des os qui apparaissait sous la peau avait quelque chose de rassurant. Puis, un vent fort et parfumé avait tout balayé et Amhal était resté seul à admirer son corps décharné, comme né une seconde fois à la pureté du mal. Dans le néant poussiéreux qui l'entourait, il avait empoigné la garde de son épée et s'était senti enfin libre.

— Où allons-nous ? demanda Amhal, lorsqu'ils reprirent la route.

— Sur la Terre de l'Eau. Quelqu'un nous y attend.

Avant que San eût terminé, des langues de feu léchèrent la queue de sa vouivre.

Deux hommes montés sur un dragon les suivaient. Des chevaliers de la Terre du Soleil, probablement envoyés par Doubhée ou par celui à qui elle avait confié les rênes du pouvoir.

— Damnation... je n'ai même pas Jamila avec moi, dit Amhal entre ses dents.

San eut un sourire féroce.

— Nous n'en avons pas besoin.

Faisant un brusque demi-tour, il fonça droit sur ses ennemis.

— Occupe-toi de celui de droite, je me charge de l'autre, ordonna-t-il.

— Quoi ? balbutia Amhal.

L'affrontement était imminent. Il se redressa vivement, une main sur la garde de son épée, et, le moment venu, il se lança dans le vide. Pendant un instant, ce fut comme voler. Tous ses sens s'aiguïsèrent, son corps se tendit vers la bataille. Cette fois, il ne contrôla pas sa rage, il ne chercha pas à nier sa soif de sang. Il lui lâcha la bride et se sentit invincible.

« Je suis né pour ça. »

Pendant que San, sur sa vouivre, était aux prises avec le second adversaire, il s'agrippa d'un bras au dos du dragon et lui planta dans le flanc un couteau qu'il gardait toujours dans sa botte. Un hurlement déchira l'air. Amhal l'ignore, sauta en croupe et esquiva prestement la fente du chevalier. Il

portait les couleurs de l'Armée Unitaire.

« Comme moi », songea-t-il, mais il chassa aussitôt cette pensée et se concentra sur l'action. Il s'aplatit sur le dos du dragon, là où les coups de son ennemi ne pouvaient pas l'atteindre, arracha son poignard et l'enfonça encore plusieurs fois dans la chair coriace. Le sang jaillit à gros bouillons. Le chevalier essaya d'obliger sa monture à éjecter son agresseur, mais déjà ses mouvements étaient plus lents, plus gauches. Amhal tira une dernière fois son arme et frappa avec précision l'animal au poitrail. Il connaissait bien l'anatomie des dragons, il savait quels étaient leurs points faibles. Le souvenir de Jamila l'assaillit à l'improviste. Combien de fois avait-il dormi près d'elle, en écoutant le lent et puissant battement de son cœur ?

Le dragon trembla, et ses ailes frémirent presque jusqu'à se fermer. Puis il entama une inexorable descente en piqué vers les bois en dessous d'eux.

Amhal s'agrippa à une aile. Suspendu dans le vide, il observa froidement la chute et attendit d'être à quelques mètres du sol pour évoquer l'enchantement du vol, l'un des premiers qu'il avait appris de son maître. Il prit son élan et s'éleva dans les airs, tandis que le dragon s'abattait comme une masse. La vue de son sang imprégnant la terre ne suscita aucune émotion en lui. Il posa simplement la main sur la garde de son épée, prêt à reprendre le combat. Ils n'étaient pas tombés de très haut, le chevalier n'était peut-être pas mort.

Il avait vu juste : le coup arriva par-derrière. Il le para sans peine. Il tourna sur lui-même et attaqua avec toute la rage qu'il avait dans le corps. L'armure de son adversaire lui donnait l'avantage, et il l'obligea à reculer. Il devait trouver une parade, pour le prendre par surprise. Encore une fois, la magie vint à son secours : il n'eut qu'à effleurer son épée en murmurant les paroles de la formule, et l'autre se figea, désorienté. Amhal ficha la lame brûlante dans le bas-ventre du chevalier, que ne protégeaient ni la cuirasse ni les jambières. Il y eut un gargouillement sinistre, et le hurlement du blessé emplit la plaine.

L'homme s'effondra à genoux et Amhal s'acharna sur lui. Frapper pour infliger la douleur. Frapper, même si son adversaire était vaincu, sans défense.

« Voilà ce que je suis », pensa-t-il en faisant voler le casque du chevalier de la pointe de son épée.

Son visage lui était familier. Il connaissait cet homme, il avait été l'un de ses compagnons d'armes. Le premier jour de son apprentissage avec Mira, il s'était même assis à côté de lui au réfectoire.

— Comment as-tu pu ? souffla le moribond.

Amhal le regarda un instant, comme pris en flagrant délit. Puis il se ressaisit. Les dents serrées, il fit décrire à son épée son arc mortel. L'homme s'écroula sur le sol, sans vie. Personne ne devait se permettre de douter de ses actes. Il avait fait ce qu'il devait faire.

Le sixième jour, San ôta ses harnais à la vouivre.

— Nous sommes trop visibles avec elle, expliqua-t-il. Il vaut mieux continuer à pied. De toute façon, elle connaît le chemin et saura éviter les ennemis.

En effet, la suite du voyage fut plus tranquille. Ils ne croisèrent que de rares personnes : des soldats remontant du front, des brigands. Ils les tuèrent tous sans hésiter, pour ne pas être reconnus et pour leur voler leurs provisions.

Mais il avait beau tuer, Amhal ne se sentait toujours pas libéré de la souffrance, du remords, de celui qu'il avait été.

— Tu ne me dis plus où nous allons, marmonna-t-il un jour en regardant San dans les yeux.

Celui-ci s'approcha et s'assit près de lui.

— C'est toi qui les as trouvés, tu t'en souviens ? Ces êtres bizarres, avec des cheveux verts et des yeux violets...

Les deux lascars qui avaient agressé Adhara et qu'Amhal avait tués.

— Ce sont des elfes. Et ils sont venus pour reconquérir le Monde Émergé. Nous allons les rejoindre.

SHEIREEN

La porte s'ouvrit d'un coup. Un rayon de lumière éblouit momentanément Adhara. Elle était incapable de dire combien de temps elle était restée enfermée ; en tout cas, suffisamment pour que ses yeux aient du mal à se réhabituer à la vive clarté.

Ils étaient deux. Ils la tirèrent par les bras et l'emmenèrent.

Cette fois, elle n'opposa pas de résistance. Son emprisonnement l'avait épuisée et avait brisé sa détermination. Elle se sentait lasse, mortellement lasse. Dans l'obscurité de sa cellule, elle n'avait pas cessé de réfléchir. Ce que lui avait dit Theana était vrai. Dehors, il n'y avait plus rien pour elle. Nulle part. Fuir n'avait aucun sens.

Ils la conduisirent dans une aile qu'elle ne connaissait pas. L'aménagement du palais avait été modifié depuis qu'elle y avait vécu. Aucune pièce n'avait plus la même fonction. Les Frères de la Foudre avaient pris possession d'un étage entier, y installant leurs laboratoires, leurs salles de culte et leurs statues de Thenaar. L'une d'elles se dressa brusquement devant Adhara au milieu d'un couloir. Elle tenait une épée dans une main et un éclair dans l'autre, arborant sa mine sévère de dieu intransigeant mais juste. Thenaar la toisait du haut de son empyrée tandis qu'elle se traînait dans la boue, et elle le haït de toute son âme.

Ils entrèrent dans une grande salle au haut plafond voûté. Des flambeaux fichés aux murs y jetaient des reflets tremblants, suppléant à la faible lueur qui filtrait par les meurtrières. Au centre de la pièce, une table recouverte d'une étoffe de velours bleu, qui semblait cacher quelque chose.

Theana, enveloppée dans une longue tunique noire, était appuyée au mur du fond, là où la pénombre était la plus épaisse.

— Vous pouvez disposer, dit-elle aux gardes.

Les soldats firent un rapide salut et sortirent en refermant derrière eux la lourde porte en bois.

— Je suis désolée du traitement que tu as reçu, déclara Theana lorsqu'elles furent seules, mais je ne pouvais pas te laisser partir avant de savoir.

Adhara ne répondit pas.

La magicienne poussa un soupir et se mit à marcher de long en large en se tordant les mains.

— Un jour lointain, dit-elle, dans une salle pareille à celle-ci, un jeune homme est venu m'annoncer que la fin des temps était proche. Je ne l'ai pas cru. Je l'ai chassé, et j'ai même persécuté ses disciples.

Adhara faisait mine de ne pas écouter.

— Des années plus tard, ce jeune homme t'a créée, poursuivit la vieille femme en baissant la voix. Résultat, les Destructeurs sont apparus, mon roi est mort et le Monde Émergé n'est plus que ruines. À nos frontières, les elfes ont commencé à reprendre ce qui autrefois était à eux. Combien de gens sont morts à cause du non que j'ai prononcé ce soir-là ? Combien de vies aurais-je pu épargner si j'avais écouté ce garçon ?

Elle s'approcha de la table. Ses doigts noueux agrippèrent le velours et le tirèrent. L'étoffe glissa sur le sol, découvrant une lance de splendide facture. Elle était longue, avec une pointe fine et une hampe joliment décorée autour de laquelle s'enroulaient deux vrilles vertes, terminées par des fleurs de couleurs vives.

— Tu la connais ?

Bien qu'Adhara ne l'eût jamais vue, elle savait ce que c'était, parce que quelqu'un lui en avait instillé de force le souvenir dans la mémoire. Cet objet lui appartenait, comme il avait appartenu auparavant à ses semblables.

— Non.

Theana sourit.

— Tu mens. Je le lis dans tes yeux. C'est la lance de Dessar, ajouta-t-elle, l'un des attributs des Consacrés, un objet au pouvoir immense que j'ai moi-même tenté d'utiliser il y a des années.

Elle baissa la tête.

— On nous l'a dérobée, mais nous l'avons retrouvée. Elle était dans le repaire des Veilleurs, l'endroit d'où tu viens.

Adhara avala sa salive.

— Je m'en suis emparée pour sauver la reine d'une mort certaine, et il ne s'est rien passé. Seule Sheireen peut l'activer. Il te suffit de l'effleurer.

Le visage de Theana tremblait sous la tension.

— Prends-la, dit-elle.

Adhara ne bougea pas.

— Cela ne te coûte rien.

La jeune fille secoua la tête, impassible.

Le regard de Theana se fit glacial. Il y avait une telle détermination, une telle fureur dans ses yeux que pendant un instant, Adhara eut peur. La magicienne profita de ce moment d'hésitation pour lui saisir les mains et l'obliger à toucher le métal.

— Non ! hurla-t-elle désespérément en se haussant sur la pointe des pieds.

Malgré son aspect fragile, Theana avait une poigne vigoureuse. Adhara essaya d'abord de se dégager, puis soudain, sa main se serra docilement autour de la hampe, comme obéissant à un appel lointain. Une lumière aveuglante envahit la salle, et Adhara sentit le pouvoir l'ébranler des pieds à la tête. Elle cria, lança l'arme devant elle et tomba à genoux.

Au même instant, tous les flambeaux s'éteignirent. Il n'y eut plus que la faible lueur des meurtrières et le souffle haletant des deux femmes. Theana avait été violemment projetée au sol.

Adhara se couvrit les yeux de ses mains et appuya de toutes ses forces pour chasser le souvenir de ce qui venait de se passer. Mais elle ne pouvait pas le nier : le pouvoir avait jailli d'elle, la lance s'était activée. Adrass lui avait dit la vérité.

— Tu es la Consacrée, déclara Theana dans un souffle.

Adhara se recroquevilla au pied de la table et pleura doucement. C'était le début de la fin. Désormais, sa voie était tracée.

De nouveau l'obscurité de sa cellule. On l'y avait reconduite dès que Theana en avait fini avec elle.

Adhara était étendue sur le pavé glacé, sans forces, lorsqu'elle entendit un grattement régulier. Au début, elle pensa que c'étaient les rats, puis elle perçut une voix fluette qui l'appelait.

— Adhara ? Tu es là ?

Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle connaissait cette voix. Elle se leva vivement et colla son oreille contre le battant.

— Amina ? souffla-t-elle, incrédule.

— Oui, c'est moi.

Adhara sentit quelque chose se dénouer dans sa poitrine.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venue pour toi.

Le guichet par lequel on lui passait sa nourriture s'ouvrit avec un bruit métallique. Adhara jeta un coup d'œil à l'extérieur. C'était bien Amina, et en même temps, ce n'était pas elle. Son visage, pâle, creusé, avait perdu ses rondeurs enfantines. Ses cheveux étaient très courts, taillés maladroitement, mais surtout son expression trahissait les signes d'une immense souffrance. En un éclair, Adhara revécut le moment où son père avait été tué. Elle était là, elle avait assisté à la scène.

Elle portait une simple tunique, d'une propreté douteuse. Adhara ne l'avait jamais vue aussi négligée. La fillette lui avait apporté son déjeuner.

— Amina... murmura-t-elle en essayant de faufiler ses doigts vers elle à travers le guichet.

La princesse lui tendit l'assiette.

— Prends d'abord ça.

Adhara posa son repas sur le sol et put enfin serrer les mains de son amie.

Elles étaient maigres et glacées. Qui sait ce qu'elle avait enduré au cours de ces derniers jours, quels fantômes avaient peuplé sa solitude. Désemparée et malheureuse comme elle l'était, Adhara la sentait encore plus proche d'elle.

— Comment as-tu réussi à venir jusqu'ici ?

— Les gens sont incroyablement compréhensifs envers les orphelins, répondit Amina. Je n'ai eu qu'à demander qu'on me laisse te porter à manger.

Sa voix était sèche, dénuée de toute émotion. Adhara fut choquée par le mépris avec lequel elle avait prononcé ce mot, « orphelins ».

— Je sais comment me procurer les clés d'ici, poursuivit Amina. Toutefois, le coin grouille de gardes, ce ne sera pas facile de s'échapper.

— Amina, je ne crois pas que...

— Mais je sais comment les distraire. Tiens-toi seulement prête, d'accord ?

À travers la fente du guichet, Adhara remarqua l'étrange fixité de son regard.

— Je ne veux pas te causer d'ennuis, dit-elle.

— Tu n'es pas à ta place ici, et moi non plus.

Adhara allait répliquer. Amina se retourna brusquement.

— Ils arrivent, murmura-t-elle.

Et avant de refermer le guichet, elle ajouta :

— Demain. Tiens-toi prête.

— Cela t'a fait du bien de voir ton amie, hier ? demanda Féa.

La main de sa mère s'attarda dans ses cheveux. Amina, allongée sur son lit, ne répondit pas. Ce contact ne lui procurait ni chaleur ni réconfort. Féa était distante, comme toujours.

— Je compatis, ma fille, mais tu dois réagir, tu ne dois pas permettre à la douleur de pénétrer à l'intérieur de toi. Au moins, tu as quelqu'un avec qui partager ta peine. Car c'est aussi la mienne, n'en doute pas.

Que pouvait-elle en savoir, au contraire, elle qui ne l'avait jamais comprise ? Comment pouvait-elle imaginer cette douleur déchirante qui se transformait peu à peu en rage ? Sa vie s'était arrêtée au moment où Amhal avait tranché la gorge de son père. L'Amina d'autrefois n'existait plus.

Féa se leva, marcha d'un pas lent jusqu'à la porte, qu'elle referma derrière elle.

Amina attendit d'entendre le bruit de ses pas décroître dans le couloir, puis elle se leva à son tour. Un calme étrange l'habitait, le calme de quelqu'un qui, après des jours et des jours d'incertitude, a enfin pris une décision.

Elle sortit le poignard de sous son oreiller. Une vieille arme qu'elle avait subtilisée dans l'une des salles abandonnées de ce palais à demi désert. Elle passa l'index sur sa pointe ébréchée. Tant pis s'il était en mauvais état, elle trouverait le moyen de s'en procurer un autre.

Elle ôta sa robe de chambre et enfila les vêtements qu'elle avait préparés : une chemise ample, un gilet de cuir et un pantalon. La tenue la plus adaptée

à sa future vie de combattante. Elle glissa le poignard dans sa ceinture et s'assura que la voie était libre. L'après-midi même, elle avait fabriqué une corde en attachant ensemble des draps et des vêtements. Elle l'enroula solidement à un pied de la lourde table et l'amena près de la fenêtre. Ensuite, elle prit le briquet. Ses mains ne tremblaient pas, son cœur battait lentement. Le bois, les étoffes, tout s'embrasa rapidement. Elle contempla quelques secondes les flammes qui dévoraient sa chambre. C'était la fin d'une époque, le baptême du feu d'une nouvelle Amina.

Dès que la fumée commença à lui brûler la gorge, elle se laissa glisser jusqu'en bas. Tapie dans l'ombre, elle attendit d'entendre les premiers cris, la bousculade dans les couloirs et descendit dans les cachots.

Au milieu du chaos causé par l'incendie qui se propageait dans les étages supérieurs, personne ne fit attention à elle. D'ailleurs, Adhara était la seule prisonnière, et comme elle avait été arrêtée sur ordre de la Suprême Officiante et non du roi, la vigilance qui l'entourait était plus faible.

Amina ne rencontra pas âme qui vive. Le garde chargé des cellules était monté voir ce qui se passait, laissant les clés pendues à un clou derrière sa guérite. Une mauvaise habitude qu'en ces temps troublés personne ne lui avait jamais reprochée. Amina n'eut qu'à les prendre.

Elle s'immobilisa devant la porte de la cellule, le cœur battant, et enfonça la clé dans la serrure. Elle essaya de la tourner. Rien à faire. Elle essaya une deuxième fois, les mains moites.

— Amina, c'est toi ?

La voix rauque d'Adhara.

— Tiens-toi prête, répondit la fillette.

Un coup sec, plus fort que les autres, et le verrou sauta.

— Allez, viens !

Adhara sortit d'un pas incertain et Amina la soutint par un bras.

— Il faut que tu marches seule, on a très peu de temps !

Désorientée, Adhara se laissa conduire à travers le dédale de couloirs et d'escaliers qui la séparaient de la liberté. Aucun garde en vue, seulement une pénétrante odeur de fumée.

— Où sont-ils tous ?

— Ce n'est pas le moment, avance ! répondit son amie.

Les deux filles sortirent de la prison presque en courant. Elles atteignirent le rez-de-chaussée, et pour la première fois depuis des jours, Amina sourit : elles y étaient presque. La sortie n'était plus qu'à quelques pas, quand, au détour d'un couloir, elles tombèrent sur un garde. Pendant un instant, tous trois se regardèrent, pétrifiés. Puis, le bruit sourd d'un coup de pied, et le garde s'effondra sans connaissance sur le sol. Adhara l'avait frappé et elle se baissait déjà pour attraper son arme. Une grimace de dégoût lui contracta le visage.

— Tu te sens bien ? lui demanda Amina, encore étourdie.

— Oui, répondit fermement la jeune fille.

Elle lui prit la main et, cette fois, c'est elle qui guida leur fuite.

La porte leur apparut comme un mirage. Une bouche béant sur le noir de la nuit et sur le calme trompeur d'une cité à l'agonie, sur une liberté incertaine.

Des deux sentinelles qui la gardaient, il n'en restait qu'une, qui ne s'attendait certainement pas à une attaque venant de l'intérieur du palais. Adhara s'approcha et l'abattit d'un coup.

L'odeur de la nuit et son silence les prit à la gorge. Adhara se retourna légèrement, et vit les lueurs rougeâtres du feu qui brûlait d'au moins quatre fenêtres de l'étage supérieur.

— Amina... murmura-t-elle. Amina, qu'est-ce que tu as fait ?

La fillette ne se retourna pas. Elle serra sa main glacée autour de son poignet et continua à courir.

LE PRINCE

Doubhée contemplait en silence ce qu'il restait de la chambre de sa petite-fille – seulement des murs noircis et l'odeur âcre de la fumée.

— Je n'aurais jamais pensé que... commença Féa.

« Elle est complètement hors d'elle, songea Doubhée. Et comment lui donner tort ? Une nouvelle tragédie, après la mort de son mari. »

Elle serra les poings. Que restait-il de la famille royale, désormais ?

— Nous la trouverons, la coupa-t-elle.

Elle regarda sa bru dans les yeux et lui posa la main sur l'épaule.

— Je mettrai mes hommes sur ses traces. Les siennes et celles d'Adhara.

Parce que cet incendie n'avait été qu'un moyen de libérer la jeune fille, il n'était pas sorcier de le deviner. Ainsi, non seulement ils avaient perdu la princesse, mais aussi, d'après Theana, l'unique arme capable d'entraver l'avancée des elfes.

Doubhée, quant à elle, n'avait jamais cru aux prophéties ni à la religion. Cette histoire de Consacrée ne lui semblait qu'un leurre, le dernier refuge d'un peuple qui avait abandonné toute espérance. Mais elle avait dit à Theana la même chose qu'à Féa quelques secondes plus tôt : « Je te la ramènerai. Mes hommes sont d'excellents pisteurs. »

La reine s'engagea d'un pas décidé dans les corridors dévastés du palais. L'incendie. Le feu avait ravagé une bonne partie du troisième étage, sans toutefois causer de dégâts excessifs.

Dès qu'elle atteignit son bureau, une pièce austère d'où elle administrait ce royaume mourant, elle appela l'un de ses hommes de confiance.

— J'imagine que tu sais ce qui s'est passé cette nuit, lui dit-elle.

— Oui, Votre Majesté.

L'homme gardait la tête baissée, un poing et un genou à terre. Tous ceux que Doubhée avait entraînés au cours de son règne pour les intégrer à sa milice personnelle lui vouaient une confiance aveugle et une obéissance

totale.

— Je veux que vous retrouviez la princesse au plus vite. Elle, et la prisonnière. Cherchez-les partout et ramenez-les-moi. Inutile de préciser que je les veux vivantes.

— Combien d'hommes, Votre Altesse ?

C'était là le vrai problème. Sa milice était déjà presque entièrement déployée dans les zones de combat. Il ne restait qu'une poignée de soldats au palais. D'ailleurs, si elle avait disposé de tout son corps de sécurité, Amina n'aurait jamais réussi à mettre son plan en œuvre.

— Détaches-en un ou deux sur chaque terre en guerre. Et prends leur tête.

— Oui, Votre Majesté.

L'homme porta le poing à sa poitrine et la regarda avec détermination, puis il sortit en refermant la porte sur lui.

Doubhée soupira. Un à un, tous les pans de sa vie avaient volé en éclats, et dorénavant, seule la colère la soutenait. Elle arrivait à la maîtriser quand elle était en public et qu'elle devait prendre des décisions. Son esprit restait aussi vif que jamais, et son aspect ne trahissait pas son tumulte intérieur. Mais quand elle se retrouvait face à elle-même, quand le silence s'emparait de la pièce, alors elle ne pouvait plus réprimer les cris qui montaient de sa poitrine.

Elle ferma les yeux et laissa la rage couler dans ses veines, une rage vaine et stérile, qui la laissait chaque fois plus éreintée. Mais elle n'avait rien d'autre.

Elle avait été la dernière à apprendre la mort de son fils. Elle se trouvait alors sur la Terre de l'Eau, et l'attaque des elfes avait à peine commencé. Une attaque foudroyante, aussi violente qu'inattendue, qui les avait surpris en pleine débâcle. L'armée était décimée par la maladie, et le chaos régnait partout. Chacun ne songeait qu'à soi et se méfiait de tous, essayant par tous les moyens de survivre dans ce monde devenu fou.

Parmi les rangs ennemis combattaient aussi bien des hommes que des femmes. Et comme si cela ne suffisait pas avaient surgi ces horribles bêtes ailées, ces vouivres qui semblaient tout droit sorties de l'enfer.

Bien que la stratégie ne fût pas son fort, Doubhée avait tenté de coordonner ses troupes, allant partout où on avait besoin d'elle. Après la mort de Learco, elle ressentait le pressant besoin de se perdre dans la fureur de la bataille, qui libérait son esprit de toute réflexion et de toute douleur. C'était alors qu'elle combattait que la nouvelle était arrivée.

Néor était mort. Sans qu'elle fût près de lui. Alors, le vide sourd qui l'accompagnait depuis la disparition de Learco s'était rempli d'une rage infinie, qui l'avait consumée jusqu'au jour des funérailles.

Pourtant, elle n'avait rien ressenti devant le bûcher brûlant sur fond de ciel livide. Comme si elle était enveloppée d'une épaisse couche de ouate qui atténuait chaque son, chaque geste. Elle se souvenait que quelqu'un l'avait

soutenue, et qu'elle avait pleuré toutes les larmes de son corps. Ensuite, elle s'était enfermée dans l'obscurité de sa chambre pendant cinq jours.

C'était Kalth qui avait expédié les affaires courantes durant son absence. Ce garçonnet d'à peine treize ans l'avait remplacée pour lui permettre d'aller au bout de sa douleur. En faisant ce dont personne d'autre n'avait été capable.

Doubhée chassa ces souvenirs de son esprit. Elle devait oublier, sinon ils finiraient par la dévorer. Pendant les cinquante ans passés avec Learco, elle avait appris à dédaigner sa faiblesse. Il n'y avait qu'avec lui qu'elle se permettait de ne pas être la femme forte et invulnérable qu'elle semblait être. À présent qu'il était mort, il n'y avait plus de place pour la fragilité. Elle devait tenir bon, pour guider son peuple, pour sauver l'honneur de son mari et de son fils.

On frappa à la porte. Doubhée tressaillit. Elle détendit ses mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil et prit une profonde inspiration.

— Entrez.

— Majesté...

Un autre de ses hommes.

— Tout le monde est prêt pour la réunion.

Chaque semaine, un général différent venait lui faire son rapport sur la situation du front. La version ne changeait pas beaucoup d'une fois à l'autre. Ceux qui survivaient à la maladie mettaient des semaines à se rétablir, et pendant ce temps l'armée ennemie ne cessait d'avancer. Dans ces conditions, il était impossible de lui opposer une résistance digne de ce nom.

Doubhée se leva lentement.

— J'arrive, répondit-elle d'une voix lasse.

Qu'allait-elle bien pouvoir dire pour remonter le moral de ses troupes ? Elle passa la main sur la moitié droite de son visage. La maladie l'avait frappée, elle aussi, mais elle avait survécu. Seules ces grandes marques noires lui rappelaient que la mort l'avait épargnée. C'était le destin de ceux qui finissaient par guérir : porter dans leur chair le deuil de ceux qui ne s'en étaient pas sortis.

Lorsqu'elle entra dans la salle du Conseil, une dizaine de têtes s'inclinèrent à l'unisson ; Theana, assise dans un coin, fit de même. Depuis le début, elle participait activement à la résistance, cherchant sans répit un remède à l'épidémie qui les décimait. Et puis, il y avait Kalth. Lorsqu'elle avait pu reprendre ses fonctions, Doubhée lui avait dit :

— Tu as fait ton devoir, et même plus. Maintenant que je suis là, tu peux reprendre ta vie habituelle.

Mais l'adolescent avait répondu d'un air triste :

— Je ne supporterai pas de rester les bras ballants pendant que le royaume de mon père et de mon grand-père se désagrège. Je sais que tu peux le comprendre.

Depuis lors, il n'avait manqué aucune réunion du Conseil. Ses observations étaient subtiles, sa compréhension de la diplomatie surprenante pour un enfant de son âge. Il ne trahissait jamais aucun signe de faiblesse et se montrait toujours logique, maître de lui et de la situation. Certaines fois, Doubhée n'arrivait pas à le regarder en face : même si son visage était encore menu et immature, elle y retrouvait les traits de son père.

La reine salua l'assemblée et prit place.

Le premier à parler fut l'un des généraux, qui déroula devant eux une carte couverte de traits rouges. La géographie de la défaite. Les rares victoires remportées étaient insuffisantes pour contenir l'invasion des elfes, qui semblaient avoir minutieusement préparé leur attaque. En réalité, ils n'étaient pas nombreux, mais la maladie leur donnait l'avantage. Leur armée était organisée en petites unités de quelques centaines d'individus qui frappaient à l'improviste, par des actions de guérilla d'une efficacité redoutable. Ils devaient avoir un souverain habile. Mais personne ne l'avait jamais vu.

— C'est tout, conclut le général en enroulant rapidement sa carte, comme s'il se dépêchait de cacher ces revers accablants.

Doubhée soupira.

— Des renforts des autres Terres ? demanda-t-elle.

— Rares et désordonnés, répondit un autre général.

Jusque-là, toutes leurs tentatives pour réunir les différentes armées étaient demeurées infructueuses.

— Ma Reine, ils sont tous dans la même situation que nous : peu d'hommes, pour la plupart à bout de forces. Et surtout, nous manquons de coordination.

— Il nous faut un guide, ajouta un jeune militaire. Les généraux meurent sur le champ de bataille ou succombent à la maladie, et ceux qui restent, avec tout le respect que je leur dois, sont débordés. Il nous manque un chef.

— Alors tâchons de décimer les leurs. Et attendons la réponse du Monde Submergé. Nous entretenons de bons rapports avec lui, il ne peut pas nous refuser son aide, dit Doubhée après quelques secondes de réflexion.

Le malaise se fit plus lourd.

— Je n'ai plus rien à ajouter, conclut-elle.

Ses hommes se dirigèrent vers la porte et, en voyant leurs traits tirés, Doubhée songea qu'ils avaient moins besoin d'un chef que d'espoir. Il ne resta bientôt plus qu'une personne, à l'autre bout de la pièce. Kalth.

— Tu peux y aller, toi aussi, sourit Doubhée.

Le garçon demeura immobile, les poings serrés le long du corps.

— Tu les as entendus ? demanda-t-il.

Doubhée acquiesça et s'enfonça un peu plus dans son siège. Il y avait une nuance de reproche dans la voix de son petit-fils.

— Il leur manque un chef. Tu dois y aller, ils ont besoin de toi.

— C'est ici que je suis la plus utile. Mon devoir est d'être auprès de mon

peuple, maintenant que je suis immunisée contre la maladie.

Kalth traversa lentement la salle pour s'approcher d'elle.

— Ce n'est pas vrai. Ton devoir a toujours été de combattre. Tu as la fibre guerrière.

— On change, dans la vie.

— Moi, je crois que tu devrais aller sur le front.

À présent, ils étaient face à face. Doubhée ne parvint pas à soutenir son regard. Elle voyait encore Néor, dans ces yeux.

— Je représente la Terre du Soleil, peut-être même le Monde Émergé. Sans moi, le royaume s'effondrera.

— Je peux m'en occuper à ta place. Je l'ai déjà fait.

Ces paroles l'émurent. Quels temps vivaient-ils pour qu'un garçon de treize ans soit contraint de dire de telles choses ?

Elle secoua la tête.

— Seulement pendant quelques jours... Et quoi qu'il en soit, tu dois continuer à mener ta vie, et non pas assumer des responsabilités qui ne t'incombent pas.

— Ma vie ? Alors que la guerre progresse et que je n'ai plus de famille ?

Sa voix avait à peine tremblé. Doubhée voulut répliquer ; Kalth la prit de vitesse.

— Je ne serai pas seul. Il y aura Theana et tes plus fidèles conseillers. Nous ne pouvons pas continuer comme ça, ou nous perdrons, et tu le sais.

Cette proposition la tentait, elle ne pouvait pas le cacher. Mener ses hommes au combat, se jeter dans l'action comme à l'époque où elle avait suivi Learco à la guerre, quand ils étaient encore jeunes. N'était-ce pas tout ce qu'elle désirait depuis la mort de Néor ?

— Même si j'y allais, tu crois que cela remédierait au manque d'hommes et aux ravages de la maladie ?

— Tu peux leur redonner l'espoir.

— Je suis vieille, murmura Doubhée.

Kalth serra les poings.

— Je ne suis pas en train de faire un caprice. Le sort nous impose des épreuves, et chacun doit jouer son rôle. Si mon destin est de devenir roi à mon âge, je dois l'accepter.

Il se dirigea lentement vers la porte, avec la même démarche calme qu'avait Néor avant son accident. Doubhée dut fermer les yeux pour chasser l'image de son fils.

Elle resta seule dans le silence de la salle. Avec, dans le cœur, l'appel de la bataille qui l'attendait, là où la guerre continuait à détruire le rêve de son mari.

FUI TE

— Nous pouvons nous arrêter ici, dit Adhara.

Elles étaient au milieu de la forêt, à bonne distance désormais du palais. Ces premières heures étaient cruciales, on n'allait pas tarder à se lancer à leurs trousses.

— Tu es sûre qu'il ne vaut pas mieux continuer ? demanda Amina.

Fatiguée, nerveuse, c'était la première fois qu'elle lui adressait la parole.

— De toute façon, nous en sommes incapables, répondit Adhara en se laissant tomber sur le sol. Je suis morte !

Amina ne répliqua pas. Elle sortit simplement un manteau de la besace qu'elle avait emportée et l'étala en silence sur le sol. Puis elle fouilla encore dedans et en tira une ampoule remplie d'un liquide sombre. Une petite lueur s'alluma dans la tête d'Adhara. « Une potion de camouflage », pensa-t-elle avec irritation. Elle détestait ces souvenirs intempestifs, parce qu'elle savait qu'ils n'étaient pas le fruit d'une réelle expérience. C'était la marque des Veilleurs, toutes ces fausses connaissances censées remplir le vide de son existence.

— Cette potion sert à se transformer, murmura-t-elle.

— Alors ce n'est pas vrai que tu ne te souviens de rien, observa Amina.

— J'ai seulement lu quelque chose là-dessus à la bibliothèque, mentit Adhara. Je sais que l'effet dure vingt-quatre heures, et qu'une gorgée suffit.

— J'ai pensé que ça pourrait nous être utile. Je l'ai volée à un des hommes de ma grand-mère.

— Oui, mais il y en a à peine...

Elle observa l'ampoule d'un œil expert.

— ... trois à quatre gorgées pour chacune, maximum.

— Nous en prendrons seulement si nous sommes en danger.

Amina avait vraiment planifié leur évasion dans les moindres détails, avec une précision presque maniaque qui mettait Adhara mal à l'aise.

La fillette s'agita sur sa couche improvisée.

— Nous devrions mettre en place des tours de garde, tu ne crois pas ?

Adhara essaya de déchiffrer son expression à la lueur spectrale que jetait la pleine lune dans les sous-bois.

— Qu'as-tu l'intention de faire, à présent ? lui demanda-t-elle.

— T'accompagner.

Adhara baissa les yeux sur son lit de fougères. La forêt avait un aspect fantomatique. Elle eut un vague pincement au cœur, l'ombre d'un sentiment lointain qui ne voulait pas s'éteindre.

— Je pensais aller *le* retrouver.

Elle n'avait pas le courage de nommer Amhal. Que pouvait bien penser Amina de lui ? Elle l'avait vu tuer son père et s'enfuir avec San...

— Alors je viendrai avec toi.

Adhara releva légèrement la tête pour la regarder.

— Ça ne t'ennuie pas de prendre le premier tour de garde ? ajouta vivement Amina pour changer de sujet.

Mais Adhara voulait savoir.

— Pourquoi t'es-tu enfuie avec moi ? Pourquoi as-tu mis le feu au palais ? Ta vie était là-bas.

— Non. Il n'y avait plus rien pour moi dans ce mausolée, la coupa Amina. On me tenait recluse dans une chambre, à regarder la ville déserte par la fenêtre. Je mourais d'ennui. Et puis, je ne pouvais pas te laisser dans cette cellule crasseuse. Ils m'ont déçue, tous. Theana, qui t'a capturée et qui t'a fait emprisonner, ma grand-mère qui le lui a permis, mon frère et ma mère avec leur stupide douleur. Ils ne sont plus ma famille.

— Ne dis pas ça. Ils t'aiment, je le sais.

— Je ne comprends pas comment tu peux croire une chose pareille après ce qu'ils t'ont fait !

Adhara posa son menton sur ses genoux.

— Pourquoi veux-tu venir avec moi ? insista-t-elle.

Il y avait quelque chose qui clochait dans la présence d'Amina, seule avec elle dans ce bois, quelque chose de terrible dans la façon dont elle était habillée, dans la tranquillité avec laquelle elle caressait le poignard pendu à son flanc.

— J'ai sommeil. Et je n'ai plus envie de parler.

Elle remonta son manteau sur ses épaules et lui tourna le dos.

Cela commença par une vibration sourde, oppressante, qui irradiait de sa poitrine. Ses poumons se contractèrent, son cœur ralentit ses battements. Adhara écarquilla les yeux dans l'obscurité et, pendant une seconde, elle crut sa dernière heure venue.

Elle se colla au tronc de l'arbre contre lequel elle s'était appuyée et palpa ses bras, ses jambes, son thorax. À quelques pas d'elle, Amina semblait un paquet jeté parmi les feuilles sèches. Tout autour, la nuit cédait peu à peu la

place aux premières lueurs de l'aube.

Au bout d'un long moment, la douleur reflua, et son souffle redevint régulier. Adhara s'allongea sur l'herbe et inspira avec plaisir l'air parfumé du matin. Ce n'était sans doute qu'un cauchemar. Un mauvais rêve qui l'avait terrorisée, et son corps avait réagi, tout simplement. Mais elle avait encore peur, une peur folle. Elle ne s'était jamais sentie aussi mal de toute sa vie.

Elle posa les mains sur ses genoux, avala sa salive et se prépara à réveiller Amina. Sous l'ongle de l'index, elle remarqua une imperceptible tache rouge sombre.

Le lendemain, Adhara décida de continuer à travers bois. Elle savait qu'Amhal était parti vers l'ouest. Tant qu'elles étaient sur la Grande Terre, elles pouvaient continuer dans cette direction. Ensuite, lorsqu'elles auraient mis suffisamment de distance entre elles et les hommes de Doubhée, elles devraient chercher de nouveaux indices.

Les jours qui suivirent furent pénibles, usants pour leurs sens toujours en alerte. Les deux filles marchaient dans les torrents pour effacer leurs traces, en silence, chacune plongée dans ses réflexions. Adhara ne pouvait pas s'empêcher de penser à Amina. Ce n'était plus la petite fille mélancolique et rebelle qu'elle avait appris à aimer. Elle était différente, redoutable. Et même si elle n'arrivait pas à lui arracher un mot, elle était certaine qu'elle la suivait pour se venger d'Amhal, l'assassin de son père.

Bien sûr, elle aurait pu l'abandonner. Amina l'aurait vécu comme une trahison, alors qu'en réalité, cela lui aurait sauvé la vie. Mais l'abandonner où ? Elle ne pouvait tout de même pas l'assommer et la laisser à la merci des animaux sauvages. Non, c'était hors de question. Quant à faire demi-tour, cela aurait signifié se rendre, se soumettre aux ordres de Theana... Elle n'avait pas le choix. Elle devait continuer, en traînant derrière elle cette enfant aussi perdue et confuse qu'elle. En priant pour trouver son chemin.

Elles marchèrent sans s'arrêter pendant six jours. Autour d'elles, le paysage changeait peu à peu, signe qu'elles avaient franchi la frontière de la Terre du Vent. Adhara s'aperçut qu'elles étaient en train de parcourir exactement la même route que celle qu'elle avait suivie après son réveil dans le pré. Excepté que, cette fois, elle devait redoubler de précautions.

Soudain, quelque chose brilla dans les buissons. Adhara attrapa Amina par l'épaule et la tira vers elle.

— Il y a quelqu'un, chuchota-t-elle.

— Qui ? demanda son amie dans un souffle.

Adhara secoua la tête et dégaina le poignard qu'elle avait subtilisé au garde abattu pendant leur fuite. Le sentir entre ses mains lui redonna confiance.

— Reste ici, ordonna-t-elle.

Elle rampa silencieusement dans l'herbe en direction du reflet. C'était un homme, de dos, appuyé contre un rocher. Les jambes immergées dans l'eau,

il abandonnait ses bras au courant. Adhara retint son souffle. Aucun bruit. Elle devait s'assurer qu'il n'y avait pas de danger, avant de faire venir Amina. Elle avança encore un peu et perçut un râle rauque, un long gémissement. L'homme devait être blessé. La prudence et leur condition de fugitives auraient probablement conseillé de le laisser à son sort, mais Adhara préféra écouter son instinct. Elle marcha lentement vers lui, en gardant fermement sa main sur son poignard.

L'homme, d'âge mûr, la considéra avec des yeux voilés, presque éteints. Il avait une large plaie au ventre, et il perdait beaucoup de sang. On l'avait entièrement dévêtu, ne lui laissant que le pantalon et la chemise qu'il portait sous ses vêtements. Des voleurs, sans doute. D'un regard, Adhara constata qu'il n'y avait plus d'espoir. Et pourtant, elle ne pouvait pas rester sans rien faire.

Elle s'agenouilla près de lui en fouillant sa mémoire à la recherche d'un enchantement curatif à même de soulager ses derniers instants. Elle croisa son regard, et y lut une supplication muette qui la toucha. L'homme tenta de dire quelque chose, mais aucun son ne franchit de ses lèvres.

— Quoi ?

Le blessé saisit maladroitement le poignard qu'elle tenait et l'appuya sur sa poitrine. « Je t'en prie », implorait sa bouche, et Adhara comprit.

L'homme esquissa une sorte de sourire, l'air apaisé. Il ferma les yeux et Adhara fit de même. Elle ne pouvait pas le regarder. D'un geste rapide, elle lui enfonça sa lame dans le cœur, en priant pour que sa mort soit rapide et indolore. Le corps fut secoué d'un long spasme, puis se figea.

Les muscles d'Adhara se détendirent, sa main relâcha sa prise. Elle se sentait vidée. Tout à coup, elle éprouva de l'horreur pour ce monde devenu fou, pour ce qu'il faisait aux hommes.

— Qu'y a-t-il ?

Amina. Adhara l'avait complètement oubliée. Elle se redressa en s'efforçant de ne pas regarder l'homme qu'elle venait de tuer, et lui fit signe d'avancer. La fillette sortit du bois et la rejoignit rapidement, traversant le torrent en sautant d'une pierre à l'autre. Elle s'arrêta devant le vieil homme.

— Tout ce temps pour un cadavre ? demanda-t-elle, sceptique.

Adhara n'eut pas le cœur de lui raconter ce qui s'était passé.

— Je devais m'assurer qu'il n'y avait pas de danger, répliqua-t-elle. Ne le regarde pas, ajouta-t-elle à mi-voix.

— Tu crois que c'étaient les elfes ?

Adhara secoua la tête.

— Non, des voleurs. Ils l'ont dépouillé.

Elle se releva.

— Aide-moi.

Elles n'avaient rien pour l'enterrer et, de toute façon, creuser un trou aurait exigé trop de temps ; à cet endroit, le torrent était assez profond pour l'emporter. Mieux valait l'océan que cette berge exposée aux regards et aux

moqueries des passants. Adhara souleva le vieil homme par les bras, Amina le prit par les pieds. Bientôt, le cadavre finit par n'être plus qu'un point flou en route vers le Saar, puis l'océan. Adhara aurait voulu prier, mais elle n'avait pas de dieu vers qui se tourner. Désormais, Thenaar et les autres ne lui semblaient que de vaines idoles au nom desquelles les hommes justifiaient leur propre folie.

C'est alors que réapparut la douleur. Suffocante, à lui faire exploser la poitrine. Elle s'affala à genoux dans l'eau, tandis qu'une horrible sensation se propageait de ses mains à tous ses muscles. Son corps ne lui appartenait plus, ne lui obéissait plus. Elle resta quelques secondes sans respirer, convaincue que la mort venait la chercher, une mort inexplicable et atroce.

Puis tout s'arrêta comme cela avait commencé.

— Tu te sens bien ? lui demanda une voix.

Il lui fallut quelques instants pour reconnaître Amina, penchée sur elle. Elle s'assit sur ses talons.

— C'était juste un vertige. Je suis sûrement encore un peu faible à cause de la prison.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien. Ce cadavre... il m'a fait une drôle d'impression.

Alors qu'elle se relevait, son regard tomba par hasard sur sa main gauche. La tache sur son doigt semblait s'être élargie.

— Tu t'es cognée ?

— Je n'en sais rien... répondit Adhara, en proie à un sombre pressentiment.

Un sifflement, un bruit dans l'épaisseur des bois. Adhara se ressaisit. Cela pouvait être un oiseau... ou quelqu'un qui en imitait le chant.

— Partons, ordonna-t-elle.

Et toutes deux reprirent leur marche.

LES HORREURS DE LA GUERRE

Adhara essaya par tous les moyens de frotter son doigt. Avec sa salive, en le trempant dans l'eau. Elle dut se rendre à l'évidence : ce n'était pas une tache qui pouvait se laver. Son doigt était rouge, d'un rouge sombre et malsain, comme si quelqu'un l'avait serré à la base, empêchant le sang de circuler. Mais au moins, elle pouvait le bouger.

Près d'elle, Amina s'agita dans son sommeil. C'était presque l'aube, l'heure de se remettre en route. Adhara interrogea son corps. Comment se sentait-elle ? Elle n'aurait pas su le dire. Il se passait quelque chose en elle, quelque chose d'inquiétant, qu'elle n'était pas en mesure d'expliquer.

« Peut-être ne suis-je pas immunisée contre la maladie comme je le croyais », pensa-t-elle. Cependant, son intuition lui disait qu'il s'agissait d'autre chose, d'un mal plus profond. L'incident dans le torrent l'avait sérieusement alarmée, et depuis, elle avait l'impression que son état empirait. Entrait-il suffisamment d'air dans ses poumons ? Et son cœur, ne battait-il pas trop vite ? Et pendant ce temps, la tache continuait à grandir.

Elle se leva, secoua délicatement Amina.

— C'est l'heure, lui souffla-t-elle à l'oreille.

Amina s'étira en râlant un peu. Il n'y avait qu'au réveil qu'elle perdait l'air farouche et douloureux qu'elle avait le reste de la journée, pour redevenir un instant ce qu'elle était réellement : une enfant. Si seulement elle avait pu rester toujours ainsi, s'il avait été possible d'effacer ce qui s'était passé pour qu'elle soit à nouveau la petite fille qu'elle avait connue... Au lieu de cette énigme qu'Adhara n'arrivait pas à déchiffrer.

— J'ai trouvé des pommes pour le petit déjeuner.

Amina se leva, la mine ensommeillée, et hocha la tête. Elles mangèrent en silence, sous une légère pluie. Désormais, l'hiver était aux portes et le matin, l'air était glacé. Depuis deux jours, elles marchaient à découvert. Elles devaient absolument trouver un village où se procurer des provisions, bien

sûr, mais aussi glaner des indices sur la direction à suivre.

— En route, dit-elle dès qu'elles eurent fini de manger.

Amina s'enveloppa dans son manteau et la suivit sans faire d'histoires.

Le sol était humide et leurs bottes s'enfonçaient dans la boue. Adhara était inquiète. La grande plaine de la Terre du Vent s'étendait devant elles, et il n'y avait pas un arbre à des lieues à la ronde. Voyager ainsi était risqué.

Tout à coup, une odeur nauséabonde la prit à la gorge. Elle se couvrit promptement le visage avec un pan de son manteau.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Amina en réprimant un haut-le-cœur.

Adhara connaissait cette odeur. Celle de la putréfaction, du sang et de la mort.

— Reste ici, je vais voir, dit-elle.

Amina, blanche comme un linge, se contenta de hocher la tête.

La piste odorante était plus nette que des empreintes, et Adhara ne mit pas longtemps à la remonter. Ses jambes s'arrêtèrent net, lui interdisant de continuer.

Deux hommes gisaient à terre. Ou plutôt, ce qu'il en restait. Voilà donc ce qu'il advenait des corps humains quand leur destin avait bouclé sa boucle, ne put-elle s'empêcher de penser. Si les Veilleurs ne l'avaient pas sortie de sa tombe, elle aussi aurait fini ainsi. Cette idée lui donna le vertige, mais elle devait s'approcher, s'assurer qu'aucun des deux n'était Amhal.

Elle se fit violence et s'approcha lentement en se protégeant le nez et la bouche de son bras. Elle se pencha pour examiner les cadavres, évitant de regarder leurs visages décomposés. Les deux hommes avaient été transpercés d'un seul et même coup ample. Adhara comprit immédiatement. Seule une claymore comme celle d'Amhal pouvait frapper ainsi. Il était passé par là.

Les deux hommes ne portaient pas d'armure, seulement des sous-vêtements de lin, comme le blessé qu'elle avait trouvé sur la rive du torrent. Peut-être quelque brigand de passage leur avait-il volé ce qu'il leur restait ? Elle devait faire vite : Amina était seule, et l'endroit était dangereux. Elle observa rapidement les environs, et fit quelques pas la tête inclinée vers le sol, à la recherche d'indices. Soudain, des empreintes attirèrent son attention. D'abord celles d'un groupe de quatre à cinq personnes, qui conduisaient à un petit maquis sur la droite. Puis celles de deux voyageurs, qui continuaient vers le nord-ouest. La Terre de l'Eau. Voilà où allaient Amhal et San. Theana ne lui avait-elle pas dit que c'était par là que les elfes avaient envahi le royaume ?

Un hurlement déchirant la fit sursauter. Amina ! Adhara bondit, son poignard à la main. Elle courut à perdre haleine et ne tarda pas à les apercevoir : trois hommes, qui entouraient la fillette.

Ils étaient vêtus de guenilles et portaient des armes rouillées. Sans doute des paysans, que la faim et la maladie poussaient au crime... Adhara se jeta sur le premier et lui enfonça son poignard dans les côtes. L'homme glissa sans un cri sur le sol. Les autres restèrent un instant hébétés, puis l'un d'eux

poussa Amina par terre, tandis que l'autre s'élançait sur Adhara. Celle-ci ramassa l'épée de l'homme qu'elle venait de tuer, esquiva l'attaque et frappa son agresseur dans le dos. Maintenant, c'était au tour du dernier. Il empoignait solidement Amina, qui se débattait comme une furie. Refusant de s'avouer vaincue, la fillette tira un poignard ébréché d'une de ses poches et essaya de le frapper, mais ses coups manquaient de force et de précision. Ce n'est que par hasard qu'elle réussit à lui égratigner le bras.

— Maudite peste ! Tu vas me le payer ! gronda le bandit.

Il était hors de lui et s'apprêtait à la frapper, lorsqu'une main armée d'une épée surgit de derrière son épaule. Une fine ligne rouge se dessina sur son cou, et il s'effondra, le regard vers le ciel.

Le silence enveloppa les deux filles. Amina haletait, les yeux brillant de peur, mais aussi d'une profonde détermination.

— Tu dois m'apprendre à me battre à l'épée, rugit-elle. Si j'avais su m'en servir, je m'en serais sortie seule !

— Que s'est-il passé ?

Son récit fut confus et décousu. Apparemment, les brigands avaient surgi du bois peu après qu'Adhara l'avait quitté. Elle avait réagi aussitôt, mais ils étaient trois et ils l'avaient rapidement immobilisée. Ils l'avaient fouillée entièrement, et lui avaient ordonné de leur donner tout ce qu'elle avait.

— Il faut partir d'ici, conclut Adhara. Cet endroit regorge de hors-la-loi et nous avons besoin d'un abri.

Elle regarda Amina.

— Ça va ? lui demanda-t-elle en souriant.

La fillette se contenta d'acquiescer sèchement, d'un air hautain.

C'est vers le soir que la crise se manifesta à nouveau. Les deux filles venaient à peine de s'installer pour la nuit à la lisière des bois de la Terre de l'Eau. En marchant sans trêve, elles avaient réussi à franchir la dernière portion de Terre du Vent qui les séparait de la frontière.

Cela commença par une vague nausée, et Adhara pensa d'abord que c'était le contrecoup de la scène qu'elle avait vue le matin. Mais presque aussitôt, le souffle lui manqua, son cœur cessa de battre et son corps se vida de son énergie.

— Adhara, ça va ? Adhara !

Une voix lointaine, le contact de mains fraîches sur sa peau.

— Je me sens mal... murmura-t-elle en se recroquevillant sur elle-même.

Cela dura quelques minutes. Puis, encore une fois, le malaise se dissipa comme il était venu.

Cette fois, Adhara se confia. Adossée à un arbre, elle raconta à Amina ses deux précédentes crises et fit le lien avec la tache sur son index.

Il s'était remis à pleuvoir.

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? Et si c'était la maladie...

— Non, c'est impossible. Du sang de nymphe court dans mes veines. Je

suis immunisée.

— Il vaut tout de même mieux montrer ton doigt à quelqu'un. Tu ne crois quand même pas qu'il va guérir tout seul !

— J'essaierai de demander de l'aide dans le premier village que nous rencontrerons. En admettant qu'on en trouve un.

Tandis qu'Adhara prononçait ces mots, son visage s'était assombri. Elles avaient désespérément besoin de nourriture.

Le lendemain, sitôt la frontière franchie, elles aperçurent une base militaire. C'était probablement une ancienne auberge réquisitionnée par l'armée, qui avait toutefois conservé sa structure originelle : au rez-de-chaussée s'ouvrait une vaste salle avec un comptoir, que l'on avait vidée de ses tables pour l'utiliser comme dépôt ; au premier étage, les chambres servaient de logements aux soldats en transit vers le front. Autour du bâtiment se pressait une foule hétéroclite – des va-nu-pieds, des survivants, des réfugiés des terres voisines – dans laquelle il aurait été facile de se fondre. Les deux filles décidèrent tout de même de prendre de la potion. Elles en burent une gorgée chacune, et se retrouvèrent instantanément transformées en deux jeunes paysannes aux traits rudes.

— Tâche de ne pas parler, d'accord ? Et si jamais on nous demande quelque chose, nous sommes sœurs, souffla Adhara.

Entrer ne fut pas un problème. Elles n'eurent qu'à subir l'examen d'une vieille prêtresse édentée aux manières brusques, chargée de vérifier qu'elles n'étaient pas malades. Elle examina longuement les doigts d'Adhara. Deux d'entre eux étaient rouges, et la première phalange d'un troisième commençait à noircir.

— Et ça ? demanda-t-elle, soupçonneuse.

— Je les ai écrasés en soulevant une pierre, mentit la jeune fille.

La prêtresse observa à nouveau ses mains et son visage, et finit par les libérer.

On leur servit à manger sous une tente installée devant l'auberge : du pain sec et de la soupe aux navets, assaisonnée de récits de guerre.

La misérable cantine était presque entièrement occupée par des réfugiés terrorisés. Les premières histoires ne tardèrent pas à fuser.

— Ils ont massacré tout un village sur le Saar. Ils ont d'abord fait mettre en rang les habitants, des femmes et des enfants pour la plupart, et ensuite ils les ont passés au fil de l'épée. Et pour finir, ils ont mis le feu aux ruines.

— Il y a même des femmes qui combattent parmi eux. Des créatures impitoyables, dotées d'une force surhumaine !

— Et ils chevauchent des animaux horribles, qui lancent des cris à vous glacer le sang ! Tout noirs, sans pattes antérieures, avec des corps de serpents.

Adhara mangeait sa soupe, le regard baissé sur son bol, tandis qu'Amina suivait la conversation avec intérêt.

— J'ai vu une de ces bêtes une fois, lança-t-elle brusquement.

Adhara se figea, sa cuillère suspendue dans l'air, et lui fit signe de se taire.

— Mais c'était loin d'ici, vers la Grande Terre, continua la fillette, imperturbable.

— Il y en a une qui est passée par ici une nuit, dit un homme.

Adhara sentit son cœur s'arrêter.

— Ça doit faire... une dizaine de jours. Je l'ai entendue hurler, et après, je l'ai vue filer vers le front.

Donc, elles étaient sur la bonne route.

— En tout cas, il y a pas que les elfes. Les nôtres aussi, ils deviennent fous parfois, ajouta une femme.

Adhara et Amina échangèrent un regard.

— Que veux-tu dire ? demanda Adhara, sortant de sa réserve.

— Que l'un porte l'uniforme de l'Armée Unitaire, mais qu'il commet des atrocités. Pas vrai, Jiro ?

Le silence s'abattit dans la tente, et tous se tournèrent vers un jeune garçon à l'air craintif. Il avait un bandage sur l'œil et un autre sur l'épaule. Mais ce qui frappait le plus chez lui, c'était l'effroi qui brillait dans ses yeux. Il se tenait courbé, comme s'il voulait disparaître.

Un jeune homme assis près de lui lui donna un coup de coude.

— Vas-y, Jiro, ne te fais pas prier. C'est des nouvelles, elles connaissent pas ton histoire.

Jiro regarda autour de lui, la mine inquiète, puis il bredouilla :

— J'étais en... promenade. Avec des amis.

Il avala sa salive.

— On se baladait.

« Un brigand », pensa Adhara. Comme ceux dont Amina et elle avaient croisé la route.

— C'est là qu'on les a aperçus.

Il s'interrompait sans cesse, comme pour puiser en lui la force de continuer. Celui qui l'avait incité à parler gardait un bras sur son épaule.

— Ils étaient deux, un jeune et un homme dont je ne saurais dire l'âge. Ils portaient des capuches.

Il dut s'interrompre une nouvelle fois.

— L'un d'eux portait la tunique de l'Armée Unitaire sous son manteau. Ma foi, on aurait dû croiser au large, mais on avait faim, on était désespérés...

— Calme-toi, Jiro, personne ne t'accuse.

— On n'a même pas eu le temps de les attaquer. Je vous jure, nos épées étaient encore dans leurs fourreaux ! Le plus vieux a dégainé son arme : elle était terrifiante, toute noire, et elle brillait au clair de lune.

Adhara ferma un instant les yeux. San. Près d'elle, Amina écoutait, le visage concentré, les mâchoires et les dents serrées. Elle lui posa la main sur le genou, sous la table.

— Ça n'a pas été un combat. Ça a été un massacre. Ils tuaient pour le plaisir, autant le vieux que le jeune. Celui avec la tunique de l'armée avait

une claymore, et il était effrayant...

Le garçon posa la main sur son œil sain. Il pleurait, les épaules secouées de tremblements convulsifs.

— Vous n'avez pas idée de la fureur qui étincelait dans leurs prunelles. Je n'ai jamais rien vu de pareil, même chez les elfes ! J'ai fait semblant d'être mort, et j'ai dû rester sous les cadavres de mes compagnons une nuit et une journée entière.

— Où est-ce arrivé ? demanda Adhara d'une voix tremblante.

Jiro la regarda d'un air hagard. Il mit un moment à répondre.

— À l'ouest, à quatre jours de marche du front. Je les ai entendus parler de Kalima, un village au sud de la Terre de l'Eau, à quelques lieues du Saar.

Le silence se fit à nouveau. Le jeune homme avait sans doute raconté son histoire de nombreuses reprises, mais tous semblaient aussi frappés que s'ils l'entendaient pour la première fois. Du reste, si l'on ne pouvait même plus compter sur l'Armée Unitaire, à qui se fier ?

Adhara repoussa son bol, incapable d'avalier une cuillerée de plus.

Ce soir-là, elles dormirent sous la grande tente qui servait d'abri aux réfugiés pour la nuit.

— Demain, on achète de quoi manger et on repart, dit froidement Adhara avant de se coucher.

Elle ne parvint pas à trouver le sommeil. Les images de la plaine, le regard terrorisé de Jiro et, pour finir, la scène de la mort de Néor lui envahirent l'esprit, lui ôtant le repos. Que restait-il de l'Amhal qu'elle aimait ? Où était le garçon qui luttait désespérément contre la partie obscure de lui-même ? Elle ne le reconnaissait plus dans le sillage de sang qu'il laissait derrière lui, et qu'elle était forcée de suivre afin de le rejoindre.

Pour la première fois depuis qu'elle était partie, sa détermination vacilla. Et si Amhal avait été trop loin ? S'il n'avait plus la possibilité de se racheter ? Si c'était le cas, plus rien n'avait de sens : sa fuite, son voyage, son existence même, façonnée sur celle d'Amhal...

Elle se tourna et se retourna longuement dans son lit, tourmentée par le doute.

LE ROI

San et Amhal arrivèrent le matin. L'air sentait la mousse et le bois mouillé.

Ils avaient parcouru la dernière partie du voyage sur le dos de la vouivre.

— Nous sommes en territoire elfique ici, il n'y a plus de danger, avait déclaré San.

Ils avaient traversé la ligne de front et les atrocités de la guerre. Ils avaient combattu et tué, mais Amhal ne se sentait toujours pas mieux. Il avait espéré qu'à force de frapper il réussirait à se débarrasser de cette pitié qu'il éprouvait encore pour ses victimes. Or, il en était toujours au même point, comme au temps de son apprentissage de chevalier du Dragon, lorsqu'il luttait contre cette rage en lui.

La vouivre de San se cabra dans l'air frais.

— Nous y sommes, dit le demi-elfe.

Amhal, derrière lui, ne distingua rien de particulier dans la zone boisée qu'ils étaient en train de survoler. À part une sorte de petit enclos, au sommet d'une colline chauve, dans lequel se trouvaient deux vouivres ; l'une marron, l'autre d'un mauve sombre et menaçant.

Ils planèrent doucement vers l'enclos, où les accueillit une créature pâle et élancée, aux membres d'une longueur inhabituelle, avec des cheveux vert vif et des yeux violets. C'était la première fois qu'Amhal voyait un elfe sous son véritable aspect. Cela lui fit un drôle d'effet, car les proportions de ce corps svelte et longiligne étaient vraiment différentes de celles d'un être humain, presque monstrueuses. Pourtant, on ne pouvait pas le qualifier de difforme, il y avait même une élégance hypnotique dans ses gestes.

« Ce doit être un grand combattant », songea Amhal.

L'elfe prit les rênes de la vouivre, les gratifia d'un regard suffisant et inclina la tête.

— *Arva*, Marvash, dit-il.

— Heureux d'être de nouveau parmi vous, répondit San dans la langue des humains.

Puis il se tourna vers son compagnon.

— La plupart d'entre eux parlent notre langue, même s'ils n'aiment pas beaucoup l'utiliser. Et ne t'inquiète pas, le roi la maîtrise très bien.

Curieusement, cette langue ne semblait pas tout à fait inconnue à Amhal. C'était comme s'il l'avait déjà entendue dans un passé très lointain.

Ils sortirent de l'enclos et pénétrèrent dans un campement que dissimulait entièrement la forêt. Les habitations étaient des cabanes en bois aux toits de paille suspendues dans les arbres. Certaines avaient plusieurs étages, mais elles se fondaient si bien dans le feuillage qu'il était difficile de les y remarquer. Un complexe système de ponts les reliait entre elles, et sur le toit de quelques-unes, on apercevait des postes de garde occupés par des sentinelles.

Sous cet insolite campement allait et venait une foule bruyante. Des soldats, bien sûr, armés pour la plupart de lances ou de haches à deux tranchants aux manches effilés, le torse protégé par de simples cuirasses métalliques ; mais aussi des femmes, magnifiques, enveloppées dans des robes arachnéennes, que retenaient des épingles élaborées. Leurs épaules étaient couvertes de peaux tannées à l'aspect doux comme de la soie. Leurs cheveux étaient longs, d'un vert éclatant, leurs yeux immenses, liquides, et elles se déplaçaient d'une branche à l'autre comme des présences oniriques. Amhal se surprit à les suivre, hypnotisé par la lente ondulation de leurs hanches menues. Et puis, une multitude d'enfants, bruyants, joyeux. Cela ne ressemblait pas à un campement militaire. « Une île de paix au milieu d'un océan de guerre », songea Amhal. Il n'arrivait pas à imaginer ce peuple au combat, prêt à infliger la mort. Et pourtant, c'étaient eux qui avaient déclenché la guerre et répandu la maladie dans le Monde Émergé.

Malgré son regard admiratif, les elfes semblaient le fuir, à tel point qu'une brèche s'ouvrait sur son passage.

San ne s'en souciait guère.

— Ils n'ont pas l'air très contents de nous voir, dit-il en se penchant vers Amhal. Ils nous considèrent comme des envahisseurs, des monstres qui ont chassé leurs ancêtres de cette terre. Voilà pourquoi ils nous regardent avec mépris.

Amhal, qui connaissait l'histoire dans ses grandes lignes, ne comprenait pas la raison de tant d'hostilité.

— Et comment se fait-il qu'ils t'acceptent, toi ?

— J'ai du sang d'elfe dans les veines, du côté de ma grand-mère, et puis, ils sont assez malins pour savoir combien une arme comme moi peut leur être utile. Ou comme toi, ajouta San en pesant ses mots.

Soudain, il ralentit le pas.

— Le voilà, là-bas.

Amhal suivit son regard. Il aperçut un jeune elfe à la beauté remarquable,

et d'une élégance à la fois naturelle et divine. Son visage d'éphèbe était illuminé par deux grands yeux violets, dans lesquels brillait le feu de la passion. Ses cheveux, longs et lisses, attachés en queue de cheval, étaient d'un vert chatoyant, qui virait parfois au bleu, parfois au cuivre. Il portait le même uniforme que ses guerriers : un pantalon court qui découvrait ses jambes, des bottes en cuir serrées au mollet par de fins lacets, et une tunique ajustée sous une cuirasse légère. Si rien ne le distinguait apparemment des autres soldats, une aura de supériorité émanait de lui. Ce n'était manifestement pas un être commun, mais une créature bénie par la destinée, animée d'une mission bien précise. L'elfe prit dans ses bras une petite fille qui rit de ses tendres grimaces, et avança parmi les gens agenouillés sur son passage. Il avait un mot pour chacun, et sa main paraissait avoir le pouvoir de soulager n'importe quel mal. Une femme se jeta dans ses bras et il la serra contre lui pour la consoler. Il lui susurra de douces paroles à l'oreille, et elle essuya ses larmes.

— Une veuve de guerre, souffla San. Il lui a dit que son mari était mort en brave, et que son sacrifice permettrait d'édifier le nouveau monde où grandiront ses fils.

Amhal était complètement fasciné par cette figure qui semblait insuffler à tous calme et réconfort. Un héros, un saint, voilà ce qu'il incarnait à ses yeux. « On peut mourir pour un homme pareil », pensa-t-il.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

L'elfe s'approcha lentement d'eux en souriant.

— Sa Majesté Kryss, roi des elfes, annonça San en s'agenouillant, aussitôt imité par Amhal.

Le souverain les observa.

— Vous pouvez vous relever, dit-il enfin.

Il s'exprimait avec un curieux accent musical.

San et Amhal obéirent.

— *Arva*, San, dit le roi avec un sourire, en jetant un regard fugace à Amhal. Je vois que tu as mené à bien ta mission. Je n'avais aucun doute là-dessus.

San posa la main sur l'épaule de son compagnon de voyage.

— Voici Amhal, mon Seigneur, le second Marvash, le garçon de la prophétie.

Kryss le fixa intensément. Amhal soutint son regard quelques instants, puis il se déroba. C'était comme si le roi fouillait son âme.

— Il est avec nous ? demanda le souverain.

— Totalement, même s'il n'en a pas encore tout à fait conscience, rétorqua San.

Kryss comprit à demi-mot.

— Tu auras bientôt l'occasion de nous prouver ta loyauté, dit-il en fixant de nouveau Amhal. Venez.

Il les conduisit vers une zone du campement d'où montaient un brouhaha confus et des cris. Un petit groupe d'elfes étaient rassemblés en cercle, mais

l'arrivée du roi suffit à les disperser et à ramener le silence. Au centre, quelque chose remuait dans la poussière. Amhal se rendit compte qu'il s'agissait d'un homme enchaîné, le visage couvert de sang. Il reconnut aussitôt son uniforme : c'était l'un des hommes de Doubhée, un espion. Des regards chargés de haine l'entouraient. Un enfant serrait une pierre dans sa main, les yeux furieux. C'était ce malheureux qui criait et ces gens étaient là pour le lyncher. Le soldat qui tenait la chaîne voulut parler ; Kryss l'arrêta.

— Exprime-toi dans la langue des usurpateurs, par égard pour notre nouvel allié.

Le soldat acquiesça respectueusement d'un signe de tête, puis poursuivit avec un accent plutôt marqué.

— Nous l'avons capturé à l'aube, à la lisière du camp. Il nous espionnait, caché dans les fourrés. C'est l'un d'eux.

Le souverain posa un regard glacé sur l'homme prostré à terre.

— Bien sûr que c'est l'un d'eux. Comme tous ceux qui l'ont précédé, et comme tous ceux qui le suivront.

Il se pencha et effleura sa tunique d'un doigt, comme si elle était infectée.

— Je reconnais ses ignobles insignes.

— Votre Altesse, nous attendions vos instructions. La foule est enragée.

Kryss se campa devant ses sujets.

— Les usurpateurs ont volé notre terre, ils nous ont obligés à lécher le sel des pierres aux confins du monde pendant que leurs fils se gorgeaient de lait et de miel. Ils ont souillé l'Erak Maar de leur sang, le profanant avec leurs guerres inutiles. La colère de mon peuple est légitime !

Un cri d'approbation s'éleva de la foule.

Le roi s'approcha d'Amhal.

— Tu étais des leurs, n'est-ce pas ? San m'a expliqué qui tu es et d'où tu viens, siffla-t-il.

Amhal avala sa salive à grand-peine. Il sentit sur lui les regards hostiles de tous ces gens, et eut brusquement l'impression d'être un étranger en terre étrangère.

— Je n'ai jamais été comme eux.

— Traître ! Sale vipère, comment oses-tu ! hurla l'homme à terre avec le peu de souffle qu'il lui restait.

Une pierre le frappa au visage, transformant son cri en un gémissement de douleur.

Kryss sourit.

— C'est vrai, tu n'es pas comme eux.

Puis il ferma les yeux.

— Conduisez l'espion dans l'arène ! ordonna-t-il, et la foule poussa des acclamations.

Amhal suivit le flot, abasourdi par la haine qu'il venait de découvrir chez ses hôtes. L'arène était située sur la colline où ils avaient atterri : une sorte de puits profond d'au moins quatre brasses, que ceignait une balustrade en

bois. À l'intérieur se trouvaient les deux vouivres qu'il avait aperçues du ciel. C'était l'endroit qu'il avait pris pour un enclos. Le peuple se massa sur les bords, les enfants en première ligne. Le prisonnier, à bout de forces, fut conduit à l'intérieur par un couloir souterrain. C'est seulement alors qu'Amhal comprit. Il regarda l'homme essayer de s'enfuir, il l'entendit hurler quand l'un des animaux le saisit dans ses griffes. Il perçut l'odeur de son sang, le bruit de ses os qui se brisaient, de sa peau qui se déchirait. Il vit enfin les bêtes affamées se jeter sur lui et le démembrer au milieu des cris de jubilation de ces gens. Il observa les elfes, et ne décela chez eux aucune trace de pitié. Seulement de la haine, et une joie indicible, jusque sur le visage empreint de dignité du souverain. Celui-là même qui, quelques instants plus tôt, jouait avec une fillette et lui était apparu comme un ange salvateur, assistait maintenant à ce massacre.

Amhal frémit. Ce peuple parlait la langue du Destructeur, la même langue que celle qui les animait, San et lui. S'il existait quelqu'un capable de le libérer du tourment de sa conscience, capable de le transformer en l'être insensible et impitoyable qu'il désirait si ardemment devenir, c'était bien ce jeune roi, splendide et magnanime, au cœur de glace.

Le spectacle se termina quand le corps déchiqueté de l'homme cessa de se tordre dans les spasmes de l'agonie. La foule se dispersa, laissant les vouivres à leur repas.

Kryss se tourna vers Amhal.

— Viens avec moi.

San fit mine de les suivre. Le roi l'arrêta en levant l'index.

— Seul.

Sa cabane n'était pas très différente des autres. À l'étage inférieur, il y avait l'équivalent de la salle du trône, ornée d'un fauteuil en bois finement sculpté et de tapis, et au-dessus les chambres. C'est là que Kryss conduisit son hôte. Ils entrèrent dans un cabinet de travail meublé d'une table et de nombreuses étagères remplies de parchemins. Au fond, derrière un rideau, on entrevoyait une pièce plus petite qui ne semblait contenir qu'un simple lit de camp. Un logement plutôt austère pour un roi, surtout pour un souverain qui ambitionnait de régner sur l'ensemble du Monde Émergé.

Kryss s'assit et indiqua une chaise à Amhal. Ils restèrent tous deux silencieux pendant quelques instants, puis le roi prit la parole.

— D'aussi loin que je me souviens, j'ai une mission à accomplir, dit-il, avec dans les yeux la même lumière que celle qu'Amhal avait entrevue dans l'arène. Et peu importe le sang que je devrai verser, ni de quels crimes je devrai me salir les mains. L'histoire a un prix, et je suis prêt à le payer parce que je suis l' élu. À la fin de cette guerre, je serai maudit, mais mon peuple aura repris sa terre.

Il se tut à nouveau et s'adossa à son fauteuil.

— Je connais votre version. Vous racontez que nous sommes partis de

notre plein gré. Mais vous étiez des milliers ! Vous vous reproduisiez comme des lapins, vous dévoriez nos récoltes, vous assiégiez nos terres et déshonoriez nos femmes ! Vous nous avez chassés à cause de votre avidité bestiale, vous avez transformé notre paradis en enfer. L'Erak Maar est devenu le Monde Émergé, et nous nous sommes exilés.

Amhal écoutait, captivé. Cet homme savait séduire, il savait enflammer les cœurs ; dans sa bouche, les faits semblaient plausibles.

— Nous nous sommes réfugiés sur les côtes des Terres Inconnues, où pendant des siècles nous avons vécu comme des misérables, sans jamais oser même penser reprendre ce qui était à nous. Une vie de lâches, que mon peuple a menée jusqu'à ma naissance.

Kryss fixa son regard pénétrant sur le jeune garçon.

— Ils ont pensé que j'étais fou. Mon père et ses courtisans faibles et dépravés me raillaient. Dix ans m'ont suffi pour l'abattre, lui et sa bande d'incapables. J'ai réuni en un seul royaume les quatre Cités-États des elfes, et je les ai conduits jusqu'ici. C'était mon idée : la maladie, l'invasion. J'ai tout fait seul, par la simple force de ma volonté et la grandeur de mon rêve. J'ai vaincu les ennemis de mon peuple, j'ai appelé à moi hommes, femmes et enfants, afin qu'ils assistent à notre triomphe. Et j'irai jusqu'au bout. Rien ni personne ne pourra m'arrêter.

Dans le feu de son discours, il s'était penché vers Amhal et le regardait maintenant avec des yeux de fou. Le jeune garçon le crut sans hésiter ; en un instant, il sut que le Monde Émergé était perdu.

— J'ai besoin de toi, poursuivit le souverain après une brève pause. Comme j'ai besoin de San. Vous êtes des armes, des armes que les dieux ont mises entre les mains des elfes. Je connais les anciens textes, et je peux te dire qu'ils ont été mal interprétés. Les Marvash ne détruisent pas le monde. Ils le préparent à un nouveau départ. Ils remettent les compteurs à zéro, ils permettent à ceux qui étaient soumis, à ceux qui souffraient sous le joug des puissants, de relever la tête et de reprendre ce qui leur appartient. C'est pour cela que j'ai besoin de vous : pour exterminer les usurpateurs et rendre l'Erak Maar à mes elfes.

Il marqua une nouvelle pause, pour laisser à Amhal tout le temps de s'imprégner de ses paroles. À présent, son rôle lui apparaissait clairement : semer la mort afin de purifier le Monde Émergé. D'ailleurs, au cours des derniers jours, il s'était presque résolu à ce destin. Il aspirait seulement à être délivré du poids insupportable de la culpabilité.

— Mais tu te moques bien de tout cela, dit Kryss, comme s'il avait lu dans ses pensées. Tu es pareil à San et à tous tes semblables. Tu cherches ton intérêt, tu te demandes déjà : « Et moi ? » San a un prix, un prix que j'ai trouvé convenable en échange de ses services. Quel est le tien ?

Amhal essaya de fuir le regard insidieux du roi.

— Je sais que je suis né comme ça, commença-t-il en hésitant. L'envie de tuer, je l'ai connue dès l'enfance. J'ai passé toute ma vie à la combattre, me

punissant chaque fois que j'y succombais, parce que je me croyais un monstre. San m'a expliqué que je devais au contraire la suivre, mais j'ai beau essayer, une partie de moi continue inlassablement à se révolter. Je n'arrive pas à faire taire ma conscience, elle me déchire et m'étouffe, me tuant à petit feu. Je ne sais plus qui je suis, et j'ai beau m'efforcer de choisir, je reste suspendu entre l'horreur et l'envie de fuir. Et je n'en peux plus.

Kryss l'écoutait attentivement, une vague lueur d'indulgence dans les yeux.

— Continue, l'encouragea-t-il. Dis-moi ce que tu veux, parce que je peux te le donner.

Le sourire qui éclaira son visage fut pour Amhal semblable à une lumière qui perce les ténèbres.

— Si je dois être un Marvash, si tel est mon destin, alors je veux que tout sentiment meure en moi. Je veux m'anéantir dans ma mission et ne plus rien éprouver. Ni joie ni douleur. Je veux être une chose, et faire ce que je dois faire, sans ce sentiment de culpabilité qui m'opprime. Et quand tout sera fini, je veux mourir. Qu'il ne reste plus rien de moi, pas même un souvenir. Je veux que vous m'effaciez de la surface de cette terre, comme si je n'avais jamais existé.

Kryss demeura silencieux quelques secondes, la même expression bienveillante sur le visage. Puis les mots sortirent doucement de ses lèvres, comme des caresses.

— Je te satisferai.

Amhal se jeta à ses pieds, ému. C'était fini, c'était enfin fini.

ELYNA

— Tu ne peux pas continuer comme ça.

Amina était devant Adhara et la regardait d'un air inquiet.

— Il faut que tu consultes un prêtre.

Adhara observa sa main gauche comme si c'était un corps étranger. À présent, trois de ses doigts étaient entièrement noirs. Après sa dernière crise, ce mal qui progressait inexorablement avait dévoré un autre morceau de sa chair. Amina avait raison, elles devaient trouver un village et demander de l'aide, même si l'entreprise n'était pas simple.

Après avoir quitté la base militaire, elles marchèrent pendant des jours sans rencontrer personne. Elles avaient épuisé leurs vivres et durent se nourrir de racines. Un matin, elles arrivèrent devant un petit groupe de cabanes isolées et essayèrent d'y entrer, mais la sentinelle fut intraitable. L'homme ne les laissa même pas ouvrir la bouche et les chassa brutalement. Seul un mendiant qui avait survécu à la maladie eut le courage de leur parler et de partager un peu de pain avec elles. C'est lui qui leur confirma qu'elles étaient dans la bonne direction.

— Il y a encore quatre jours de marche d'ici à Kalima, dit-il, mais il faudra faire attention. La ligne de front a avancé. Le dernier avant-poste de l'armée est un petit campement de réfugiés à la limite du territoire contrôlé par les elfes, et si je peux vous donner un conseil, ce n'est pas un endroit convenable pour des jeunes filles comme vous.

— C'est que... je cherche quelqu'un, murmura Adhara.

Un sourire triste se dessina sur les lèvres du mendiant, comme s'il pressentait la déception qui l'attendait.

— Ça m'étonnerait que tu le retrouves. Presque tous les habitants de Kalima sont morts.

Mais les deux filles ne rendirent pas les armes. Elles continuèrent à marcher, se raccrochant désespérément à leur but. L'horreur qu'elles

affrontaient en chemin était de plus en plus insupportable. Les cadavres abandonnés jonchaient les champs, attendant vainement que les survivants les jettent à la fosse commune, tandis que les corps des nymphes égorgées leur rappelaient à quel point les gens les considéraient encore comme responsables de la maladie.

Adhara avançait par inertie, comme si s'arrêter risquait de la faire sombrer dans le néant. De temps en temps, elle regardait Amina, qui cheminait avec la même détermination que les premiers jours, enveloppée d'une aura de silence et d'hostilité. La misère qui l'entourait ne l'intéressait probablement pas. Seul comptait pour elle le désir de mettre la main sur l'homme qui avait tué son père. Parfois elle l'enviait : le bien et le mal avaient désormais pour elle des contours flous, difficiles à discerner.

— Nous nous arrêterons dans le campement dont l'homme nous a parlé, déclara la princesse.

— Oui, nous n'avons pas d'autre choix.

Le ciel était devenu lourd, l'air plus frais. Adhara regarda autour d'elle, se rappelant son émerveillement quand elle avait découvert la Terre de l'Eau en compagnie d'Amhal. Rien ne semblait avoir changé, et pourtant sa vie d'alors n'avait rien à voir avec ce présent qui l'écrasait.

Vers midi, après quelques heures de marche le long d'un sentier s'enfonçant dans la forêt, elles aperçurent une palissade de bois. Amina et Adhara l'observèrent de loin. Elle n'avait qu'une entrée, gardée par deux soldats.

— Tu crois que c'est l'endroit que nous cherchons ? demanda Amina, une lueur d'espoir dans la voix.

C'était probable. Le mendiant avait évoqué quatre jours de marche, et à peu près autant de temps s'était écoulé depuis leur rencontre. En contournant la palissade, elles aperçurent les bannières de l'Armée Unitaire. Pour la première fois depuis longtemps, le visage des deux filles s'illumina d'un sourire. Elles avaient réussi !

Après avoir bu une gorgée de potion et changé de vêtements, elles s'approchèrent lentement de l'entrée, bien en vue. Aussitôt qu'il les vit, l'un des gardes pointa sa lance vers elles.

— À terre !

— Nous venons en paix, nous cherchons seulement de l'aide...

— À terre, j'ai dit !

Adhara s'arrêta et obligea Amina à s'agenouiller.

La sentinelle courut vers elles et les étudia de près.

— Qui êtes-vous ?

Adhara leva la tête pour répondre, mais le garde recula.

— J'ai dit à terre ! hurla-t-il en pointant sa lance de façon menaçante.

Adhara fut obligée de parler le visage enfoncé dans les feuilles sèches ; elle raconta qu'elles étaient sœurs, échappées de leur village pour fuir la maladie.

L'homme s'éloigna de quelques pas.

— Nous n'acceptons pas les étrangers.

— Je vous en prie, nous avons besoin d'aide. Nous avons faim, et nous avons été attaquées par des brigands...

Amina avait pris un ton plaintif à briser le cœur. Cela ne fit ni chaud ni froid au soldat. Elle tenta alors de se redresser et de le regarder dans les yeux dans l'espoir de l'attendrir.

— Remets-toi au sol ou je te tue !

— Je vous en prie, nous n'avons nulle part où aller...

La sentinelle arma son coup. Adhara bondit et entoura fermement la taille d'Amina pour la protéger.

— Plus un geste !

Le soldat se figea, sa lance à un cheveu du ventre d'Adhara.

— Tu n'as pas l'impression d'exagérer ?

C'était un homme d'un certain âge qui venait de parler, avec une barbe et des cheveux poivre et sel. Malgré sa tunique déchirée, il avait un air digne et sévère. Un chef, sans aucun doute, pensa Adhara.

La sentinelle resta sur ses gardes, prête à intervenir.

— Ce sont des étrangères, nous ne savons pas d'où elles viennent, j'exécute seulement les ordres.

L'homme s'approcha, souleva le visage d'Adhara d'une main calleuse et le scruta attentivement. Amina pria pour que leurs déguisements soient crédibles.

— C'est ta sœur ?

Elle hocha la tête.

— Nous avons fui la maladie qui a ravagé notre village, nous ne demandons qu'un peu de nourriture et un lit pour la nuit.

L'homme sourit.

— Nous n'avons jamais refusé asile à quiconque.

Ils les invita d'un geste à se relever, puis repoussa la lance de la sentinelle.

— D'accord pour la prudence, dit-il, mais n'oubliez pas la compassion.

Un bol de soupe de lentilles, du pain noir et un morceau de fromage dur comme du bois. C'était loin d'être un dîner de fête, mais au moins, les habitants du camp étaient aimables – des réfugiés, pour la plupart, qui attendaient patiemment leur tour devant l'énorme marmite posée au centre de la cantine. Adhara n'en croyait pas ses yeux. Durant son séjour à Damilar avec Amhal, dans la Forêt du Nord, elle avait constaté combien la maladie pouvait aigrir l'âme des hommes, et ce dernier voyage le lui avait confirmé. Pourtant, dans cette tente, l'atmosphère était différente. Tout de suite après le repas, une jeune fille se proposa d'accompagner Amina au torrent pour qu'elle puisse se laver. Elle avait l'air gentille et, après des jours de méfiance, Adhara la lui confia sans hésiter. Elle en profita pour jeter un coup d'œil dans les environs, errant parmi les blessés et les gens du peuple qui

s'affairaient dans le camp. Les femmes lavaient le linge au ruisseau, les enfants se poursuivaient en riant.

— Nous vous accueillons volontiers dans notre communauté, cependant nos chefs aimeraient mieux vous connaître.

Une voix mal assurée, dans son dos. C'était une vieille femme édentée qui la prit par la main et la conduisit vers une tente moins délabrée que les autres.

— N'aie pas peur, ils veulent seulement te poser quelques questions, ajouta-t-elle.

Adhara se concentra. Il s'agissait d'être convaincante... Elle franchit le seuil et se retrouva face à l'homme qui les avait accueillies, accompagné d'un jeune garçon d'à peu près son âge. Il avait des cheveux frisés, des yeux noirs comme l'encre, et leur ressemblance était telle qu'Adhara pensa aussitôt qu'ils étaient père et fils.

— Ça va mieux ? demanda l'homme avec un sourire.

Elle acquiesça timidement.

— J'aurais préféré te laisser te reposer un peu, mais, même si nous avons presque l'entière juridiction de ce camp, nous devons en référer aux militaires, et ceux-ci veulent connaître ton histoire, poursuivit-il.

Adhara prit quelques secondes pour rassembler ses idées. Ensuite, elle parla d'un village qui n'avait jamais existé, où sa sœur et elle avaient mené une vie simple. Elle évoqua la maladie, la mort de leurs proches, leur fuite. Mentir ne lui fut pas difficile. D'ailleurs, elle avait vraiment vécu ces atrocités ; c'étaient toutes les existences brisées qu'elle avait croisées qui reprenaient vie dans ses paroles. À la fin, elle pleura, et elle n'eut pas besoin de se forcer. L'accueil inattendu des habitants du camp avait fait fondre la cuirasse dont elle s'était entourée pour se protéger de l'horreur de la guerre.

— Nous te comprenons, murmura le vieil homme. Nous te comprenons très bien.

Il se leva de son siège et la serra dans ses bras avec une tendresse paternelle.

— Nous étions un village de pêcheurs, enchaîna-t-il. J'étais l'Ancien et j'exerçais l'autorité avec mon fils. Il a suffi de trois jours à la maladie pour balayer notre communauté ; la suspicion a fait le reste. Une fois le pire passé, nous avons réussi à rassembler les survivants et à ramener l'ordre et la civilité. Nos villageois sont de braves gens... C'est après qu'ils sont arrivés...

Il se tut, et son fils prit le relais.

— Nous les avons vus surgir de la plaine. Nous étions fatigués, accablés par la douleur, désarmés. Nous ne sommes pas des combattants, alors nous nous sommes sauvés. Ils ont mis le feu au village et nous nous sommes terrés dans les bois. Mieux valait être vivant et sans patrie, que morts au milieu des ruines de nos maisons.

Adhara sentit son cœur se serrer.

— Nous nous sommes installés ici, poursuivit son père. Jour après jour, des

réfugiés nous ont rejoints. Des survivants à la maladie, et aussi beaucoup de gens fuyant la guerre. Depuis, nous vivons cachés, et jusqu'ici, c'est ce qui nous a sauvés. Mais nous savons que cela ne pourra pas durer toujours. Nous sommes le dernier avant-poste avant le front, à six lieues d'ici.

Le vieil homme fit une pause.

— Tu peux rester ici tant que tu voudras, ajouta-t-il. Et même te joindre à nous, si tu ne sais pas où aller. Nous menons une existence frugale, nous nous contentons de peu. Karin te montrera où t'installer.

Adhara exultait. Elle les avait convaincus. Amina et elle pouvaient séjourner dans le camp le temps de restaurer leurs forces avant de reprendre leur route. Mais d'abord, elle devait analyser la situation. Là encore, il s'agissait d'être prudente. Jusqu'à quel point pouvait-elle se fier à ces gens ? Et comment réagiraient-ils s'ils la soupçonnaient de porter la maladie ? En tout cas, elle devait demander de l'aide. Elle attendit d'être sortie de la tente pour questionner Karin :

— Vous avez des prêtres au campement ?

— Bien sûr. Des malades nous arrivent parfois, et nous essayons de les soigner de notre mieux.

Il la regarda.

— Tu ne vas pas bien ?

Adhara prépara soigneusement sa réponse.

— Je ne sais pas ce que c'est, dit-elle en lui tendant son doigt. C'est apparu quelques semaines après ma guérison, mentit-elle.

Karin observa longuement sa main, la retournant entre ses doigts fuselés. Il avait un toucher délicat, et sa peau diffusait une agréable chaleur. Il s'arrêta sur un petit grain de beauté, près du poignet, et le palpa doucement. Adhara sentit un frisson lui parcourir le dos et retira sa main, gênée.

Karin baissa vivement les yeux.

— Excuse-moi, je ne voulais pas... dit-il gravement. C'est juste que je connaissais quelqu'un qui avait le même.

Adhara demeura interdite, submergée par un étrange sentiment de culpabilité.

— Repose-toi, ensuite, tu iras voir notre prêtre. Il occupe la dernière tente du campement, pas très loin du ruisseau. Tu ne peux pas te tromper, elle est rouge sombre, et c'est la seule à cet endroit.

Une fois dans le dortoir, le jeune homme lui indiqua un lit. Il y en avait des dizaines, mais ils ne suffisaient vraisemblablement pas pour tous les hôtes du camp.

— Installe-toi là. Tu devras partager la place avec ta sœur.

— Nous sommes habituées, répondit Adhara. Pendant tout le voyage, nous dormions l'une contre l'autre pour nous rassurer.

Karin sourit, puis il attendit en silence, comme s'il ne savait pas quoi faire.

— Merci pour tout, dit Adhara pour le tirer d'embarras.

Le jeune garçon lui lança un regard triste.

— Je suis désolé de t'avoir gênée tout à l'heure. C'est que... je pense constamment à cette personne, vois-tu. Elle m'obsède jour et nuit. Malgré le temps qui s'est écoulé depuis sa disparition, elle est avec moi quand je me réveille et quand je ferme les yeux, expliqua-t-il d'une voix brisée. Elle me manque terriblement.

Adhara lui effleura l'épaule.

— Elyna... murmura Karin, les yeux dans le vague.

Il lui raconta toute l'histoire. Elle lui brûlait les lèvres, c'était évident, et Adhara l'écouta en lui tenant la main. Peut-être était-ce seulement le fait de partager sa douleur, mais elle se sentait très proche de lui.

— Elyna était ma fiancée. Bien que très jeunes, nous devions nous marier bientôt. Nous nous aimions tant. Hélas le monde est un lieu cruel, et le destin trouve toujours moyen de nous frapper en traître.

Il renifla, et Adhara eut l'impression de voir un enfant.

— Elle est morte à peine un mois avant notre mariage. Elle était allée cueillir des baies dans un petit bois près du village. Je me demande encore comment elle a pu les confondre : nous l'avions fait si souvent ensemble ! Quand, le soir venu, nous ne l'avons pas vue rentrer, nous sommes partis à sa recherche. Nous l'avons trouvée sous un arbre. Elle avait seulement l'air assoupie... en fait, il n'y avait déjà plus rien à faire.

Il ne parvint pas à retenir ses larmes et se mit à pleurer sans bruit, comme s'il ne voulait pas déranger, ou qu'il était conscient que sa douleur ne concernait que lui.

— Je suis désolée, dit Adhara.

Le garçon s'essuya les joues du revers de la main.

— Je n'ai jamais pu me résigner. Tout ce qui est arrivé après n'a été pour moi qu'une conséquence de cette première tragédie. Depuis, j'erre dans le monde comme si je ne lui appartenais plus, je me laisse vivre en attendant de trouver une raison de ne pas mourir.

Étrangement, Adhara éprouvait le même genre de sentiment pour Amhal.

Karin releva la tête et ajouta :

— Tu veux la voir, mon Elyna ?

Adhara ouvrit de grands yeux, et le garçon esquissa un sourire.

— J'ai toujours aimé dessiner. Je faisais un tas de portraits d'elle. Je les avais tous gardés, mais ils sont partis en fumée dans l'incendie du village. Je n'en ai sauvé qu'un.

Il tira de sa botte une feuille de papier jauni et la déplia comme s'il s'agissait d'une relique précieuse.

— Mon Elyna... elle était encore plus belle en vrai. Que ne donnerais-je pas pour l'avoir encore ici avec moi...

Le portrait représentait une fille avec de longs cheveux noirs, un front haut et un visage mince aux joues rebondies. Sous son nez droit s'ouvrait une bouche gracieuse, aux lèvres petites mais bien dessinées. Figée sur le papier

jauni, Elyna souriait timidement. Adhara sentit un froid glacial lui envahir la poitrine ; ce visage souriant et timide était le sien.

DANS LE CORPS D'UNE AUTRE

Lorsqu'elle revint de son bain au torrent, Amina semblait plus légère. Elle était propre et reposée, et son visage était presque serein. Elle se jeta sur le lit de camp, dans le dortoir encore vide, et poussa un long soupir.

— Nous avons bien fait de nous arrêter ici. Ils ont vraiment l'air gentil, ces gens. Tu as déjà parlé de ta main ?

Adhara ne répondit pas. Immobile sur le bord de la couchette, elle continuait à fouiller sa mémoire à la recherche de souvenirs de Karin et de sa vie passée. Mais elle avait beau se concentrer, rien n'affleurait du néant qui l'habitait.

— Adhara ?

La voix aiguë d'Amina la ramena à la réalité.

— Tu m'écoutes oui ou non ? Tu as montré ta main au prêtre ?

La jeune fille secoua la tête. Sa maladie était brusquement passée à l'arrière-plan. Elle avait découvert quelque chose d'immense cet après-midi-là, quelque chose qui lui ouvrait des mondes inconnus. Elle avait un passé, elle aussi. Un père, une mère, un amour, même. Et aussi une maison, une terre où vivre. Quel genre de personne avait été cette Elyna ? Ressemblait-elle à l'Adhara de maintenant ?

— Quand le feras-tu ? Nous n'allons tout de même pas nous éterniser ici ! Le front est à deux pas, et San doit sûrement y être...

San. Amhal. Son présent avec Karin, et une vie entière dont elle ne se souvenait pas du tout. Et puis, ce n'était pas son visage qu'il promenait à travers ce camp.

« Mais même s'il voyait mon visage, me reconnaîtrait-il ? D'ailleurs, suis-je encore cette fille qu'il aime ? »

— On m'a indiqué la tente du prêtre, répondit-elle distraitemment.

Amina se campa devant son nez.

— Je te trouve bizarre...

Adhara se força à sourire.

— Je suis fatiguée.

— Alors je te conseille de te baigner ! L'eau est froide, mais ça détend les muscles.

Adhara hocha la tête et se leva en époussetant sa tenue. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas porté de vêtements de femme, et elle se sentait presque mal à l'aise.

« C'est vrai. J'ai bien besoin de m'éclaircir les idées. »

— À tout à l'heure, lança-t-elle en prenant la direction du torrent.

Après s'être lavée, elle se rendit à la tente rouge.

Le prêtre avait le visage couvert de rides et les cheveux clairsemés, d'une couleur hésitant entre le blanc et le jaune sale. Il se déplaçait en boitant à travers son étroite tente, occupée par deux tabourets et une table encombrée de parchemins et d'albarelles. Par terre, de gros livres ouverts étaient entassés les uns sur les autres près d'un vieux coffre mangé aux mites. Il ne portait pas de tunique, ni aucun signe de Thenaar, et sa mine n'inspirait guère confiance. Adhara avait du mal à croire que ce soit un vrai prêtre. Et pourtant Karin lui avait assuré qu'il avait réussi à sauver certains malades dans un état grave.

Il commença par l'examiner : il lui ouvrit les doigts et étudia la paume et le dos de sa main de ses petits yeux porcins. Adhara fut fortement tentée de fuir, mais elle ne pouvait se le permettre, pas maintenant qu'elle connaissait Karin.

— Ça ressemble à la gangrène, déclara finalement le prêtre, après avoir écouté le récit d'Adhara.

La jeune fille lui avait expliqué ce qu'elle avait ressenti pendant les crises, en essayant d'être la plus précise possible.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle.

— Que ta main est en train de se nécroser.

Le visage d'Adhara devint livide.

— Ça arrive parfois quand un membre est écrasé, ou quand une blessure s'infecte. Ça ne te fait pas mal, n'est-ce pas ?

Adhara secoua la tête.

— Seulement des fourmillements parfois, mais je suis certaine de ne pas avoir reçu de coups...

— Ça ressemble à la gangrène, répéta le prêtre, sauf que j'ignore ce que c'est. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Cela ne peut pas être le Mal, parce que tu l'as déjà eu, alors dans ce cas, c'est soit une nouvelle maladie, soit une malédiction quelconque.

Il ne manquait plus que ça ! Adhara pensa tout de suite aux Veilleurs. Peut-être lui avaient-ils imposé un sceau diabolique pour la lier à eux, faire d'elle leur esclave. Ou bien était-ce l'œuvre de Theana ? Cela ne l'aurait pas étonnée outre mesure. Désormais, elle s'attendait à tout de la part de cette

femme.

— Combien de temps comptes-tu rester parmi nous ?

Le cœur d'Adhara bondit dans sa poitrine.

— Quelques jours, répondit-elle vaguement.

— J'ai besoin de réfléchir et d'étudier ton cas. Je dispose de peu de livres, peut-être l'un de ceux que j'ai réussi à emporter contient-il la réponse. Quoi qu'il en soit, c'est un problème qu'il ne faut pas sous-estimer.

Il se leva et claudiqua jusqu'au coffre, d'où il tira une petite boîte remplie d'herbes sèches.

— Racines d'aubépine. En général, c'est bon pour le cœur. La prochaine fois que tu te sentiras mal, prends-en, dit-il en enveloppant quelques pincées dans un morceau de tissu.

Adhara remercia le prêtre en inclinant légèrement la tête.

— Ce n'est pas nécessaire. C'est mon travail. Depuis que ma famille a été dévorée par le Mal, je n'ai plus que ce camp et les gens qui y vivent. Sauver des vies est la seule chose qui me tienne encore debout.

Adhara serra l'étoffe contre sa poitrine et sortit.

Amina et elle dînèrent dans la même tente que celle où ils avaient pris le déjeuner. Ce fut à nouveau un repas frugal, mais l'atmosphère était toujours aussi enjouée. Un parfum de solidarité flottait dans l'air et unissait tous les réfugiés, orphelins ou blessés. La nourriture était distribuée selon l'âge et l'état de chacun, mais une vieille femme se priva spontanément d'un morceau de son pain pour l'offrir à Adhara.

Karin s'était assis près d'elle. Adhara l'observait en cherchant sur son visage quelque chose qui lui rappelle leur amour passé. Elle éprouvait pour lui une sympathie instinctive, et elle aurait tant voulu trouver un signe, une trace de ce qu'ils avaient été.

Après tout ce qui lui était arrivé, elle s'était convaincue qu'elle n'avait plus besoin de passé, qu'elle pouvait se contenter de vivre dans le présent. Désormais, elle comprenait à quel point elle avait été folle de le penser. C'étaient les souvenirs, les sentiments, les liens tissés année après année qui rendaient les gens vivants. Depuis son réveil dans le pré, elle n'avait été que l'ombre d'elle-même, et elle découvrait soudain que tout ce qu'elle avait désiré était à portée de main.

Le repas terminé, un jeune villageois attrapa un luth désaccordé et prit place près de Karin ; les enfants firent cercle autour d'eux, ainsi que de nombreux habitants du camp, et les deux garçons entamèrent un conte. Adhara comprit immédiatement qu'ils parlaient d'Elyna. Elle le lisait dans les yeux de Karin, elle le percevait dans le tremblement de sa voix. Fascinée, elle se laissa transporter par la légende de cette princesse partie un jour cueillir des baies pour confectionner un gâteau et qui avait été enlevée pour ne plus jamais revenir.

Leur chant terminé, elle prit son courage à deux mains et s'approcha de

Karin.

— Tu l'aimes encore ? demanda-t-elle sans préambule.

Le garçon la dévisagea avec étonnement.

— Bien sûr, répondit-il.

— Et si elle pouvait revenir ? ajouta alors Adhara d'une voix brisée.

Cette fois, Karin la regarda avec un air de reproche.

— Elle est morte, dit-il à voix basse.

— Je sais. Mais si, pour une raison absurde... Excuse-moi, parfois j'aimerais que l'irréparable soit moins... définitif.

— Nous l'aimerions tous, répliqua Karin, l'expression radoucie. Va te reposer maintenant, tu as eu une dure journée.

Adhara se contenta d'acquiescer et disparut rapidement dans l'obscurité du camp.

Cette nuit-là, elle fit un rêve. Elle était libre et heureuse, au milieu d'une forêt de conte de fées. Tout était si resplendissant, la lumière si limpide et pure. Et puis, elle n'était pas seule. Il y avait Karin avec elle. Ils jouaient à cache-cache, ils riaient. Tout était simple, parfait. Et quand ils s'embrassèrent, cela lui sembla si naturel qu'elle s'abandonna sans hésiter à son étreinte. Ses mains ne la serraient pas avec violence comme Amhal, et ses baisers étaient tendres, légers. Tout était si merveilleusement normal que lorsqu'elle s'éveilla, Adhara avait les yeux humides.

Amina dormait tranquillement à côté d'elle. La tente était plongée dans une semi-obscurité, et les corps qui reposaient sur les autres lits créaient une ambiance irréelle qui prolongeait la poésie de son rêve.

C'est alors qu'elle prit sa décision. Brusquement, impulsivement. Comme si retrouver Amhal n'était plus le seul but de cet horrible voyage. Comme si le suivre n'était plus l'unique objectif de cette longue suite de jours amers et terribles.

Parce qu'à la lumière de ce rêve, plus rien soudain ne semblait avoir d'importance.

Le lendemain matin, les deux filles se levèrent tôt. Elles se retrouvèrent devant la tente et Adhara mit Amina au courant de la situation. Elle lui répéta ce qu'avait dit le prêtre et lui montra les herbes.

— Donc, tu as l'intention de rester, conclut la petite princesse avec un regard de défi.

— Le temps nécessaire pour comprendre ce que j'ai.

Le silence qui suivit fut lourd de sens.

— C'est un problème ?

— Non, mais je croyais que nous devions rejoindre le front au plus vite...

— Je n'ai pas oublié la mission, répliqua Adhara.

— Je l'espère. Dans ce cas, tu ne crois pas que nous devrions établir un plan ? Nous nous sommes suffisamment reposées, il me semble.

— Restons seulement deux jours de plus, proposa Adhara.

Lui expliquer maintenant n'aurait pas eu de sens. Amina ne connaissait pas ses origines et, de toute façon, elle n'aurait pas compris.

— D'accord, répondit la fillette après quelques instants. Sauf que nous avons besoin de potion.

Adhara sortit l'ampoule de sa besace et la lui tendit.

— Et toi ? demanda Amina.

— Je l'ai déjà prise, mentit-elle.

Elle regarda au loin. Le soleil avait à peine entamé son arc dans le ciel. Encore quelques heures, et elle saurait.

Adhara attendait Karin devant sa tente. Elle avait les mains moites. L'effet de la potion ne tarderait pas à s'estomper.

En le voyant s'approcher avec sa hache, elle poussa un soupir de soulagement.

— Tu veux bien venir avec moi un instant ? lui demanda-t-elle sans même le saluer.

Il sembla surpris, mais il la suivit.

Elle le conduisit dans le dortoir, en espérant que personne ne les y dérangerait. C'était le milieu de la matinée, et la plupart des gens étaient encore occupés aux différentes tâches du camp. Ils s'assirent côte à côte sur son lit, et un silence gêné s'installa entre eux. Adhara ne savait pas quoi dire.

— Tu voulais me parler ? hasarda Karin en tournant la tête vers elle.

Il pâlit aussitôt, et Adhara sut que c'était arrivé. Il voyait maintenant son véritable visage. Elle était à nouveau Elyna, la fille qu'il avait tant aimée.

— Tes yeux... Elle seule les avait de deux couleurs différentes... murmura Karin, incrédule.

Il passa la main sur sa joue, et Adhara attendit sa réaction, le souffle suspendu. Cela ne dura qu'une seconde. L'étincelle de tendresse qu'elle avait vue dans ses yeux s'éteignit brusquement. Son regard devint glacé, et il recula comme s'il avait peur d'elle.

— Qui es-tu ?

— Je suis Elyna, tu ne me reconnais pas ? répondit Adhara en faisant un pas vers lui.

Karin tressaillit, furibond.

— Elyna est morte.

— Oui, mais... c'est une longue histoire. On m'a ramenée à la vie, et...

Elle tendit la main vers lui, et Karin se mit à hurler. Deux hommes apparurent sur le seuil, l'arme au poing, et un attroupement se forma rapidement devant la porte.

— C'est moi ! insista Adhara.

L'Ancien du village arriva à son tour. Adhara espéra que lui au moins la reconnaîtrait, qu'il comprendrait.

Or le vieil homme écarquilla les yeux, la dévisageant avec horreur.

— Pourquoi réagissez-vous ainsi ? gémit Adhara. Je suis Elyna, je sais que

cela peut sembler absurde, mais je suis revenue. Une secte de fous, les Veilleurs, m'a ramenée à la vie, et...

Une femme lui lança un caillou, qui la toucha au bras. Puis un homme, avec un bâton à la main, se jeta sur elle pour l'immobiliser. Adhara se débattit comme une folle en criant au ciel son incompréhension et sa rage. Karin ne lui avait-il pas dit lui-même qu'il donnerait tout pour la retrouver ? Revoir les êtres chers n'était-il pas ce que tout le monde désirait par-dessus tout ?

Finalement, c'est l'homme qui l'emporta. Un coup de bâton sur la tête, et Adhara se sentit glisser vers le néant. Le rêve s'était évanoui avant même d'avoir commencé.

SIGNES DE FAIBLESSE

Quelqu'un derrière elle. Doubhée entendit le sifflement d'une épée au-dessus de sa tête ; elle se baissa juste à temps, mais la lame lui trancha tout de même une mèche de cheveux blancs. Elle se retourna, frappa au hasard. Il pleuvait. L'eau ruisselait sur ses joues, ses bottes dérapaient sur le sol, sa main glissait sur la garde de son épée. Son coup rencontra une résistance, et un jet de sang chaud heurta sa poitrine, coula ensuite jusqu'à terre. Le corps devant elle tomba avec un bruit sourd.

Doubhée n'eut pas le temps de s'en réjouir, ni même de reprendre son souffle. Une femme braquait son arme sur elle, prête à charger. Il y en avait beaucoup parmi les rangs des elfes. Elles étaient splendides, et fatales. Trop fines, trop agiles.

La guerrière tenait une épée dans chaque main, et les maniait l'une et l'autre avec une égale dextérité. La reine se mit péniblement en position de défense, les pieds mal assurés sur le sol.

« Pourquoi est-ce que cela ne lui demande aucun effort à *elle* ? » jura-t-elle intérieurement, en essayant de garder son équilibre.

Une pirouette, et elle se vit avec la lame de son ennemie pointée sur la poitrine. Elle réussit à la repousser d'un mouvement du bras et tenta aussitôt une fente, mais elle manqua sa cible. Une brûlure à la jambe la fit tressaillir. Elle était touchée. Ses muscles cédèrent, et elle se retrouva à genoux. Elle leva les yeux et entrevit un morceau de ciel gris et laiteux. Les nuits étaient lumineuses, sur la Terre de l'Eau. La guerrière se dressa au-dessus d'elle, son visage impassible encadré par ses deux épées étincelantes. Tout autour, seulement le bruit de la pluie fine qui rappelait à Doubhée sa jeunesse, le temps passé avec le Maître, une vie plus tôt, et avec Learco.

C'était donc ainsi que tout devait finir ?

La femme lui jeta un regard haineux et croisa ses deux épées sur son cou. Savait-elle qu'elle s'apprêtait à trancher la gorge de la reine de la Terre du

Soleil, le commandant suprême des Troupes du Monde Émergé, comme se nommait désormais pompeusement son armée ?

Doubhée soutint son regard.

Et puis un gémissement étouffé, et trois pouces de métal transpercèrent la guerrière. Son corps s'effondra d'un coup, et Doubhée eut à peine le temps de l'éviter. Derrière elle, elle reconnut le visage de l'une de ses ordonnances, un garçon long et maigre qui l'avait accompagnée dans sa mission.

— Vous allez bien ? demanda-t-il, inquiet.

Doubhée hocha la tête, tentant vainement de se relever.

— J'ai seulement un problème avec une de mes jambes, marmonna-t-elle.

— Nous en avons terminé ici, je vais vous aider, dit le garçon en lui tendant la main.

Il avait une poigne solide, pas comme la sienne. Doubhée regarda la peau rugueuse de son bras à elle, et se sentit plus vieille que jamais.

Elle réussit à se remettre debout. Puis elle chancela, sa jambe refusait de la porter.

— La blessure est profonde ? demanda le soldat.

Doubhée secoua la tête.

— Une éraflure, mais je n'arrive pas à marcher.

Autour d'eux, des cadavres d'elfes et d'humains. L'air était imprégné de l'odeur du sang. L'arrogance poussait souvent leurs envahisseurs à aller au-delà du front, pour évaluer la situation, surtout pour éreinter leurs adversaires en les attaquant par surprise. Voilà pourquoi Doubhée avait ordonné cet assaut nocturne contre une poignée de soldats ennemis qu'ils avaient repérés sur leur territoire.

Tout en boitant vers le camp, elle compta les corps. Dix elfes. Sept humains. Tout cela en valait-il vraiment la peine ?

Rage, frustration et sensation d'échec se succédaient sans répit dans l'âme de Doubhée. Tandis que le prêtre penché sur elle soignait sa blessure, la reine avait peine à masquer ses sentiments.

Elle avait rejoint le front depuis huit jours. Sa décision prise, elle avait prévenu Kalth qu'elle partirait le lendemain. Le garçon s'était contenté de sourire.

— Tu ne me dis rien ?

— Tu as fait le bon choix, avait déclaré son petit-fils. Ne t'inquiète pas, je m'en sortirai.

— Nous devons toujours rester en contact. Je reviendrai ici une fois par mois te faire mon rapport, mais n'aie aucun scrupule à me faire appeler en cas de besoin. La magie sert aussi à cela.

Elle avait pris congé de lui sur les remparts du Palais de l'Armée Unitaire, avant de s'envoler sur le dragon qui avait appartenu à son mari. Kalth l'avait longtemps suivie des yeux, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un point à l'horizon.

Ensuite, la guerre avait repris. Elle s'y était jetée tête baissée, s'imposant à ses généraux, et guidant simultanément les soldats et ses espions sur le front. Comme à son habitude, elle ne s'était pas ménagée, parce qu'elle sentait que ces hommes découragés avaient plus que tout besoin d'un commandant prêt à donner sa vie avec eux, à fouler le champ de bataille à leurs côtés sans craindre le sang ni la mort.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle avait pris vraiment conscience des limites de son corps.

Tant qu'elle était enfermée au palais, s'entraînant une heure par jour dans le parc, elle pouvait croire qu'elle était toujours la même. Que ses muscles étaient toujours vifs, prêts à répondre aux sollicitations. Or ce n'était pas le cas. Elle avait presque soixante-dix ans, et le temps avait fait son œuvre, il était vain de se voiler la face. Sur le champ de bataille, elle se fatiguait très vite, et ses sens étaient moins alertes ; elle n'arrivait plus à prévoir les coups de son adversaire comme autrefois.

— Votre Altesse, vous êtes le général. Votre place est à l'arrière-ligne, lui disait Baol, son ordonnance.

Mais elle voulait être sur le terrain, elle voulait que ses hommes la voient. Si elle les laissait seuls, tout ce qu'elle avait fait jusque-là aurait été inutile.

Cette nuit-là, elle s'était jointe à l'escadron de soldats qui avaient tendu l'embuscade aux elfes. Pour elle, cette opération était une sorte de vengeance. Quatre jours plus tôt, elle avait envoyé un de ses espions tuer un général ennemi. Étant donné le faible effectif de ses troupes et leur épuisement, le meurtre constituait l'arme principale pour essayer d'endiguer la progression de l'envahisseur. La tactique était simple : éliminer les chefs pour semer la confusion dans leurs troupes, et attaquer avant qu'elles n'aient le temps de se réorganiser. Bien des années plus tôt, elle avait juré devant le cadavre de son maître de ne plus jamais pratiquer l'art des tueurs à gages. Mais il s'agissait d'une urgence, d'une situation désespérée qui allait bien au-delà de ses engagements personnels.

L'assassin qu'elle avait choisi pour cette mission s'appelait Tara. C'était une fille très prometteuse, qui avant de partir l'avait regardée droit dans les yeux en lui jurant de réussir. Doubhée comptait sur elle. C'était la meilleure. Mais à l'aube du jour suivant, Tara n'était pas revenue. Ils avaient trouvé ce qu'il restait d'elle pendu à un arbre, comme un affront. Doubhée avait éprouvé une telle douleur et une telle rage qu'elle en avait serré les poings jusqu'à s'enfoncer les ongles dans la chair.

C'était pour elle qu'elle était descendue sur le champ de bataille, parce que personne ne pouvait se permettre de faire une chose semblable à l'un des siens sans le payer. Personne.

J'ai terminé, dit le prêtre en se relevant. Il faudra vous reposer pendant un jour ou deux, mais ce n'est rien de grave. Mettez cela sur la plaie.

Et il lui tendit un flacon rempli d'un liquide visqueux.

Doubhée le remercia d'un signe de tête et demanda à rester seule. Le prêtre sortit sans rien ajouter, et la reine porta la main à ses yeux. Elle caressa lentement son front et ses joues, sentit la peau fragile sous le bout de ses doigts. Des rides, et encore des rides. Elle n'avait jamais attaché de l'importance à la beauté, et jusque-là elle avait prêté peu d'attention aux traces du passage du temps sur son visage. Mais la guerre était une affaire de jeunes. D'ailleurs, c'étaient justement les jeunes qu'elle dévorait. Comme ceux dont elle avait vu les corps dans la clairière. Et elle ne pouvait rien faire pour les aider. Sans son ordonnance, elle ne serait plus là à l'heure qu'il était. Une sensation d'impuissance lui étreignit la poitrine.

Elle se leva de sa chaise, et une douleur aiguë comme un coup de poignard lui vrilla la jambe. D'un geste impatient, elle obligea son corps à lui obéir et s'approcha de son bureau. Elle saisit la plume. En matière de magie, elle ne connaissait qu'un seul enchantement, celui, à la portée de tous, qui permettait d'envoyer des messages à distance. Elle l'utilisait chaque soir pour écrire à son petit-fils, dans une écriture qui avec les années se faisait toujours plus imprécise et plus lente.

— Et voici notre position sur la Terre de l'Eau, dit Kalth en indiquant un point sur la carte déployée sur la table, après avoir lu à voix haute la lettre de sa grand-mère.

Il traça une croix sur un village perdu, à l'intention du général et des deux conseillers présents. Il avait convoqué la réunion dans l'urgence, afin de démontrer qu'il savait exactement quoi faire, et qu'il travaillait sans relâche pour trouver une solution. Parce que son problème n'était pas d'honorer l'héritage de son père, mais d'être crédible aux yeux de ceux qui l'entouraient. Dans le passé, il était déjà arrivé que la Terre du Soleil soit gouvernée par un enfant. Sulana, son arrière-grand-mère, avait accédé au trône à l'âge de quinze ans. Et pourtant, Kalth s'imposait une sévère discipline, s'épuisant nuit et jour sur ses livres. Il devait tout savoir, tout maîtriser, et ne s'autorisait pas la moindre incertitude.

— À quand remontent ces informations ? demanda l'un des conseillers.

Kalth serra légèrement la main sur le parchemin. Sentir les mots de sa grand-mère sous le bout de ses doigts lui donnait confiance.

— À avant-hier. La reine m'envoie des rapports presque quotidiennement.

Quelques secondes d'un silence songeur, sceptique. Kalth décida de le remplir.

— À mon avis, la stratégie choisie par la reine est la meilleure. La guérilla est notre seule arme, et ces meurtres produiront vite leurs premiers effets. Pas plus tard qu'hier, un régiment d'elfes a été privé de ses chefs : en ce moment même, une cinquantaine d'hommes se trouvent sans commandement. L'attaque devrait avoir lieu demain avant l'aube.

Toujours le même silence.

— Des questions ?

Personne ne leva le nez.

— Alors vous pouvez disposer. Rendez-vous ici dans trois jours, lorsque nous aurons la réponse du Monde Submergé.

C'était lui qui avait eu l'idée. Des soldats pour le front et des prêtres pour soigner les malades en échange d'une ouverture commerciale dès la fin de la guerre. Pendant longtemps autosuffisant, le Monde Submergé avait connu au cours des dernières années une explosion démographique qui avait mis à rude épreuve ses capacités productives. Les tensions sociales ne cessaient de s'exacerber, et s'ouvrir à l'extérieur était la seule issue pour le royaume.

Les trois hommes quittèrent la salle sans dire un mot, et Kalth resta assis quelques instants dans la lumière sinistre des torches. Il aurait voulu se détendre, ne penser à rien, mais le masque qu'il affichait lui collait tellement à la peau qu'il lui était désormais difficile de l'ôter à volonté. Seuls ses doigts, nerveusement crispés autour du parchemin, trahissaient l'angoisse qui le tenaillait.

Il se leva et sortit à son tour.

— Mon Seigneur ?

Debout derrière la porte, l'ordonnance attendait les ordres. « Mon Seigneur. » Avant, personne ne l'appelait ainsi. Pour tout le monde, il était « le jeune prince ». C'est lui-même qui avait exigé qu'on s'adresse à lui comme à un roi, conscient que le pouvoir passait aussi par toute une série de rites indispensables pour instiller la crainte, ce respect nécessaire pour régner.

— Je me retire dans mes appartements, dit-il. Fais préparer mon lit.

Le temps où sa mère le couchait était loin, lui aussi. Comme tous les soirs, il se dirigea vers la chambre de Féa. Il aurait voulu lui apporter de bonnes nouvelles, quelque chose qui la soulage de cette attente harassante, mais les espions de sa grand-mère lui avaient fait leur rapport quelques heures plus tôt. Rien. Amina semblait avoir disparu de la face du Monde Émergé, et Kalth savait que c'était pire qu'une sentence de mort. L'incertitude pouvait se peupler des plus atroces cauchemars, aggravant encore l'angoisse de sa mère. Sa seule consolation était que sa sœur était avec Adhara. Il avait compris depuis le début que cette fille était spéciale, et cela suffisait à alimenter son espérance.

Le palais était affreusement vide. Son silence lui bourdonnait aux oreilles comme un présage de mort, et il essaya de se concentrer sur le bruit régulier de ses pas. Il parcourut rapidement les corridors, une peur irrationnelle au ventre, comme si une créature monstrueuse risquait à tout moment de surgir de l'obscurité pour le dévorer. Malgré tout, il était à peine sorti de l'enfance, et les bras rassurants de sa mère avaient encore le pouvoir de le calmer.

Il s'arrêta devant la porte de sa chambre, en tâchant de se donner une contenance, et frappa plusieurs fois. Comme d'habitude, aucune voix ne lui répondit.

— C'est moi, mère, dit-il en entrant.

Féa était assise près de la fenêtre. Elle passait ses journées ainsi, à contempler le ciel gris et à compter les rares passants qui parcouraient les rues de la Nouvelle Enawar. La nuit, elle dormait d'un sommeil agité jusqu'au matin suivant. Chaque jour identique au précédent, dans un cycle opiniâtre et sans surprise.

Kalth avança lentement. La chambre sentait le renfermé, et il y faisait froid. Il s'assit en face de sa mère, lui prit les mains.

— Comment te sens-tu ?

Féa resta silencieuse. Elle regardait dehors, vers l'obscurité, un masque de douleur sur le visage.

Comme chaque soir Kalth lui raconta sa journée. Il savait que cela ne l'intéressait probablement pas, mais cela lui servait à lui ; pour s'éclaircir les idées, pour tirer un trait sur les événements passés et se préparer à affronter les nouvelles batailles du lendemain.

— Et elle ?

La voix frêle de sa mère le fit sursauter.

Il avala sa salive.

— Amina va bien, dit-il avec un sourire. Elle m'a écrit.

Il tira de sa poche la lettre de sa grand-mère, l'ouvrit et fit semblant de lire.

— « Cher Kalth, chère mère, j'espère que vous vous portez bien. Quant à moi j'ai trouvé asile dans une famille qui pourvoit à tous mes besoins. Je n'ai pas à me plaindre. »

Une histoire qu'il inventait à mesure. Le récit d'un voyage paisible, dans un Monde Émergé tranquille et entièrement factice. Féa l'écoutait, captive. Le croyait-elle ? En tout cas, elle s'y efforçait. Il la contentait donc, en lui parlant de l'Amina dont elle avait toujours rêvé : forte, douce, gentille.

— Et pourquoi ne revient-elle pas ? demanda brusquement Féa.

Tous les soirs la même question.

— Elle l'explique maintenant. Écoute : « Je voudrais rentrer au plus vite près de vous, mais on m'a dit que le voyage vers la Nouvelle Enawar n'était pas sûr. Alors patientez, en sachant que je vais bien et que vous me manquez. Cela me peine que vous vous inquiétiez pour moi. Rassurez-vous, je suis en sécurité. Votre Amina. » Voilà.

Kalth plia lentement la lettre et serra la main de sa mère.

— Tu as entendu ? Elle va bien, et nous la reverrons bientôt.

Féa hocha la tête, un sourire très suave sur le visage.

— Quand elle reviendra, tu la protégeras, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Je l'ai toujours protégée, tu le sais bien, répliqua Kalth d'une voix tremblante. Et je le fais encore.

Il baissa les yeux, puis se leva en se forçant à sourire.

— Tu veux que je t'aide à te coucher ?

Féa acquiesça, et son fils la mit au lit, borda ses couvertures et lui donna un baiser sur le front.

— Demain, tu diras à la bonne d'aérer les vêtements d'Amina. Je veux qu'ils soient propres, pour quand elle rentrera.

— Promis. Maintenant dors.

Féa n'écoula même pas sa réponse. Elle avait déjà fermé les yeux, la tête tournée vers le mur.

Kalth la regarda un instant puis sortit. Une fois dans le couloir, il sentit ses yeux s'embuer de larmes. Il aurait tellement aimé entendre un mot de réconfort, se jeter dans les bras de sa mère et pleurer à cause de cette douleur qu'il devait cacher au monde entier. Mais ce temps-là était révolu. Il relut les dernières lignes du parchemin, celles que sa grand-mère n'avait destinées qu'à lui.

« Surtout, ne perds pas courage. Je suis avec toi. »

DUEL PARMİ LES FLAMMES

— J'espère que tu es satisfaite.

Adhara continuait à fixer le sol.

— Ils ont dit qu'ils allaient me renvoyer au palais. Ils ont déjà dépêché des messagers à ma grand-mère, poursuit Amina, imperturbable.

Elles étaient emprisonnées depuis un jour et demi, et désormais l'effet de la potion avait cessé sur elle aussi. Au début, on l'avait enfermée avec Adhara, mais lorsque son vrai visage était apparu, un soldat l'avait reconnue. Bien qu'on l'eût libérée et traitée avec le respect dû à son rang, elle avait aussitôt tenté de fuir. C'est ainsi qu'elle s'était retrouvée de nouveau emprisonnée, en attendant d'être ramenée auprès de la reine.

Leur prison était une simple cage en bois. Adhara observa ses poignets, liés par une fine corde de chanvre. Avec un peu de bonne volonté, elle aurait sûrement réussi à se libérer, mais en ce moment précis, elle n'avait ni la force ni l'envie de s'enfuir.

Elle avait eu une autre crise et elle se sentait vidée, à bout ; et cette main désormais complètement rouge l'obsédait.

— On peut savoir ce que tu avais à l'esprit ? Si tu désirais mourir pourquoi m'as-tu entraînée avec toi ? Tu aurais au moins pu me laisser m'échapper et continuer ma route !

Amina avait raison. Quelle folie lui était donc passée par la tête ? Il était prévisible que Karin aurait peur d'elle, que personne ne la reconnaîtrait. Parce qu'elle n'était plus Elyna. Celle qu'elle avait été et que ces gens avaient aimée avait disparu dans la tombe.

Amina l'attrapa par le col de la chemise qu'elle portait sous son gilet.

— Ne fais pas semblant de rien ! Réponds-moi !

Adhara leva sur elle des yeux vides ; mais elle lui devait une explication.

— Tu veux savoir la vérité ? demanda-t-elle avec un sourire amer.

Amina la regarda, perplexe.

— Alors assieds-toi. C'est une histoire longue et très pénible.

Elle lui raconta tout, sans rien dissimuler. Presque avec cruauté. Elle commença par les cellules des Veilleurs, là où celle qu'elle était – qui que ce soit – était née d'un ventre mort. Elle lui parla de cette secte, de ses pouvoirs. Et puis de Karin, en essayant de trouver, plus pour elle-même encore que pour Amina, un sens à ce qui s'était passé.

— Je voulais seulement avoir ma chance, conclut-elle, afin de mener une vie normale. Quand j'ai entendu ces gens parler de moi, j'ai pensé que cela pouvait être un point de départ, une manière de tourner la page, ou plutôt de repartir de l'endroit où l'histoire avait été interrompue.

Elle se tut, et le silence les enveloppa toutes deux. On n'entendait que le murmure du vent dans les branches au-dessus d'elles.

Amina, immobile dans un coin, la fixait.

— Quand avais-tu l'intention de me le dire ? siffla-t-elle.

— L'occasion ne s'est jamais présentée. Je l'ai su le jour où ton père est mort, et après nous avons passé notre temps à fuir.

Amina sourit avec mépris.

— La vérité, c'est que tu avais décidé depuis le début de ne pas le faire.

— Comment aurais-tu réagi à ma place ? Je voulais oublier la façon dont j'étais née, c'est pour cela que je ne t'en ai pas parlé.

— Tu n'as jamais eu confiance en moi ! Depuis que nous sommes parties, tu te creuses la cervelle pour savoir comment m'abandonner en chemin !

— C'est faux, je...

— Mais de quoi avais-tu peur ? Tu as préféré garder tes petits secrets pour toi alors que moi je t'ai libérée de Theana en risquant ma vie ! Et quand ensuite tu as décidé de mettre fin à cette petite représentation, tu l'as fait sans te soucier le moins du monde de ce qui m'arriverait à moi !

— Ça suffit !

Adhara n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu as une vague idée de ce que *moi* je ressens ? demanda-t-elle, incrédule.

— Et toi ? Est-ce que tu as songé un seul instant que tu risquais de compromettre ma mission ?

— Tu ne penses vraiment qu'à toi, observa Adhara avec amertume. Tu n'as pas écouté un mot de ce que je t'ai dit, et tu te moques complètement de ce que je suis et de la souffrance que je peux ressentir.

Le regard d'Amina cilla légèrement.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit...

— Mais c'est ce que me dit ton comportement depuis notre départ du palais. Tu n'es plus comme avant.

— Et comment pourrait-il en être autrement ? hurla Amina.

Son cri était sorti d'un coup, comme s'il avait été retenu trop longtemps.

— Comment peux-tu croire que tout ce qui est arrivé ne m'a pas changée ? Pendant que tu poursuis tes rêves romantiques et que tu restes là à te

demander qui t'a créée et pourquoi, moi, toutes les nuits, je rêve de mon père, et je ne trouve plus le repos ! Tes stupides problèmes ne m'intéressent pas !

Elle donna un coup de pied dans la paille, avec un tel élan qu'elle tomba par terre.

— Malédiction ! hurla-t-elle, et elle se recroquevilla sur elle-même, le visage caché dans ses genoux.

Mais elle ne pleurait pas. Sa respiration était saccadée, haletante, et Adhara comprit que son obsession était incurable. Tout son être criait vengeance. Pour atteindre son but, elle ne s'arrêterait devant rien, et elle n'hésiterait pas à tuer Adhara, si elle se mettait en travers de sa route. Adhara sentit son cœur se serrer. C'était vrai, elle l'avait trahie en l'utilisant comme un pion et en l'abandonnant à son sort.

La porte de la cage grinça sur ses gonds. Le soldat resta un instant sur le seuil, interdit, puis il s'approcha et toucha délicatement l'épaule d'Amina.

— Votre Altesse...

La fillette se retourna brusquement.

— Votre Altesse, il est temps de se mettre en route...

Amina secoua la tête, implorante.

— Je t'en prie, laisse-moi partir, je t'en supplie...

Elle se débattit comme un animal enragé. Adhara l'observa en silence. Il ne restait rien des jours heureux qu'elles avaient passés ensemble. Mais elle au moins, elle tenait encore à cette fillette. Elle devait la protéger d'elle-même, pour son bien. C'est pour cette raison qu'elle prêta main-forte au garde. Elle réussit à lui immobiliser les jambes.

— Maintenant ! dit-elle froidement au soldat, qui la regardait d'un air indécis.

— Pourquoi ? protesta Amina. Nous étions amies !

— En route ! cria Adhara, en feignant de ne pas entendre.

Le soldat souleva Amina dans ses bras.

— Je te hais, je te hais ! hurla la fillette pendant qu'il l'emmenait.

Adhara s'allongea et appuya son visage contre le sol. Maintenant elle était vraiment seule, et sans aucun espoir.

Karin arriva vers le soir. Adhara entendit son pas léger s'approcher de sa cellule improvisée. Cela n'était certainement pas facile pour lui : le corps qu'il avait aimé, qu'il avait si ardemment désiré retrouver était là, devant lui. Or ce n'était pas Elyna qui l'habitait, mais une étrangère, une ennemie.

Son père était avec lui. Impassible, froid, sévère. Adhara s'assit.

— Nous avons appris la vérité, commença le vieux. Bientôt, tu seras reconduite à la Nouvelle Enawar, auprès de la Suprême Officiante.

Adhara frémit. C'était fini. Tout ce chemin pour retourner à son point de départ. Elle enrageait... malgré tous ses efforts, elle n'avait pas échappé à son destin. Elle avait eu beau parcourir des centaines de lieues, elle n'avait

pas réussi à mettre suffisamment de distance entre Theana et elle.

— Nous aimerions te poser une question, continua l'Ancien.

Adhara le regarda sans comprendre.

— Comment s'appelaient tes parents ? lui demanda Karin.

Son passé. Sa vie d'*avant*. Elle se mordit les lèvres.

— Ça, je n'arrive pas à m'en souvenir...

— Où es-tu née ?

— Je ne me souviens de rien de cette époque.

Karin semblait ne pas l'entendre.

— Comment t'appelaient tes parents quand tu étais enfant ? Quel était ton jeu préféré ? Comment s'appelait ta sœur et à quel âge est-elle morte ? Et tes oncles ? Sur quelle Terre sont-ils partis vivre ? Depuis combien de temps ?

— Je ne me rappelle rien ! hurla Adhara de toute la force de ses poumons.

Le vieil homme avança jusqu'à toucher les barreaux de bois.

— Dans ce cas, pourquoi as-tu son visage ? Comment as-tu osé venir te présenter devant nous, *précisément devant nous*, avec son visage ?

Ses yeux brillaient de colère. Adhara mesura alors l'ampleur du mal que les Veilleurs avaient fait, non seulement à elle, mais à tous ces gens.

Elle regarda Karin, cherchant vainement une lueur de compréhension dans ses yeux.

— Je suis Elyna, déclara-t-elle en se rapprochant. Après sa mort, des hommes abominables ont ramené son corps à la vie. Je vous en prie, supplia-t-elle avec toute la sincérité dont elle était capable, donnez-moi une chance de recommencer ! Si vous m'aidez à me souvenir, je suis sûre qu'Elyna peut revenir parmi vous !

L'Ancien la considéra avec dégoût, tandis que son fils baissait les yeux, comme s'il n'était pas capable de supporter sa vue.

— Comment oses-tu... dit-il enfin, la voix tremblante. Comment oses-tu me parler ainsi, me parler d'*elle*, toi qui n'es qu'un monstre avec son visage !

Adhara détourna la tête, les yeux humides.

— Si le choix nous appartenait, nous t'aurions tuée, ajouta-t-il. Elyna est morte, et elle ne méritait pas un destin aussi horrible. Mais la Suprême Officiante te veut, et nous obéirons. Tu partiras demain matin. J'espère de tout mon cœur que le sort te réserve la fin que tu mérites.

Il cracha par terre, puis s'éloigna avec son père.

Le soleil, derrière la palissade du campement, teintait le ciel de rouge sang. Adhara sentit le souffle lui manquer. Et pas à cause de la maladie inconnue qui la rongait, mais de l'horreur qu'elle éprouvait pour elle-même.

Quand elle se réveilla, une foule de pensées confuses se bousculaient dans sa tête. Cette discussion l'avait laminée, et tout ce qu'elle désirait, c'était oublier.

Elle se leva avec peine, en essayant de calmer l'angoisse qui lui opprimait la poitrine. Mais il y avait autre chose. Une vague sensation de danger.

Un cri strident déchira l'air. Adhara le reconnut immédiatement, et son souffle se bloqua dans sa gorge. L'immense animal noir au corps de serpent se dressa au-dessus d'elle dans toute sa puissance. Il ouvrit la gueule, prêt à l'attaque et, en un éclair, tout disparut dans un nuage aveuglant.

Des hurlements affolés. Le cliquetis des lames se heurtant les unes aux autres. Et des flammes, partout. Une attaque surprise.

Dans l'obscurité de la nuit, Adhara reconnut les corps élégants des elfes. Quelque chose remua en elle ; la bataille l'appelait, ou peut-être était-ce seulement son instinct de survie. Une chose était sûre : elle ne pouvait pas rester enfermée là-dedans.

Elle tenta de forcer les barreaux en prenant appui sur ses pieds et en faisant levier avec ses bras. Ils ne cédèrent pas. Un homme blessé rampa vers elle en implorant son aide avant de s'effondrer à quelques pas de la cage, une épée rouillée entre les mains. Cela lui suffirait. Mais d'abord, elle devait se libérer.

C'est alors qu'elle aperçut un buisson en flammes. En un instant, elle échafauda un plan. Fou et désespéré, mais c'était sa seule chance.

Elle passa vivement les bras hors des barreaux et tendit sa main malade. Mieux valait sacrifier celle-là. La chaleur des flammes devint vite insupportable, et lorsqu'elle effleura l'arbuste, sa peau grésillait presque. Serrant les dents, elle réussit à arracher un rameau incandescent et le lança contre l'une des parois de la cage. Puis, tapie dans un coin, elle regarda les flammes accomplir leur œuvre.

Bientôt, elle donna des coups de pied dans les barreaux et la cage explosa en une myriade d'étincelles. Adhara ne put s'empêcher de pousser un cri de triomphe. Sans perdre une seconde, elle prit l'épée de l'homme mort. Elle était encore en plus mauvais état qu'elle ne l'avait pensé à première vue, mais elle lui permit au moins de couper ses liens.

Galvanisée par une rage et un désespoir trop longtemps réprimés, elle se jeta dans la mêlée. Un tapis de cadavres jonchait le sol. Elle préféra ne pas les regarder. Leurs visages lui seraient trop familiers : les visages de ceux qui l'avaient accueillie et aidée, et aussi, bien sûr, de ceux qui l'avaient chassée, rejetée et condamnée. Toutefois, ce n'était pas assez pour mériter une pareille fin.

Dans le feu du combat, elle s'abandonna à son instinct. Puis le souvenir d'Amina la frappa à l'improviste, comme une blessure lancinante. Elle était sûrement enfermée quelque part dans cet enfer. Elle devait la trouver et la sauver.

— Amina ! cria-t-elle.

À nouveau, les flammes, l'odeur de sang et de mort. À nouveau la guerre, sous son aspect le plus horrible. Adhara avait été entraînée à se battre, elle en portait la mémoire inscrite dans sa chair, mais en même temps, la guerre la dégoûtait. Avec une pointe d'orgueil, elle se rendit compte que ce sentiment était à elle, et à elle seule, à cette Adhara qui s'était réveillée dans

le pré et qui avait refusé le destin que d'autres avaient tracé pour elle.

— Amina !

Un premier élançement dans la poitrine. Adhara porta instinctivement la main à son cœur.

« Pas maintenant, pas maintenant ! » se dit-elle en tentant de maîtriser la crise, et elle continua à avancer, la main fébrilement serrée sur la garde de son épée.

— Amina !

Tandis que son souffle devenait de plus en plus saccadé, elle vit quelque chose surgir des flammes.

— Amina, c'est toi ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

La silhouette se précisa peu à peu, et un jeune homme aux épaules larges apparut devant elle, une épée dans la main.

Il avança vers elle, et sa lame traça un long sillon de sang sur son parcours.

Le cœur d'Adhara se mit à battre la chamade. Elle aurait reconnu cette silhouette entre mille, et elle lui évoquait des abysses de douleur et de tendresse, d'espoir et de détresse. Elle connaissait ces yeux verts, ces cheveux à peine ondulés attachés dans le dos, cette légère armure de cuir noir, protégeant un corps d'adolescent devenu désormais adulte. Le même Amhal que le dernier jour. Avec le même regard perdu.

Adhara sentit ses jambes céder, et ce n'est que par un effort de volonté qu'elle parvint à rester debout. Pendant des semaines, elle avait réfléchi à ce qu'elle lui dirait pour le convaincre de renoncer, et maintenant qu'elle l'avait devant elle, aucun mot ne lui venait. Et son cœur. Son cœur qui s'arrêtait presque pour la deuxième fois.

« Pas maintenant ! »

Amhal, apparemment, ne la reconnaissait pas. Un médaillon de cristal noir orné d'un motif tarabiscoté pendait à son cou. En son centre, une pierre lançait des reflets pourpres, à cause des flammes peut-être, ou d'une lumière intérieure.

Adhara lutta contre la douleur qui lui déchirait la poitrine.

— Comment peux-tu ? Tu es un humain, et c'est avec les humains que tu dois combattre, comme tu le faisais avant !

Amhal ne répondit pas. Il leva lentement son épée et se mit en position d'attaque. Adhara eut aussitôt l'absolue certitude qu'elle n'était pas en état de se défendre. Au moment précis où elle le pensa, une autre silhouette émergea des flammes en poussant un léger cri. Amina. La fillette se jeta sans hésiter sur Amhal, une vieille épée à la main.

Amhal fut pris au dépourvu. Il tomba sur le côté, tandis qu'Amina enchaînait maladroitement les coups.

— Traître, tu as tué mon père ! criait-elle.

Elle n'avait aucune technique, elle combattait avec l'énergie du désespoir, celle qui l'avait soutenue pendant leur interminable voyage. Il ne fallut qu'un instant à Amhal pour faire voler son épée dans les airs, tandis qu'elle

s'effondrait sur le sol avec un gémissement. Il avait dû la blesser, probablement à la jambe. Le visage du jeune homme ne trahissait aucune émotion. Il leva son épée, prêt à lui infliger le coup de grâce.

Adhara rassembla ses forces et bondit. Ses poignets accusèrent violemment le coup, mais elle fléchit les genoux et réussit à ne pas reculer.

— Tu es fou ? hurla-t-elle. C'est la princesse !

Un vague éclair de lucidité passa dans les yeux d'Amhal, vite effacé.

— Lève-toi, dit-il entre ses dents.

Adhara repoussa son épée et regagna en titubant la distance de sécurité.

Elle ne pouvait pas se rendre. Elle devait résister, pour Amina qui haletait derrière elle. Elle essaya de se mettre en position, mais son arme tremblait entre ses doigts. Sa main gauche était un poids mort, sa poitrine la brûlait. Elle se jeta en hurlant contre Amhal. Le jeune homme esquiva sans mal cette maladroite tentative et lui asséna le pommeau de son épée entre les omoplates. Le souffle coupé, Adhara s'affala face contre terre.

« Relève-toi et combats ! »

Elle se redressa et fendit l'air devant elle sans même effleurer Amhal.

— C'est moi, Adhara ! Est-il possible que tu ne me reconnais pas ? cria-t-elle, au désespoir.

Les mains d'Amhal tremblèrent légèrement sur sa garde.

— Tu as vraiment effacé de ta mémoire tout ce que nous avons partagé ?

En prononçant ces mots, elle sentit ses forces l'abandonner, et son épée lui glissa des mains. Elle n'avait plus le contrôle de ses bras, et elle tomba à terre. Sa seule chance était qu'il se souvienne, qu'il décide de ne pas annuler tout ce qui les avait unis. Mais le léger doute qui avait parcouru le garçon s'évanouit.

« C'est fini », pensa Adhara.

Soudain, un voile argenté brilla dans la nuit et l'enveloppa. Puis tout sombra dans l'obscurité.

UNE ALLIANCE INSOLITE

Adhara se redressa d'un bond en protégeant son visage d'une main, tandis que l'autre cherchait la garde de son épée. Elle pouvait encore sauver Amina.

Sa main se referma sur le vide. Il ne faisait plus nuit autour d'elle. Son bras mince masquait à peine les vifs rayons du soleil matinal qui lui blessaient les yeux. Où était-elle ?

Quand elle tenta de se lever, ses muscles ne répondirent pas. Elle se retrouva un coude appuyé sur un tapis de feuilles sèches et s'aperçut qu'elle était étendue sur un lit improvisé, une couverture jusqu'à la taille.

Elle n'arrivait pas à comprendre. Elle se rappelait parfaitement l'attaque du campement, et la façon dont Amhal avait levé son arme sur Amina, comme s'il ne la reconnaissait pas. Elle se souvenait s'être sentie mal, mais d'avoir tout de même combattu. Et voilà qu'elle se réveillait seule, au milieu des bois.

Elle observa son corps à la recherche d'un indice. Sa main gauche était bandée.

— Tu es réveillée...

Cette voix. Adhara fut parcourue d'un frisson. Instinctivement, elle voulut se mettre en position d'attaque, mais un violent haut-le-cœur la fit chanceler. Il n'avait pas changé depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu : les mêmes yeux d'un bleu délavé, la même barbe épaisse. Il semblait seulement éprouvé, comme tous ceux qui avaient erré longtemps dans l'horreur de ce monde dévasté par la folie.

Adrass posa la main sur le pli de la tunique crasseuse qu'il portait.

— C'est ça que tu cherches ? demanda-t-il en en sortant un poignard.

Adhara serra les dents.

— Tu devrais avoir compris que ce n'est pas moi l'ennemi, Chandra.

Chandra. La sixième. Ce nom d'animal de laboratoire que son créateur lui avait collé à la peau.

— Ne m'appelle pas comme ça. Mon nom est Adhara.

Adrass sourit avec compassion, puis il lui tendit une tasse remplie d'un liquide transparent.

— Je t'ai apporté de l'ambroisie. Tu aurais imaginé qu'il y avait un Père de la Forêt par ici ?

— Je ne veux rien de toi. Je n'ai peut-être pas d'armes, mais tu devrais savoir mieux que quiconque que je suis capable de tuer à mains nues.

Et elle l'aurait fait sans hésiter s'il avait osé approcher. Elle l'aurait tué et se serait libérée à tout jamais de cet homme.

Adrass posa la tasse par terre et s'assit en tailleur. Une vieille épée pendait à sa taille. Adhara envisagea rapidement toutes les issues possibles, au cas où il chercherait à l'arrêter par la magie.

— Je t'ai sauvé la vie, hier soir. J'espérais au moins un peu de reconnaissance.

D'un coup, Adhara prit conscience qu'Amina n'était pas avec elle.

— Qu'as-tu fait à la princesse ? hurla-t-elle.

— Elle est entre de bonnes mains, répondit Adrass sans se démonter.

— Mensonge !

— Pour qui me prends-tu ? Me crois-tu capable d'abandonner une petite fille à quelqu'un comme Marvash ?

— N'as-tu pas exhumé mon cadavre pour le transformer en arme, afin de jouer aux dieux avec tes amis ?

Adhara sentit la haine l'envahir.

— Calme-toi, dit Adrass. Je peux tout t'expliquer.

Adhara avait la sensation d'être dans une impasse, et cela la rendait folle. Elle regarda son bandage. C'était lui qui l'avait soignée ; cet homme savait peut-être ce qui était en train de lui arriver, et elle avait désespérément besoin de comprendre. Elle s'assit sur ses talons, sans baisser sa garde.

— Parle ! lança-t-elle, avec une pointe de menace dans la voix.

Adrass fut prodigue de détails. Il évoqua ses pérégrinations, la guerre, les fois innombrables où il avait risqué sa vie. Adhara demeura de marbre. Elle aurait préféré qu'il meure pendant son voyage. Un chien de moins à ses trousses.

— Theana te l'a démontré, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il enfin.

Les images de la journée passée avec la prêtresse lui revinrent en mémoire. Pour rien au monde, elle ne voulait satisfaire sa curiosité.

— Si tu crois que ça change quelque chose, tu te trompes lourdement, marmonna-t-elle. J'ai été créée dans un but bien précis, mais cela ne veut pas dire que je ne suis pas libre de choisir mon destin. Je ne suis pas un morceau de viande. J'ai un nom.

— Tu ne comprends pas. Je détestais fouiller dans les tombes et vous voir mourir. Mais pour la Vérité, pour le Bien Supérieur, il faut parfois être prêt à commettre l'abominable. Et à accepter son destin.

Adhara secoua la tête, un sourire sarcastique aux lèvres.

— Des délires. Ce ne sont que des délires sadiques. Je ne partage pas votre foi, et je n'agirai jamais contre ma volonté.

— Je suis le dernier, Chandra, les Veilleurs mourront avec moi. Libre à toi de nous haïr, mais sache que si je t'ai retrouvée, si je t'ai secourue au moment où tu en avais besoin, c'est par la volonté de Thenaar. Tu n'aurais pas dû montrer ton visage à ces gens. Tu n'es plus cette fille. Cette fille est morte.

— Qu'est-ce que tu en sais ? le provoqua Adhara.

— C'est moi qui t'ai créée. Il n'y a plus aucune trace de cette âme en toi. Il n'y a dans ton corps que ce que j'ai voulu y inscrire : des connaissances sur la magie, sur le Monde Émergé, et des techniques de combat.

— Ce sont les histoires que tu te racontes pour justifier les abominations que tu as commises. Je suis une vraie personne, avec une histoire, des sentiments !

Plus qu'un cri de protestation, c'était une plainte désespérée.

— Ou peut-être est-ce toi qui t'illusionnes en te croyant autre chose qu'une arme ?

Ces paroles piquèrent Adhara au vif. Elle se rappela le visage de Karin et de son père, leur expression de dégoût. Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Continue, lâcha-t-elle.

Adrass s'était caché, avec l'intention de profiter de l'obscurité pour la libérer. Mais quand les elfes avaient attaqué par surprise, il avait dû rapidement changer ses plans. Il avait profité de la confusion pour parcourir le camp à sa recherche, jusqu'à ce qu'il la trouve face à Amhal.

— J'ai compris tout de suite que tu étais en danger. Tu ne pouvais pas combattre dans ton état, et moi, je ne pouvais certes pas affronter Marvash à l'épée. Alors j'ai utilisé un enchantement que tu devrais bien connaître.

Adhara se rappela confusément l'éclair argenté, l'obscurité qui l'avalait.

— Une translation... dit-elle.

— Exact. Il me suffisait de te déplacer d'une lieue pour t'arracher à ses griffes. Toutefois, l'enchantement m'a demandé un effort terrible, qui a consumé presque toutes mes forces.

— Et Amina ?

— Elle était avec nous. Après t'avoir mise à l'abri, je l'ai laissée près d'un camp de l'armée, pas très loin d'ici. Elle était inconsciente, mais j'ai fait en sorte qu'ils la trouvent.

Adhara eut un coup au cœur. La princesse, son unique amie, était seule et sans défense en territoire ennemi, sans qu'elle puisse la protéger.

— Tu aurais dû la conduire jusqu'à eux, elle était blessée. Comment as-tu pu la laisser ?

— J'ai vu les soldats l'emmener, la coupa-t-il d'une voix irritée. Je sais qui elle est, et malgré ce que tu penses, je ne suis pas un monstre.

Adhara prit une longue inspiration. Amina était-elle vraiment en sûreté ?

— Prouve-moi que tu dis la vérité.

— Je n'ai que ma parole.

C'était ce qu'elle craignait. Elle ferma les yeux.

« Amina... »

— Depuis combien de temps es-tu malade ? demanda brusquement Adrass en indiquant sa main.

Sa voix s'était durcie.

Adhara avala sa salive. Ce qui était en train de lui arriver lui causait une peur folle, démesurée. Elle lui raconta tout, et se sentit libérée d'un poids.

Adrass baissa les yeux, comme absorbé dans ses réflexions. Lorsqu'il les releva, il semblait embarrassé.

— Je t'ai déjà expliqué la façon dont tu as été ramenée à la vie. Pour créer Sheireen, nous avons eu recours à des formules diaboliques, puisées dans la Magie Interdite. Il n'y avait pas d'autre moyen de sauver le Monde Émergé, crois-moi. Et nous en avons payé le prix par la malédiction de nos âmes.

Il y avait une souffrance authentique dans sa voix, et pour la première fois Adhara pensa qu'elle n'était pas la seule victime de ce dessein obscur et fou.

— Ramener un corps à la vie et le modifier selon sa volonté revient à inverser l'ordre naturel des choses. Et lorsque cela arrive, l'être créé essaie à sa manière de rectifier le tir.

— Je ne comprends pas, dit Adhara, la voix réduite à un souffle.

Elle redoutait l'explication que cet homme allait lui donner, et sa respiration devint brusquement plus courte, comme s'il n'y avait pas assez d'air dans ses poumons.

— C'est comme lorsqu'on détourne le cours d'un fleuve. On construit des digues et des barrages pour obliger l'eau à aller là où elle n'aurait jamais dû passer. Et alors le fleuve se rebelle, et à la première crue il brise la digue, rompt les barrages et détruit tout sur son parcours.

Un soupçon effroyable vint à la conscience d'Adhara. Sa bouche devint sèche, son esprit se mit à tourner à toute vitesse, remettant en place les morceaux de ce puzzle qu'elle avait l'impression de connaître déjà.

— Nous avons péché par orgueil en nous croyant capables de violer cette limite infranchissable. Peut-être nous sommes-nous trompés quelque part, mais si ton corps se décompose, c'est sûrement parce qu'il aspire à retourner à l'état originel auquel nous l'avons arraché.

Adhara en fut accablée. Comme toujours, quelqu'un ou quelque chose décidait pour elle. Elle vivait une vie tracée par d'autres. Créée du néant, c'est au néant qu'elle allait retourner. Elle regarda le bandage sur sa main, et se rendit compte qu'elle arrivait à peine à bouger les doigts.

— Comment ça va se passer ? demanda-t-elle, terrifiée.

Adrass la regarda, déconcerté.

— Comment vais-je mourir ? insista Adhara.

— Tu es Sheireen, *je ne peux pas* te laisser mourir ! cria-t-il en se penchant

vers elle.

Il y avait une telle détermination dans ses yeux qu'Adhara fut tentée d'espérer.

— Je l'avais déjà compris avant de te retrouver. J'ai deviné l'effroyable erreur que nous avons faite, et durant ces longs mois où je t'ai cherchée j'ai tenté de trouver une solution. Si je n'ai pas encore de remède définitif, je connais toutefois un rituel à même de maîtriser le mal qui te ronge, dit Adrass avec conviction. Ce sera un peu comme recommencer depuis le début, en plus simple. Du sang de nymphe, des bouts de chair humaine et de la lymphe d'elfe. Que des ingrédients faciles à se procurer en temps de guerre.

« Je continuerai à vivre grâce à la mort des autres », songea Adhara. Cette pensée la fit frémir, et elle perçut à nouveau son corps comme une entité effrayante, qui ne lui appartenait pas.

— Et ma main ? Je vais la perdre ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Le rituel ralentira le processus, il ne l'enrayera pas. Il atténuera la douleur et il éliminera les crises dont tu souffres, mais il n'empêchera pas ton corps de se rebeller.

— Et alors, à quoi ça servira ? Je mourrai quand même !

— C'est la seule façon que je connaisse d'avoir le temps nécessaire pour découvrir le moyen de te soigner.

Adhara le regarda d'un air égaré. Quelques minutes plus tôt, elle était prête à le tuer, et voilà qu'elle se sentait complètement dépendante de lui. Si Adrass n'était pas en mesure de la sauver, personne n'y arriverait.

— Je ne connais pas toutes les formules. Je suis un magicien médiocre, qui n'a créé Sheireen que par la volonté de Thenaar, mais je sais où nous devons aller pour obtenir des réponses à nos questions. C'est un lieu légendaire, qui appartenait autrefois aux elfes. Une bibliothèque perdue, enfouie dans les entrailles de Makrat.

Le seul nom de la ville fit frissonner Adhara. Depuis que le roi avait succombé à la maladie, elle devait avoir sombré dans le chaos le plus total.

— Si c'est une légende, comment sais-tu qu'elle existe vraiment ? demanda-t-elle, incrédule.

— Parce que j'y suis allé. Un groupe de Veilleurs est tombé dessus par hasard. Une immense construction à moitié en ruine, qui abritait une extraordinaire collection de parchemins, de livres et de très anciens recueils de magie. Elle est encore en partie inexplorée. C'est là que j'ai puisé les connaissances qui m'ont permis de te créer. Et la formule qui te sauvera s'y trouve aussi, j'en suis sûr.

Adhara se rappela la dernière image qu'elle avait de Makrat : une cité agonisante, peuplée de gens rongés par la peur et le soupçon, avec une multitude de désespérés agglutinés sous ses murailles.

— La maladie a décimé les occupants du palais, observa-t-elle. C'est un endroit trop dangereux, tu n'es pas immunisé contre la maladie.

— Mon dieu me protégera.

Décidément, cet homme était fou. Et pourtant, il tenait son destin entre ses mains. Un destin qui avait commencé avec lui. Adhara n'aurait jamais imaginé que sa fuite prendrait ce tour, mais face à l'éventualité d'une mort terrible et inéluctable, elle conclut qu'elle n'avait pas le choix.

— Que veux-tu en échange ?

— Je veux seulement que tu restes en vie.

— Pour que j'aie au bout de ma mission, c'est ça ? Pour que je fasse mon devoir en tuant le Marvash, Amhal, la seule personne que j'aie jamais aimée, dit-elle d'une voix brisée.

Il y eut un instant de silence.

— Oui, répondit-il finalement.

Adhara regarda le soleil filtrer entre les cimes des arbres et sentit le vent froid de l'hiver lui caresser la peau, séchant les larmes sur ses joues. C'était absurde, mais elle n'était pas encore prête à abandonner tout cela.

— Je resterai avec toi seulement jusqu'à ce que tu m'aies guérie.

Adrass acquiesça.

Le pacte était scellé. Adhara se laissa tomber sur son matelas de feuilles.

« Tout recommence à zéro », pensa-t-elle. Et l'idée ne lui inspira que doute et douleur.

DEUXIÈME PARTIE

EN COMPAGNIE DE L'ENNEMI

UNE LUEUR D'ESPOIR

— La princesse est blessée, mais son état général semble bon. On l'a découverte près de l'avant-poste attaqué par les elfes. Elle aura probablement réussi à s'échapper à la faveur de la confusion.

Theana tambourinait des doigts sur les accoudoirs de son fauteuil en écoutant ce rapport.

— Et elle ? demanda-t-elle enfin.

Le Frère de la Foudre secoua la tête.

— Aucune trace. Leurs routes se sont peut-être séparées, ou bien...

Theana savait comment remplir ce vide : ou bien le destin d'Adhara s'était peut-être accompli cette nuit-là, au moment où elle avait rencontré Amhal. L'histoire enseignait que le bien et le mal alternaient dans un cycle perpétuel, comme deux faces de la même médaille. Cependant, au cours d'une vie entière dédiée à la foi, Theana n'avait jamais envisagé que son dieu puisse l'abandonner, en laissant à Marvash l'occasion de gagner. Cela ne coïncidait pas avec l'idée d'un Sauveur juste et bon qui envoyait ses émissaires sur la Terre pour protéger ses créatures de la destruction. Et alors, où était l'erreur ? *Il devait* y avoir un sens derrière tout cela, une explication quelconque pour laquelle il valait encore la peine d'espérer. À la mort de son mari, la certitude de l'existence de ce dessein divin lui avait donné la force de continuer, mais maintenant, c'était différent. L'idée d'avoir l'infortune de vivre dans une époque sans retour la faisait vaciller.

— Ce n'est pas possible... murmura-t-elle.

— Nous continuerons à chercher, dit le jeune Frère, devinant ses pensées. C'est la Consacrée, Thenaar la conduira à nous.

— Bien, mais si vous la trouvez, contentez-vous de la suivre, et rapportez-moi tout ce que vous observerez. Ensuite, et seulement si l'Assemblée le décide, nous la capturerons, déclara la prêtresse.

Le jeune Frère eut l'air étonné, comme s'il s'attendait à d'autres ordres.

Theana le comprenait : elle-même avait du mal à accepter de perdre du temps alors que le destin du Monde Émergé s'accomplissait devant ses yeux.

« L'inaction est l'essence de la foi », songea-t-elle avec agacement, puis elle se repentit de la portée de ce muet blasphème. Pourtant, il n'y avait rien d'autre à faire. En emprisonnant Adhara, elle l'avait éloignée de sa mission, et une autre erreur de ce genre risquerait d'être fatale.

— Maintenant va, dit-elle en s'arrachant à ses pensées.

Le garçon obéit et quitta la pièce en silence.

Theana respira profondément. Elle aurait voulu rester seule, or là-bas, dans le temple, les fidèles l'attendaient. Depuis qu'ils s'étaient installés à la Nouvelle Enawar, les offices étaient toujours bondés. Devant l'horreur de la guerre qui avançait toujours plus à l'ouest, les gens, affolés, cherchaient refuge dans la prière. Ils apportaient de l'or, de l'argenterie, parfois même des enfants à sacrifier au culte. Theana essayait de leur expliquer que ce n'était pas ce que Thenaar attendait d'eux, mais la terreur de ne pas voir le lendemain remplissait les caves du temple d'offrandes et de présents pour un dieu auquel ils ne croyaient peut-être même pas.

Ironie du sort, cette épidémie avait plus fait pour la religion de Thenaar qu'elle, durant toutes ces éreintantes années de travail. Cela faisait maintenant des mois qu'elle et ses Frères de la Foudre cherchaient un remède à la maladie. Beaucoup d'entre eux étaient morts en soignant et en étudiant les malades. Et puis, quelques jours plus tôt, presque par hasard, ils avaient fait un petit pas en avant. Grâce à son extraordinaire aptitude à capter la présence de la magie, Theana avait senti courir dans les veines d'un homme tout juste contaminé une faible aura ne menant qu'à une seule conclusion : cette maladie était un sceau, ou plutôt un enchantement qui ne pouvait être levé que par le magicien qui l'avait évoqué. Cette trace, qu'aucun de ses Frères n'avait réussi à percevoir, s'effaçait peu à peu, c'est pourquoi elle avait mis tant de temps à le comprendre. Depuis ce jour, elle et ses adeptes traquaient dans tous les ouvrages de magie la solution à ce fléau. Parce qu'il *devait* y en avoir une, sans quoi le Monde Émergé était perdu.

Theana avançait rapidement vers l'autel parmi la foule silencieuse. Elle observa les visages pleins d'espoir, et un spasme douloureux lui contracta l'estomac. Ils devaient trouver un remède. Et vite.

Tandis que Dalia l'aidait à retirer ses vêtements de Suprême Officiante, on frappa à la porte.

La jeune fille se précipita pour ouvrir, la mine courroucée.

— On t'avait expressément ordonné d'attendre ! cria-t-elle.

Un gnome débraillé à la mine servile apparut sur le seuil.

— Mais ça fait des heures que je poireaute !

— Dalia, l'interrompt Theana avec un sourire, ce n'est pas grave. Fais-le entrer et laisse-nous.

Elle fit signe au gnome de s'asseoir. Ce dernier avançait doucement et

s'installa sur le bord du fauteuil. Il semblait vouloir déranger le moins possible, mais il y avait quelque chose de déplaisant dans sa façon de se frotter les mains.

— Parle.

Le gnome émit une série de grognements confus, comme s'il ne savait comment commencer son discours.

— Mon nom est Uro. Je ne viens pas en quémandeur, dit-il enfin en la regardant avec déférence. Je vous apporte une aide précieuse, au contraire.

— Explique-toi.

Le gnome fouilla dans ses poches avec ses mains sales et calleuses et en tira une fiole contenant un liquide sombre.

— Ceci soigne la maladie.

Theana se raidit. Ce n'était pas le premier qui prétendait avoir trouvé le remède. Les rues étaient pleines de charlatans qui vantaient des potions miracles, cédées à des prix exorbitants. Les gens ne demandaient qu'à y croire, et le marché était florissant. Mais personne n'avait jamais osé venir jusqu'à elle.

— Mes Frères de la Foudre y travaillent depuis longtemps, et jusqu'à maintenant ils n'ont rien trouvé. Qu'est-ce qui te fait croire que toi, tu as réussi ?

— Je ne suis pas là pour vendre ma trouvaille et spéculer sur la mort d'innocents.

Son attitude laissait imaginer le contraire, mais sa réponse convainquit Theana de lui poser au moins quelques questions.

— Tu es prêtre ?

— Je suis herboriste. Autrefois, j'avais une boutique, et j'aimais bien faire des expériences. Je soignais avec les herbes, et un brin de magie, évidemment.

— Et d'où sors-tu cet antidote ? demanda-t-elle, sceptique.

— Tous mes proches sont morts. J'ai tenté l'impossible pour les sauver, mais aucune de mes mixtures ne s'est révélée efficace. Ensuite, je suis tombé malade moi-même.

Il souleva sa chemise et montra une large tache noire qui lui couvrait une partie de la poitrine.

— Alors, j'ai testé la dernière de mes expérimentations. La fièvre a disparu au bout de quelques heures, ainsi que l'hémorragie.

Ce n'était qu'un fou. Un fou qui se targuait d'avoir trouvé le remède pour se couvrir de gloire.

— Et qu'y a-t-il dedans ?

Le gnome prit l'air soupçonneux.

— Un mélange de différentes plantes, avec une pointe de feuille de jusquiame.

— C'est un poison puissant.

— Pas si on en distille la lymphe.

Et en plus, il ne connaissait même pas l'herboristerie.

— Et puis ?

— Du sang infecté, et une goutte d'ambroisie. Cette fiole contient tout ce qu'il reste des miens, murmura le gnome.

Theana avait de la peine pour lui, mais elle n'arrivait pas à le croire. Peut-être était-il vraiment convaincu, alors que la maladie s'était sans doute simplement guérie d'elle-même.

— Je comprends vos doutes, mais donnez-moi au moins une chance ! Si cette potion arrive jusqu'aux malades, le sacrifice de ma famille n'aura pas été inutile.

Son petit corps trapu tremblait, ses yeux la suppliaient.

— Laisse-la là, répondit Theana avec indulgence.

Le gnome s'agenouilla et la remercia en pleurant.

— Vous me redonnez la vie.

— Je t'en prie... répliqua Theana, embarrassée.

L'autre se prosterna encore en bafouillant, puis sortit enfin à reculons en signe de respect.

Une fois seule, Theana observa la fiole posée sur la table. Aucun d'entre eux n'avait réussi à trouver de traitement, et pourtant ils disséquaient des cadavres depuis des semaines, et elle-même s'épuisait à cette tâche affreuse qui lui semblait presque immorale.

« Après tout, ça ne peut pas faire plus de mal que la maladie. »

Elle ouvrit la fiole et en huma le contenu. Un parfum frais, boisé. Elle examina le liquide vert sombre, avec de légers reflets bleutés. Et si par hasard c'était vraiment un antidote, qui était-elle pour décider de ne pas l'utiliser ? Tous ces morts finissaient par lui peser sur la conscience. Peut-être que les chercheurs de la Confrérie, obnubilés par leur désir de trouver un remède, avaient négligé les bases de leurs connaissances. Peut-être qu'elle-même, Officiante Suprême du culte, n'avait pas été capable d'insuffler à ses adeptes la confiance nécessaire pour avancer. Elle transvasa une partie du liquide dans un flacon plus petit et en évalua la quantité. Avec ça, ils pouvaient soigner une dizaine de malades.

Elle sonna, et Dalia se présenta presque aussitôt.

— Maîtresse, dit-elle en inclinant la tête.

— Apporte cette fiole à Milo et dis-lui de l'étudier. Quant au contenu du flacon, je veux qu'il soit administré à des personnes contaminées. Et que l'on m'informe de leur état.

Dalia disparut avec une moue sceptique, et Theana ne la blâma pas.

« Ça ne coûte rien d'essayer », songea-t-elle avec un sourire amer, et elle se sentit plus que jamais loin de Thenaar.

LE RITUEL

Adrass était accroupi devant elle, l'air concentré. Il avait sorti de sa besace une série de flacons et un parchemin froissé qu'il ne quittait pas des yeux.

— Comment t'es-tu procuré tous ces ingrédients ? demanda Adhara, la gorge nouée.

Adrass tressaillit.

— Nous sommes en guerre, je te l'ai dit, ce n'est pas difficile de trouver de la matière organique.

— Ça vient de cadavres ?

— Et quand bien même ? Tu es toi-même un cadavre, je ne vois pas où est le problème.

Adhara regarda instinctivement sa main bandée.

— Je ne veux pas me nourrir de la vie d'autres personnes pour survivre.

Adrass se figea un instant, puis il la regarda dans les yeux.

— Je sais que tu veux vivre. C'est ton destin qui te l'impose, le but pour lequel tu as été créée. Je t'assure que tu ne trouveras pas la paix tant que tu n'auras pas fait ce que tu dois faire, parce que c'est ainsi que cela fonctionne, et parce que cela a toujours été ainsi, depuis des millénaires. On meurt parce que d'autres vivent et se nourrissent de nous.

Adhara ne releva pas. Elle le regarda préparer le rituel, en se demandant s'il avait procédé de la même façon lorsqu'il l'avait créée.

— Commençons, annonça Adrass.

Adhara sentit son estomac se nouer.

— Que dois-je faire ?

— Quand ce sera terminé, tu ne te sentiras sûrement pas très bien, et tu dormiras longtemps. Alors il vaut mieux que tu t'allonges tout de suite.

Elle obéit, le corps lourd comme du plomb. Adrass avait longuement cherché un lieu suffisamment sûr. Une espèce de grotte à l'entrée étroite,

mais dont la cavité principale était assez confortable pour leur permettre à tous les deux de se déplacer debout. Les yeux d'Adhara fixèrent la voûte couverte de mousse. Elle lui semblait peser sur sa tête telle une menace, comme si elle risquait d'un moment à l'autre de l'écraser. Soudain, elle sentit quelque chose serrer ses poignets et vit Adrass armé de lacets de cuir. Elle se leva d'un bond, l'attrapa par le cou et le plaqua contre la paroi rocheuse.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? rugit-elle.

Les yeux d'Adrass s'étaient agrandis de peur.

— C'est pour ton bien. Tu dois rester immobile pendant le rituel, expliquait-il en essayant de reprendre le contrôle de lui-même. Si nous ne nous dépêchons pas, ton corps va tomber en morceaux. Réfléchis, tu crois qu'après tout ce que j'ai enduré je serais capable de détruire ma création ?

Ils se dévisagèrent pendant quelques instants. Finalement, Adhara le relâcha. Cela lui semblait sensé.

— Tu sais ce que tu fais, au moins ?

— Absolument, répondit-il en hochant vigoureusement la tête.

Adhara se rallongea sur le sol et, cette fois, elle n'opposa plus de résistance. Elle laissa Adrass lui attacher les mains et les pieds, et, au contact de sa peau, elle sentit des fourmillements dans son poignet gauche. Les taches n'étaient pas arrivées jusque-là. « Mais elles y arriveront vite », pensait-elle avec horreur.

Lorsqu'il eut achevé sa besogne, Adrass essuya la sueur de son front. Il avait allumé un feu magique, et la température était montée rapidement. Il devait se concentrer, rester calme. Il n'avait pas le droit à l'erreur. Il ferma les yeux et se répéta les paroles de son maître : « Il n'y a ni âme ni esprit dans les corps de ces créatures. Ne voyez en elles que votre mission. Elles sont des armes pour le salut du monde, placées dans vos mains pour un but suprême. » Un refrain que chaque Veilleur connaissait par cœur. Adrass reconnut dans les muscles de la fille la silhouette de Chandra, la chair destinée à produire Sheireen, et enfin, il se sentit prêt.

Il jeta quelques gouttes d'essences dans le feu, et une épaisse fumée aromatique imprégna l'air. Ensuite, il recueillit un peu de cendre avec une cuillère et la mit dans un sachet. En le tenant éloigné de son visage, il jeta dessus quelques gouttes d'un liquide sombre et regarda sa créature.

Adhara, terrorisée, frissonnait jusqu'à la moelle. Et les souvenirs remontaient peu à peu : les aiguilles plantées partout, la magie qui s'écoulait des mains d'Adrass et qui pénétrait douloureusement dans sa chair. Elle contracta involontairement les muscles des bras, brûlant de se libérer et de fuir.

— Reste calme, maintenant tu vas t'endormir et tu ne sentiras plus rien, dit Adrass.

Sa voix était dénuée de compassion.

Il lui colla le sachet sur la bouche et appuya de toutes ses forces. Une larme coula sur la joue d'Adhara, puis tout devint noir et le rituel commença.

Adrass observa ce corps endormi avec une pointe de nostalgie. C'était comme revivre le temps où il l'avait créée, l'époque glorieuse d'une existence pour le reste anonyme et banale. Il n'était pas seul alors, il faisait partie d'une secte qui lui insufflait sa force, qui lui donnait un but, et quelque chose en quoi croire.

Il se détendit, aligna un à un les instruments devant lui. Il n'avait pas réussi à les récupérer tous avant de fuir la Salle des Veilleurs, néanmoins ceux qu'il avait pouvaient suffire. Ils étaient encore noircis par l'incendie provoqué par San, mais à la lueur du feu magique, ils prenaient des reflets de sang.

Il choisit une petite canule, avec une pointe métallique et un manche en verre. Il aspira le contenu translucide d'une fiole et l'injecta dans le cou d'Adhara. La lymphe d'elfe y pénétra lentement, ne provoquant que quelques légers frémissements dans ses membres. Puis ce fut le tour du sang de nymphe, dans la veine palpitante de l'avant-bras. Il s'était procuré ce sang sur la route, après avoir assisté au massacre d'une innocente par des voyageurs. Il avait dû faire vite, parce que les nymphes se transformaient rapidement en eau que la terre absorbait aussitôt. Mais il avait été habile, et en avait fait ample provision.

Cette fois, le corps réagit par de violents spasmes. Adrass fut obligé de le maintenir des deux bras, pendant que le sang irriguait le réseau des capillaires, les illuminant d'une lumière bleutée. Lorsque les convulsions cessèrent, il prit la boîte qui se trouvait près de lui et en sortit un morceau de chair humaine.

Son estomac s'était révolté quand il avait dû sectionner ce cadavre. Ce n'était pas comme à la secte. Les Veilleurs procédaient de manière chirurgicale, sans émotions, tandis qu'en temps de guerre tout n'était qu'une longue suite de blessures ouvertes et de membres arrachés.

Il souleva Adhara pour l'adosser à la paroi et lui passa des herbes sous le nez. Les yeux de la fille s'ouvrirent grand. Des yeux sans regard, les mêmes que ceux qui, pendant des mois, avaient accompagné ses expériences.

— C'est bien, murmura-t-il mécaniquement.

Elle n'était pas consciente, il le savait. C'était nécessaire pour qu'elle obéisse à ses ordres sans opposer de résistance.

Il lui fit avaler patiemment, un petit morceau après l'autre, en lui massant la gorge pour la faire déglutir. Lorsque la boîte fut vide, il rallongea Adhara par terre. À présent, il ne restait plus qu'à réciter les enchantements. Des enchantements empruntés à l'art des prêtres, les mêmes que ceux qu'utilisait Theana, mais reformulés à la lumière de la Magie Interdite.

Il prit un stylet, le plongea dans un liquide noir et incisa la peau, traçant des symboles complexes qui se refermaient en fumant au son des formules magiques qu'il prononçait. Adhara recommença à trembler, et un gémissement confus sortit de ses lèvres. Elle souffrait, mais le pire était encore à venir.

Le néant se peupla peu à peu de silhouettes brumeuses. Ces présences qu'Adhara avait vaguement perçues au moment où Adrass l'avait endormie prirent forme. Des monstres sans contours faits d'obscurité la harcelaient de toutes parts, effleurant sa chair faible et douloureuse. La lumière s'alluma d'un coup, et elle vit la voûte de la caverne. Ses yeux étaient écarquillés, mais il n'y avait pas moyen de bouger les pupilles, ni de fermer les paupières. Elle avait l'impression de brûler, elle avait envie de pleurer, mais ses muscles ne lui obéissaient pas. Prisonnière d'elle-même, elle ne pouvait qu'assister, impuissante, à sa transformation. Le contact obscène de dizaines de mains qui lui serraient les membres se transforma en torture. Et elle se souvint. Ce fut comme remonter le temps, comme retourner dans cette cellule malodorante où Adrass l'avait créée. Cette première inspiration qui lui avait déchiré les poumons, ce feu qui mordait sa chair sans jamais vraiment la consumer, ce sang épais qui affluait à nouveau dans ses veines comme de la lave brûlante et se répandait lentement en elle à son corps défendant. Et puis cette présence, cette respiration devenue familière. Adrass était là, et il avait le pouvoir de vie et de mort sur elle. Chandra se formait sous ses yeux et elle sentait clairement qu'elle était en train de disparaître pour lui laisser place.

Cela dura une éternité, puis la lumière s'éteignit enfin et tout redevint noir. Les fantômes se retirèrent dans l'ombre, et la sensation de brûlure s'atténua, tandis qu'un silence dense, pâteux, l'enveloppait. Elle n'était plus Adhara, mais pas non plus encore la Sixième Créature. Elle n'était rien, et c'était la plus grande souffrance qu'elle ait jamais éprouvée.

La lumière tiède du jour la réveilla. Chaque fibre de son corps était douloureuse et répondait à grand-peine à ses ordres. Adhara réussit à se tourner sur le flanc. Elle parcourut son corps de la main, le redécouvrant presque. Elle était entière. Et il n'y avait plus aucune trace de cette nuit de feu et de folie.

Une odeur agréable lui chatouilla les narines, et elle ouvrit lentement les yeux.

— Comment te sens-tu ?

Adrass était debout devant elle, un bol fumant à la main.

Sa présence la ramena à la réalité, en lui nouant les entrailles. Rien n'avait changé.

— Il faut que tu manges. Tu as dormi deux jours et deux nuits d'affilée, et tu as eu une forte fièvre. C'est pour cela que tu te sens faible, ajouta-t-il en l'aidant à se lever.

— Laisse-moi, explosa Adhara.

Elle voulait se débrouiller seule. Elle engloutit avidement le contenu du bol, et s'aperçut que son bourreau avait raison : elle était affamée. Décidément, cet homme lisait en elle comme dans un livre ouvert.

Lorsqu'elle eut fini, Adrass lui fit un signe.

— Regarde ta main.

Ah oui, sa main. Celle pour laquelle elle s'était pliée à ce supplice. Adhara y jeta un regard indifférent et faillit lâcher sa tasse. L'auriculaire était redevenu d'une couleur pâle, presque normale. Elle le serra : il était de nouveau sensible.

Le reste de sa main, lui, était toujours noir et douloureux, mais au moins, il y avait du progrès.

— Plus vite nous trouverons un moyen d'enrayer ce processus, plus tu auras de chances que ta main redevienne comme avant. Nous devons gagner Makrat au plus vite, le temps presse.

Adhara leva vers lui un regard ému ; mais toute trace de reconnaissance disparut lorsque l'image de l'homme qui lui parlait tranquillement se superposa à celle du Veilleur qui avait mené jour et nuit des expériences avec sa vie.

Elle se recroquevilla sur elle-même, les genoux contre la poitrine et le regard fixé sur celui qui était à la fois son géôlier et son créateur.

DOUBHÉE ET AMINA

D'abord, il y eut la douleur. Une douleur qu'elle n'avait jamais éprouvée, aiguë et brûlante, et en même temps sourde, lancinante. Elle gémit.

— Je sais que ça fait mal, mais si tu évites de t'agiter, ça ira mieux, lui dit une voix.

Amina ouvrit les yeux. Il y avait une toile de tente au-dessus d'elle. Ses perceptions revinrent lentement, une à une. Elle comprit qu'elle était allongée sur un lit de camp, et il lui sembla que son corps adhéraît complètement au matelas de feuilles sèches, comme privé de forces. Elle n'arrivait pas à le contrôler, et le simple fait de tourner la tête lui demanda un effort terrible.

Ses yeux rencontrèrent le visage de sa grand-mère. C'était elle qui venait de parler.

« Qu'est-ce que... »

La fillette laissa échapper un autre gémissement.

— D'accord, je vais chercher un prêtre, dit Doubhée en se levant.

Amina aurait voulu l'arrêter, lui faire expliquer ce qu'elle avait. Elle tendit la main et n'eut même pas le temps de lui effleurer le bras.

Une chose était sûre : elle n'avait jamais été aussi mal de sa vie. Une fois elle avait eu une grosse fièvre et elle avait cru mourir, rien de comparable toutefois. La douleur dans sa jambe faisait trembler tout son corps.

« Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? » se répétait-elle, sans parvenir à se souvenir.

La reine réapparut en compagnie du prêtre, un vieil homme aux cheveux longs et hirsutes. Amina n'avait jamais aimé les prêtres. Ils sentaient la maladie, les onguents et les potions amères ; cette fois, pourtant, elle l'accueillit en sauveur.

L'homme l'examina pendant quelques instants, puis il se tourna vers Doubhée comme s'il ne comprenait pas pourquoi on l'avait dérangé.

— J'ai déjà fait tout ce qu'il y avait à faire. La blessure ne présente aucun caractère de gravité, elle se remettra vite, bougonna-t-il.

— Mais c'est une enfant. Tu ne peux pas lui demander de supporter une telle souffrance. Donne-lui quelque chose qui la calme.

Le vieux prêtre hésita, puis il acquiesça d'un air las. Il sortit de la besace qu'il portait en bandoulière une fiole remplie d'un liquide transparent et l'approcha des lèvres d'Amina. Cela avait une odeur acide, et alcoolisée.

— Bois d'un coup, comme une grande, lui dit-il en lui glissant la main derrière la nuque pour lui soulever la tête.

La mixture lui brûla la gorge, et quelque chose coula sur ses joues. Elle avait dû se mettre à pleurer sans même s'en rendre compte. Elle eut honte. Elle qui voulait être une guerrière pour venger la mort des siens, elle se laissait abattre par une blessure ridicule.

C'est alors qu'elle se souvint : le voyage avec Adhara, son geste fou de dévoiler son visage aux gens du campement, et surtout Amhal devant elle, l'épée au poing, avec dans les yeux ce même regard indifférent que le jour où il avait tué son père.

Elle essaya de se redresser, mais la potion avait déjà engourdi ses membres. Peu après, un sommeil lourd et sans rêves l'enveloppa.

Cela continua ainsi pendant quelques jours. Dans ses rares moments de lucidité, elle sentait grandir une rage folle dans sa poitrine. Elle avait échoué. Elle avait eu son ennemi en face d'elle et elle n'avait pas été capable de le tuer. Pire, Amhal l'avait humiliée. Elle se souvenait du cercle parfait de sa lame, du sang chaud qui avait jailli de sa blessure. Sur le moment elle n'avait rien ressenti, hormis une cuisante sensation de défaite.

Ensuite, elle s'était évanouie. Quelqu'un devait l'avoir sauvée. Adhara peut-être, mais si elle était aussi dans le camp, pourquoi n'était-elle pas encore venue la voir ? À moins qu'Amhal ne l'ait tuée, pendant qu'elle se faisait tranquillement soigner par sa grand-mère...

Elle devait retourner au combat. Si elle ne pouvait pas se venger, alors mieux valait mourir sous l'épée d'Amhal.

Lorsque la douleur devint enfin supportable et que le prêtre cessa de lui administrer des somnifères, sa grand-mère s'assit près d'elle et la regarda dans les yeux.

— Tu veux bien me raconter ce qui s'est passé ?

Amina avait eu le temps de peaufiner sa réponse. Elle ne pouvait pas lui dire la vérité, comme elle n'avait pas pu la dire à Adhara. Personne ne devait savoir, parce que s'ils savaient, ils l'enfermeraient. Cela étant, justifier sa fugue n'était pas simple et, en outre, elle avait besoin d'apprendre à manier une arme.

— J'étouffais à la cour, expliqua-t-elle, et au fond, c'était vrai.

Sa grand-mère la fixa longtemps, d'un regard impitoyable qui semblait fouiller jusqu'au fond de son âme.

— Dis-moi la vérité.

Amina tenta de s'enfermer dans un silence obstiné, mais Doubhée ne lâcha pas prise. Elle s'appuya au dossier de son fauteuil et continua :

— Je vais t'aider, d'accord ?

La fillette déglutit.

— Tu t'es échappée du palais parce que tu voulais te venger. Tu as libéré Adhara parce que tu savais qu'elle pouvait te prêter main-forte et qu'elle te conduirait là où tu voulais.

— Ce n'est pas du tout ça, et...

Sa grand-mère l'arrêta d'un signe de la main.

— Il y a environ une semaine, il y a eu un affrontement pas très loin d'ici, à Kalima. Toi et Adhara avez réussi à arriver jusque-là d'une façon que j'ignore, et c'est pendant l'attaque des elfes que tu as été blessée.

— Je voulais seulement être avec Adhara... C'est vous qui me l'avez envoyée, non ? C'est ma seule amie.

Doubhée sourit, presque avec compassion.

— Qui crois-tu tromper avec tes bobards ?

Amina rougit.

— Il était là ?

La fillette sentit son cœur accélérer ses battements. En un éclair, elle revit la silhouette d'Amhal environnée de flammes. Elle serra les paupières.

— Oui.

— C'est lui qui t'a blessée ?

L'odeur du sang, la confusion, ses yeux glacés. La simplicité avec laquelle il l'avait mise hors de combat.

— Oui.

Sa grand-mère lui laissa le temps d'étouffer ses larmes et de redevenir maîtresse d'elle-même.

— Pour l'instant, tu ne peux pas bouger. Le prêtre dit que ta blessure pourrait se rouvrir. Mais dès que tu te sentiras mieux, tu retourneras auprès de ta mère.

— Je ne veux pas ! Si tu m'y obliges, je m'échapperai encore !

Doubhée ne se laissa pas gagner par la colère. La haine et le désespoir de sa petite-fille semblaient glisser sur elle.

— La première fois, tu as pu te sauver sans encombre parce que je ne me serais jamais attendue à une chose pareille de ta part. J'étais certaine que tu finirais par trouver ta place, mais maintenant, je sais parfaitement ce que tu as dans la tête, et crois-moi, tu ne réussiras pas à m'avoir une autre fois. Et s'il le faut, je te placerai nuit et jour sous la surveillance d'un de mes hommes au palais.

Amina se mordit les lèvres.

— Pourquoi est-ce que personne ne veut me comprendre... ? murmura-t-elle.

— Mais je te comprends, répliqua Doubhée. Qu'est-ce que tu crois, que je

n'ai pas éprouvé la même chose que toi ? Que je ne l'éprouve plus ?

— Et alors pourquoi ne fais-tu rien contre lui ? Il est là dehors, il tue tes hommes, il savoure sa victoire après s'être introduit chez nous comme un voleur ! Grand-père a accueilli San en héros, et Amhal a fait semblant d'être mon ami en m'entraînant au combat. Ce sont des menteurs, des traîtres !

Elle éclata en sanglots, mais elle avait beau pleurer, la sensation d'impuissance totale ne voulait pas s'en aller. Elle étreignit les draps, se frotta les yeux jusqu'à les faire rougir... la rage qu'elle éprouvait était toujours là, dans sa poitrine, et elle l'empêchait de respirer.

— Tu as raison, lui dit Doubhée d'une voix lasse. Je pense souvent au jour où San s'est présenté à la cour, à ce que ton grand-père disait de lui, à l'immense joie qu'il ressentait. Je me souviens aussi d'Amhal, lorsqu'il n'était encore qu'un tout jeune garçon à peine entré à l'Académie. Et alors la colère m'aveugle, moi aussi. Si je l'écoutais, je prendrais une épée et je marcherais seule jusqu'aux lignes ennemies.

Elle regarda un instant hors de la tente, comme pour y chercher le calme qui, Amina le sentait, la quittait peu à peu.

— Et pourquoi ne le fais-tu pas ? lui demanda-t-elle. C'est notre devoir de faire justice, si les dieux ou l'un de leurs émissaires n'interviennent pas.

Doubhée la considéra avec un sourire amer.

— J'espérais que toi, au moins, tu n'aurais pas à régler ce genre de choses. J'imaginai que mes enfants, mes petits-enfants vivraient une vie différente de la mienne, et qu'à treize ans ils seraient encore simplement des enfants...

Elle soupira.

— Hélas, ma petite, cette époque troublée vous oblige à grandir trop vite, ton frère et toi.

Amina la dévisagea d'un air interrogateur.

— Pendant que tu te promenais à travers le Monde Émergé en nous faisant mourir de chagrin ta mère et moi, Kalth est devenu roi. Il est à la Nouvelle Enawar, assis sur le trône de ton père, et c'est lui qui administre le royaume.

Amina essaya d'imaginer son frère roi. Fort et juste comme l'avait été son père. Une vague douleur lui noua l'estomac.

— Et il est temps que tu grandisses à ton tour. Le genre de justice dont tu rêves ne s'accomplit pas toujours. Ceux qui perpétuent des crimes odieux ne reçoivent pas systématiquement le châtiment qu'ils méritent. Il faut te faire une raison.

Elle se tut un long moment, perdue dans ses pensées. Amina n'arrivait pas à les deviner, elle savait trop peu de chose de Doubhée. Son père ne lui avait jamais parlé de son passé et, à la cour, sa jeunesse avait toujours été entourée d'un épais voile de mystère.

— Je ne renoncerai pas, ce n'est pas ce que m'a enseigné mon père. Il disait qu'il fallait changer le monde. C'est bien ce que vous avez fait, d'ailleurs, grand-père et toi ?

— Le changer, oui. Pas courir après une mort inutile.

Amina demeura interdite. Elle ne comprenait pas ce que sa grand-mère voulait insinuer.

— Que crois-tu gagner en te vengeant ? Imagines-tu que ton père et ton grand-père reviendront ? Ou bien espères-tu te sentir soulagée ?

— Je veux leur apporter le repos.

C'était une phrase qu'elle avait lue quelque part, dans un de ces livres d'aventures qu'elle dévorait à la cour. Il y avait toujours un héros dans ces histoires, un héros qui rétablissait l'ordre et faisait payer les méchants. Ces derniers méritaient toujours de mourir, et ils recevaient fatalement la punition de leurs forfaits. Après quoi, le monde était meilleur.

Doubhée s'autorisa un sourire.

— La seule chose qui peut apporter la paix aux morts, c'est de savoir que ceux qu'ils aiment se portent bien. Pense à ton père.

Elle respira profondément.

— Songe à combien il t'aimait. Tu crois qu'il serait content de te voir dans cet état ? Tu crois que cela lui ferait plaisir de te voir pleurer de douleur et te tordre de fièvre, en sachant en plus qu'il est la cause de tout cela ?

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas lui qui...

— C'est pour le venger que tu es partie, c'est pour le venger que tu as été blessée.

Amina fut forcée de baisser les yeux. Elle n'avait jamais vu les choses sous cet angle.

— Ton père voulait que tu grandisses heureuse et en bonne santé. Et même maintenant qu'il n'est plus là, son désir est toujours intact, et c'est à toi de le préserver.

C'était terriblement vrai. Et si elle regardait au fond d'elle-même, Amina devait reconnaître qu'il n'y avait pas seulement un désir de justice derrière le geste fou qu'elle avait l'intention de commettre.

— Je sais à quel point l'inaction est pénible pour des gens comme toi et moi. Nous ne sommes pas faites pour accepter les bras croisés la cruelle réalité des faits. Il n'y a que quand nous mettons notre corps en mouvement que nos tourments se calment.

Amina n'en croyait pas ses oreilles : c'était comme si sa grand-mère lisait dans son cœur. Oui, si elle avait fait tout ça, c'était aussi pour assouvir la rage qu'elle portait en elle depuis sa naissance.

— D'ailleurs, est-ce que je ne suis pas là ? Moi aussi, je suis allée sur le front pour échapper à la souffrance qui m'oppressait.

— Et ça marche ? demanda Amina à mi-voix.

Doubhée sembla désarçonnée.

— Parfois oui, avoua-t-elle. Mais ce n'est pas la question. Si tu désires honorer ton père, tu dois reprendre ta vie en main, à l'endroit exact où Amhal et San l'ont interrompue. Ce sera sans doute une voie plus abrupte, mais souviens-toi que la vengeance ne mène qu'à la mort. Et tu mérites beaucoup mieux.

Doubhée s'appuya au dossier de son fauteuil en silence, pour méditer ce qu'elle venait de dire. Confusément Amina se rendait compte que sa grand-mère avait raison. Son désir de vengeance avait été un moyen comme un autre d'étouffer sa douleur, de nourrir cette haine qui la dévorait. Or la rage était toujours là, elle la sentait croître en elle.

Doubhée se leva et lui posa la main sur l'épaule.

— Penses-y, d'accord ? Tu peux encore revenir en arrière. Et dans ce cas, sache que tu ne seras pas seule, parce que je ferai tout pour t'aider à te retrouver. Si tu décides au contraire de continuer, alors je te préviens que j'essaierai par tous les moyens de t'arrêter.

Amina la regarda sortir de la tente. Ses paroles avaient jeté une graine en elle, une graine qui lui ouvrait un nouvel horizon.

« Elle est comme moi, je peux lui faire confiance, elle me comprend », se dit-elle. Et si elle arrivait à transformer sa haine et son désir de combattre ainsi que l'avait fait Doubhée étant jeune, elle trouverait aussi la paix. Combattre, mais pas par vengeance. Pour quelque chose de plus grand. Pour le royaume, pour son frère, pour son père.

LA VILLE MORTE

Amhal venait de rentrer du combat, son énorme claymore rouge de sang, son armure souillée de boue et de suie. Dans ses yeux, pas même l'ombre d'un sentiment. Glacés et impitoyables, ils regardaient droit devant eux, pendant que l'ordonnance que lui avait attribuée Kryss le dévêtait. San était assis dans sa tente, une coupe de vin à la main. Dans la zone montagneuse d'Orva, juste derrière les rochers, on cultivait un cépage particulièrement prisé, qui donnait un breuvage fort et intense. On avait coutume de l'allonger avec du miel, des épices et un peu d'eau. San en raffolait, surtout à la fin d'une bataille, quand il était bienvenu de rincer sa bouche du goût âcre de la terre.

— Eh bien ? demanda-t-il, une fois qu'Amhal fut entièrement débarrassé de son armure.

Sur son justaucorps en cuir se détachait le médaillon que lui avait donné Kryss, brillant de lugubres reflets sanglants.

— Comment ça s'est passé ?

Amhal fit un récit concis, comme à son habitude. Depuis que le roi des elfes avait exaucé son vœu, il avait radicalement changé. San se demandait souvent ce qu'il avait en tête et s'il avait réussi à s'affranchir de toute émotion. Pour lui, c'était inconcevable. La fureur de la bataille, la rage de tuer et de mutiler avec son épée était la sève dont il se nourrissait.

Il l'écouta distraitemment. Amhal était invincible ; ses pouvoirs semblaient même avoir augmenté, depuis qu'il avait renoncé à les contrôler.

— Et puis une fillette est arrivée, dit Amhal.

San dressa l'oreille.

— Comment ça, une fillette ?

Amhal lui relata la pathétique tentative de vengeance d'Amina. San étouffa un petit rire. Il appréciait les esprits insoumis, et il fut forcé d'admettre que le courage de la jeune princesse forçait l'admiration.

— Tu l’as tuée ?

— Je l’aurais fait, si elle n’était pas arrivée.

Un désagréable frisson parcourut le dos de San.

— Elle qui ?

Amhal fronça imperceptiblement les paupières.

— Adhara.

San se leva et posa sa coupe sur le sol.

— Raconte-moi tout.

Les premiers jours de convalescence furent un enfer. Adrass lui demandait sans cesse comment elle allait et l’examinait au moindre signe de faiblesse. Tout en continuant à l’appeler Chandra. Adhara n’en pouvait plus de ce nom. Et puis elle se sentait bizarre, différente. Comme invitée dans son propre corps, dont les membres seraient brusquement devenus trop grands pour elle. Quelque chose clochait dans les réactions de ses muscles, une espèce de décalage entre son corps et son esprit qui ralentissait ses mouvements. Elle savait qu’elle aurait dû le dire à Adrass, mais elle n’en avait pas envie. Elle cherchait à réduire au minimum ses échanges avec cet homme, pour lui faire clairement comprendre qu’ils n’étaient liés que par les intérêts qu’ils partageaient dans ce moment particulier.

— Je vais bien, dit-elle en écartant sa main de son front d’un geste agacé.

— Tu ne comprends pas, je dois absolument savoir de combien de temps nous disposons pour te soigner.

— Alors partons d’ici. Je ne suis plus si faible que ça, mentit-elle.

Adrass la dévisagea quelques instants, puis il ramassa ses affaires et sortit de la grotte. Un long sifflement modulé retentit à l’extérieur. Un appel. Très vite, un point noir apparut à l’horizon. On aurait dit un oiseau. Adhara finit par reconnaître les ailes noires et le corps sinueux qui planait au-dessus de la vallée. Elle eut un coup au cœur. C’était Jamila.

« Il l’a abandonnée », songea-t-elle avec tristesse. Pour un chevalier du Dragon, il n’y avait rien de plus sacré que sa monture : leurs destins étaient indissolublement liés. Seule la mort, et encore, était capable de les séparer.

— Je l’ai trouvée en train de te suivre. Marvash a dû la laisser lorsqu’il a décidé de se joindre à son semblable, expliqua Adrass.

— Je croyais que les dragons étaient enchaînés pour toujours à leurs maîtres. Comment as-tu réussi à t’en faire obéir ?

Adrass sourit.

— Je ne suis pas un grand magicien, cependant le peu de magie qui court dans mes veines suffit largement à me permettre d’entrer en contact avec l’esprit d’un dragon.

Il s’approcha de Jamila et lui caressa le mufle. L’animal sembla se prêter à contrecœur à cette démonstration d’affection. En revanche, il dardait fixement ses yeux verts sur Adhara, comme pour lui demander : « Pourquoi ? »

« Si seulement je le savais, Jamila... »

— Nous l'utiliserons pour regagner Makrat, dit Adrass.

— Ce n'est pas un moyen de transport un peu voyant ?

— Ils seront tous trop occupés à se sauver ou à combattre pour se soucier de nous. Le monde est en train de se disloquer, Chandra, la guerre et la maladie le rongent. Et c'est aussi par ta faute, conclut-il en la regardant longuement.

Adhara détourna les yeux.

Adrass fit un signe à Jamila, qui baissa le cou pour le faire monter. Il n'était visiblement pas habitué à chevaucher un dragon, et il ne trouva pas aussitôt la bonne position. Il tendit ensuite la main à Adhara qui monta en croupe d'un bond.

— Dépêchons-nous, dit-elle en serrant les cuisses sur les flancs de l'animal.

Adrass tira sur les rênes.

— Je ne demande pas mieux.

Jamila s'ébroua en soufflant un jet sulfureux par les narines et déploya ses ailes immenses. Quelques battements plus tard, ils étaient dans le ciel.

Ils ne s'arrêtèrent que le temps strictement nécessaire pour faire reprendre des forces à Jamila et se réapprovisionner en eau et en nourriture.

— Nous en aurons besoin dans la bibliothèque, dit Adrass.

Adhara ne posa pas de questions. Elle devait se fier à lui, pour le moment.

Ce voyage à bride abattue les mena en vue de Makrat en seulement dix jours. Vu d'en haut, le Monde Émergé semblait toujours le même. Les bois étaient intacts, les fleuves continuaient à sillonner la terre et les coupoles d'or de la ville resplendissaient toujours dans la lumière flamboyante du coucher de soleil. Adhara espéra un instant que la maladie avait épargné la ville, que tout était encore tel qu'elle l'avait connu. Mais c'était une pensée idiote. Elle la première n'était plus la même, quant à Amhal...

Ils mangèrent dans un bosquet silencieux près du fleuve.

— À partir d'ici, nous continuerons à pied, déclara Adrass à la fin du repas. Jamila ne ferait que nous gêner.

Adhara acquiesça et caressa le mufle du dragon. Elle allait lui manquer, mais elle devait continuer. Même si c'était plus lentement qu'auparavant, son corps continuait à se nécroser.

Ils marchèrent en silence le long de ce qui avait été autrefois l'artère principale menant à Makrat. Une large avenue, pavée sur son dernier tronçon de grosses pierres de marbre. Elle était complètement déserte. Aucune trace des camps de désespérés qu'Adhara avait dû traverser pour fuir la ville. Les tentes agglutinées contre les murs d'enceinte avaient toutes disparu, comme si une force mystérieuse les avait balayées. Le vent faisait se balancer de petites taches sombres, disposées à intervalles réguliers en haut des remparts. En s'approchant, ils virent qu'il s'agissait de lances fichées dans la pierre, auxquelles on avait suspendu quelque chose.

Adhara en eut la chair de poule et s'enveloppa dans son manteau.

— Tu crois que nous aurons du mal à entrer ? demanda-t-elle.

— Je n'en ai aucune idée. Mais il vaut mieux être prudent.

Une fois sous les murs, ils découvrirent la scène dans toute son horreur : des dizaines de têtes coupées les regardaient, leurs corps mutilés oscillant au bout d'une corde.

Adhara, les jambes flageolantes, fut forcée de ralentir le pas. Adrass lui-même s'arrêta un instant. La ville était plongée dans un silence spectral. On n'entendait que le cri des oiseaux et le grincement des cordes des pendus.

Adhara fit un pas en arrière et regarda Adrass d'un air égaré.

— Il n'y a pas d'autre solution. C'est le seul endroit où je peux trouver un remède au mal qui te tue. Nous *devons* entrer.

— Alors, attendons la nuit, répondit Adhara.

À chaque corps était accroché un écriteau, indiquant dans une écriture tordue et presque illisible la nature du crime du condamné. Adhara réussit à en lire un : OUTRAGE AU CONSEIL DES SAGES.

Elle n'avait jamais entendu parler de ce Conseil. Il avait dû être institué après son départ. La large plaque de marbre rose où était gravé le nom de la ville gisait au pied de la porte principale, en mille morceaux. Elle avait été remplacée par un panneau de bois sur lequel était inscrit : VILLE NOUVELLE.

Adhara et Adrass avalèrent un repas frugal, et lorsque la lune fut levée, ils se mirent en marche. Ils commencèrent par faire le tour de l'enceinte : il ne semblait pas y avoir de sentinelles. La porte était fermée, mais en plusieurs endroits les remparts étaient percés de trous, comme si des habitants avaient tenté de fuir la ville. Ils s'arrêtèrent devant une ouverture plus grande que les autres.

— J'y vais la première.

Sans attendre la réponse d'Adrass, Adhara se faufila à l'intérieur. Le tunnel était si étroit qu'elle dut ramper dans la boue. Dans ses souvenirs, les murs étaient larges d'au moins trois ou quatre brasses, et elle essaya donc de chasser la sensation d'étouffement qu'elle éprouvait. Mais très vite, elle dut s'arrêter : le conduit était bloqué.

— Eh bien ? s'enquit Adrass en la voyant revenir sur ses pas.

— C'est bouché.

— Laisse-moi faire.

Il se glissa à son tour dans la galerie ; comme il était beaucoup plus robuste qu'Adhara, il n'avancait qu'à grand-peine, risquant même plusieurs fois de rester coincé. Adhara le regardait faire avec anxiété. Au bout d'un temps qui lui sembla infini, elle vit une petite lumière briller à l'autre extrémité et entendit la voix d'Adrass qui lui disait d'avancer. Elle se mit à ramper derrière lui, et quand elle sentit un petit vent frais lui caresser le visage, elle sut qu'il avait réussi.

— Il suffisait d'un peu de magie, murmura-t-il.

Ils étaient dans la place.

Adrass posa la main sur son épée et rendit son poignard à Adhara. Il régnait un silence inquiétant. Tout semblait tranquille, mais aucune lumière ne filtrait des maisons. On aurait dit une ville abandonnée.

— Peut-être qu'ils se sont tous enfuis, dit Adhara. Ou qu'ils sont morts.

— Mais quelqu'un a bien dû fermer la porte de l'intérieur. Et puis, j'ai observé les corps sur les remparts ; certains n'étaient pas morts depuis plus d'un jour ou deux.

Ils avancèrent lentement, les sens en alerte. Les premiers cadavres apparurent au détour d'une ruelle voisine. Abandonnés à même le sol, couverts de taches noires.

Adhara serra le bras d'Adrass.

— N'approche pas, tu n'es pas immunisé, dit-elle. Tu sais où se trouve l'endroit que nous cherchons ?

Adrass hocha mollement la tête et recula de quelques pas, visiblement ébranlé. D'ailleurs, Adhara devait elle aussi rassembler toutes ses forces pour ne pas faire demi-tour et détalier comme un lapin.

— Alors, allons-y, conclut-elle.

Ils continuèrent à marcher à travers le labyrinthe des rues de la ville. Sur les murs étaient placardés une multitude d'avis, tracés à la peinture noire : INTERDICTION DE SORTIR APRÈS LE COUCHER DU SOLEIL. OBLIGATION ABSOLUE D'OUVRIER LES PORTES AUX GARDIENS DE LA SAGESSE. LE NON-PAIEMENT DES REDEVANCES JOURNALIÈRES EST PASSIBLE DE LA PEINE DE MORT.

Adrass examina l'une des affiches.

— Nous n'avons pas le temps de nous arrêter, le reprit Adhara.

Il la dévisagea avec des yeux désemparés.

— Tu ne comprends pas... Ces avis ont été écrits sur des pages de livres anciens ! Regarde, ça, c'est un traité de magie qui doit avoir au moins cinq cents ans ! Tu le vois ? C'est un des textes fondamentaux. Et là, on lit encore : « Loué soit Shevraar... »

Tout en parlant, il caressait le parchemin du bout des doigts, délicatement, avec la tendresse de quelqu'un qui a passé sa vie au milieu des livres.

Un léger craquement derrière eux. Adhara attrapa le Veilleur et le plaqua contre le mur. Le bruit devint plus fort, et elle serra le poing sur la garde de son poignard, prête à attaquer. Un mouvement furtif à ses pieds. Elle sursauta. Un rat.

— On continue, chuchota-t-elle, rassurée, mais évite de t'arrêter à chaque coin de rue. Cet endroit est dangereux !

Pourtant, à part les rats et les cadavres, il semblait n'y avoir personne. Adrass, visiblement désorienté, regardait souvent autour de lui comme s'il cherchait son chemin.

— Tu es sûr que tu sais où c'est ? lui demanda Adhara.

— Bien sûr ! Mais...

— Mais quoi ?

— Je ne suis venu dans cette ville que deux fois. Et une seule à la bibliothèque.

Adhara le prit par le col.

— Tu m'as amenée jusqu'ici sans même savoir où était cette maudite bibliothèque ?

— En entrant dans les rangs des Veilleurs, chacun de nous devait apprendre par cœur le chemin qui menait à nos lieux. Les autres salles, avant qu'on nous oblige à nous terrer dans celle où tu es née, et la bibliothèque perdue. Cela fait partie de mon initiation, c'est comme un acte de foi pour moi. Je *sais* où je vais.

Ses yeux brillaient d'un éclat fébrile.

Adhara le maudit intérieurement, puis le relâcha.

— Alors bouge-toi, siffla-t-elle entre ses dents.

Au même moment, un gémissement la fit tressaillir. Une ombre noire rampait vers eux.

— Sauvez-moi... Conduisez-moi à un prêtre... suppliait-elle d'une voix rauque, brisée par de violentes quintes de toux.

Soudain, une vive lueur éclaira son visage. C'était un homme vêtu d'une chemise lacérée, trempée du sang qu'il perdait de la bouche et du nez. Il avait un regard désespéré, un regard dont Adhara n'arrivait pas à se détacher. Puis, la lumière tremblante d'une autre torche, et une voix, au fond de la ruelle.

— Sale bâtard, tu as violé le couvre-feu !

Un sifflement, et une flèche frappa l'homme en plein cœur. Il vacilla, tomba en avant. Adhara s'écarta instinctivement ; Adrass, lui, ne fut pas assez rapide. L'homme s'écroula sur lui, ses mains ensanglantées sur son visage. Il glissa sur le sol et rendit son dernier souffle. Une nouvelle flèche siffla derrière eux et dessina une marque rouge sur l'épaule d'Adhara. La jeune fille émit un cri étouffé, se plia en deux, et comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

— Allez, allez ! hurla-t-elle en entraînant Adrass.

Ils se mirent à courir, des hommes sur leurs talons. Il en surgissait de nouveaux à chaque coin de rue, rapides et furtifs comme des bêtes nocturnes.

Adhara tourna à droite, l'épaule toujours plus douloureuse. Trois hommes au rictus mauvais, éclairés par des torches, leur barraient la route. Ils portaient de vieilles armures, apparemment pas à leur taille, et brandissaient l'un une épée rutilante, l'autre une vieille lame ébréchée. Sur leur cuirasse, un œil, dessiné à la peinture noire.

Adhara fit rapidement volte-face, mais elle sentait que ces hommes étaient en train de les encercler et qu'ils n'avaient pas d'issue. Ils ne tarderaient pas à les capturer, et qui sait ce qui leur arriverait alors.

Une rage terrible l'envahit. Elle avait suivi ce fou jusque-là parce qu'elle n'avait pas d'autre choix, et voilà le résultat ! Elle fut tentée de lâcher son bras et de le laisser mourir là, lui et son stupide culte. Mais elle ne pouvait

pas. Adrass était le seul à savoir comment la guérir.

Alors que tout espoir semblait perdu, un visage taché de noir surgit d'une fente du mur. Sans un mot, il leur fit signe de le suivre. Adhara ne se le fit pas répéter deux fois. La brèche était étroite et, cette fois, Adrass resta coincé. Adhara dut le tirer de toutes ses forces, et ils finirent par tomber tous les deux dans une cave sombre et malodorante. Ils virent les bottes de leurs poursuivants s'immobiliser à quelques mètres de l'interstice.

— Où sont-ils passés ?

— Tu es sûr qu'ils sont partis par là ?

— Ben... elle courait vite, cette traînée, mais il m'a semblé qu'elle avait tourné dans cette rue...

— Je l'ai touchée avec ma flèche, elle est blessée. On la trouvera demain, écroulée quelque part, elle et le type qui était avec elle. On fouillera toute la ville et tu verras qu'on les aura. Mais bouche cousue, sans quoi les Sages nous pendront aux murs d'enceinte.

— Marché conclu, répondirent trois voix.

Ils s'éloignèrent lentement, et leurs pas résonnèrent longtemps sur les pavés. Ce n'est qu'une fois le silence revenu qu'Adhara put respirer à nouveau.

CE QU'IL ADVINT DE MAK RAT

— Suivez-moi !

Le visage taché appartenait à un jeune garçon sale et vêtu de guenilles. Il les guida le long d'étroits tunnels creusés sous les maisons, qui perçaient souvent murs et fondations. C'étaient des passages précaires, réalisés avec des moyens de fortune. Adhara et Adrass devaient s'accroupir pour y avancer assez vite, ce qui était particulièrement pénible pour la jeune fille que sa blessure à l'épaule faisait souffrir.

Après un long parcours tortueux, ils débouchèrent dans une vaste pièce où étaient réunies une vingtaine de personnes. Des hommes, principalement, mais aussi des enfants et une femme au regard crâne. Des armes en tout genre s'entassaient sur des caisses en bois. Ce boyau étouffant, éclairé par de mauvaises torches, devait leur servir de logement.

Le garçon s'arrêta enfin et observa Adrass. Adhara suivit son regard et s'aperçut qu'il était couvert de sang.

— Où es-tu blessé ? demanda le jeune garçon en tâtant sa tunique.

— Tout va bien, ce n'est pas mon sang, répondit Adrass, la voix tremblante.

Il était visiblement choqué, mais il essayait de rester calme.

— Vous avez... vous avez un endroit où je peux me laver ?

Cette question déchaîna l'hilarité générale.

— Qu'est-ce que tu crois, mon ami ? Nous sommes tous des hors-la-loi, ici. On doit se cacher des Sages, on a pas le confort des Seigneurs !

Adrass les dévisagea d'un air perdu. Quelqu'un eut pitié de lui et lui lança une tunique d'une teinte douteuse.

— Si tu veux, tu peux mettre ça et enlever la tienne.

Adrass regarda autour de lui. Il n'y avait apparemment pas d'autre pièce pour s'isoler. Il se mit dans un coin et se changea à la hâte.

Pendant ce temps, le garçon examinait la blessure d'Adhara.

— Rien de très grave, déclara-t-il.

— Je sais, dit-elle. Mais il vaut mieux nettoyer la plaie pour éviter qu'elle s'infecte.

— Pas de problème, nous avons un prêtre parmi nous.

— Ne la touchez pas !

Tous les regards se tournèrent vers Adrass.

— C'est moi qui la soigne, ajouta-t-il d'un ton presque menaçant.

— Holà ! À ta guise, rétorqua le garçon en levant les mains.

Le Veilleur se précipita vers Adhara et l'éloigna en la tirant par le bras, comme pour marquer qu'elle lui appartenait.

Tandis qu'Adrass la pensait, Adhara eut le temps d'observer ceux qui l'entouraient. Ils avaient tous des taches noires sur le corps, signe qu'ils avaient survécu à la maladie. Le garçon les avait définis comme des hors-la-loi, et il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour comprendre qu'il s'agissait de gens ayant refusé de se plier aux nouvelles lois imposées par ces Gardiens de la Sagesse. Du reste, transgresser la loi ne devait pas être difficile dans la Nouvelle Makrat ; au cours de leur bref passage dans la ville, ils avaient vu des dizaines d'avis collés aux murs, avec chacun son ordonnance ou son interdit.

Lorsque Adrass en eut terminé, le groupe partagea avec eux un peu de viande séchée à demi moisie et du pain rassis.

— La bonne nourriture, ils la gardent pour eux, évidemment. Ça, on l'a volé dans un des chariots qui ravitaillent le Conseil des Sages, expliqua la seule femme de la compagnie.

Elle était habillée en homme et portait un poignard à la ceinture. Elle aussi était là pour se battre, c'était évident.

— Alors c'est quoi, votre histoire ? finit par demander un homme, et tous les yeux se posèrent sur les nouveaux venus.

Adrass et Adhara échangèrent un regard consterné. Ils n'avaient jamais songé à mettre au point une version commune pour ce genre de cas. Cependant, ces gens méritaient une explication : après tout, ils leur avaient sauvé la vie.

— Nous venons d'ailleurs... balbutia Adhara, et nous cherchons quelque chose...

Elle mêla ensuite vérité et mensonge, déclarant qu'ils étaient en mission pour le compte des Frères de la Foudre et qu'ils étaient venus à Makrat afin de récupérer des livres utiles pour la guérison de la maladie.

— Il n'y a pas de remède contre cette saleté, répliqua un type au corps massif et vigoureux en avançant de quelques pas.

Il semblait être le chef : les autres s'adressaient à lui avec respect et, à leur arrivée, le garçon l'avait tout de suite informé en détail de ce qui s'était passé.

— Vous avez vu dans quel état est la ville ? La maladie l'a dévastée.

— Que s'est-il passé ? demanda Adhara. Cela fait deux mois que je suis partie.

Un silence lugubre tomba sur l'auditoire. L'hostilité était palpable.

Ce fut encore le même homme qui prit la parole.

— Maudit soit Néor et sa race ! Il nous a laissés moisir ici. Dès qu'il a vu quel tour prenaient les choses, il s'est sauvé à la Nouvelle Enawar. Au début, oui, il a bien essayé de mettre un peu d'ordre dans la ville, mais après, il nous a laissés tomber comme des chiens !

— Néor est mort, annonça Adhara dans un filet de voix.

— Alors longue vie au héros qui l'a tué, répondit l'autre en crachant par terre en signe de mépris. Learco... lui, oui, c'était un roi. Après son enterrement, tout a été de mal en pis. Dès que la reine est partie elle aussi, l'armée s'est débinée. La plupart des gardes ont été envoyés sur le front, et nous ne sommes restés qu'une poignée pour défendre une cité en proie à la panique.

— Dowan était l'un des leurs, vous savez, intervint fièrement le garçon. Il a déserté quand ils ont demandé de quitter la ville.

— Ma place était ici. Moi, j'étais entré dans l'armée pour défendre Makrat, et je voulais continuer à le faire. Vous n'avez pas idée de l'atmosphère qui régnait ici. Les gens se faisaient tuer en pleine rue pour un éternuement. N'importe qui était accusé de répandre la maladie.

Il marqua une pause, les yeux dans le vague.

— Et puis, une nuit, la porte s'est effondrée avec fracas. Les malheureux que nous avions maintenus à l'extérieur des remparts ont fait irruption dans la ville en semant la terreur. Nous n'avions pas assez d'hommes pour les arrêter et, en peu de temps, ils ont envahi Makrat.

Le regard des membres de l'assemblée se fit sombre, et le silence encore plus lourd.

— Ça a été un cauchemar, poursuivit Dowan. Ils ont saccagé les auberges et se sont engouffrés dans les maisons en volant tout ce qui leur tombait sous la main. Ils n'avaient même pas pitié des femmes et des enfants, de vraies bêtes enragées. L'épidémie s'est propagée comme une traînée de poudre, et nous avons été contaminés les uns après les autres. Jusque-là, la maladie était restée confinée entre les murs du palais ; ensuite, elle s'est répandue partout.

— Il est le seul survivant parmi ses compagnons, ajouta le garçon.

Il avait l'air impatient de prouver sa propre valeur et regardait son chef avec des yeux brillant d'admiration. Dowan, quant à lui, l'observait d'un air bienveillant.

— Mes compagnons et moi avons tenté de nous opposer à cette folie, mais quand ils sont arrivés, c'était déjà trop tard, reprit-il.

— Qui, « ils » ? demanda Adhara.

— Le Conseil des Sages. Je n'ai jamais compris qui ils étaient exactement. Peut-être des soldats revenus du front, ou bien des brigands. Ils se sont

autoproclamés souverains de Makrat. Après quoi, ils ont réuni une troupe de criminels comme eux, qu'ils ont pompeusement surnommés « les Gardiens de la Sagesse », et ont prétendu remettre de l'ordre dans la ville.

— Une louable intention, observa Adrass, avec une pointe de sarcasme.

Dowan le regarda de travers. Ses souvenirs étaient trop vifs pour qu'il supporte ce genre de commentaires.

Adhara intervint pour faire baisser la tension.

— Qu'est-il arrivé à votre groupe ?

— Ils nous ont décimés. Une fois au pouvoir, les Sages ont instauré la loi martiale et édicté une incroyable série de règles à respecter, tout en s'octroyant tous les privilèges. La peur a fait le reste, et les rares qui ont tenté de se rebeller ont été pendus. Ceux qui comme nous ont réussi à fuir ont été déclarés hors la loi. Mais maintenant ça suffit, ajouta Dowan en redressant le dos. Nous sommes au moins une centaine dans toute la ville, répartis en petites unités comme celle que tu vois. Nous nous sommes réfugiés dans ces souterrains abandonnés pour organiser la résistance. Nous volons de la nourriture et nous la distribuons à ceux qui ne peuvent pas s'en procurer, nous essayons de nous opposer aux exécutions de masse et nous menons des opérations de guérilla. Notre but est de reprendre Makrat, et d'y rétablir l'ordre d'autrefois. Et vu que le roi nous a oubliés, nous nous débrouillons seuls, conclut-il d'une voix grave.

Adhara aurait voulu leur dire qu'ils n'avaient pas du tout été oubliés, mais que les soldats manquaient : ceux qui n'avaient pas été tués par la maladie combattaient sur le front, et les troupes n'étaient pas assez nombreuses pour reconquérir une ville livrée au chaos. Toutefois, elle n'avait pas le courage de blâmer ces hommes de la méfiance qu'ils avaient pour le gouvernement.

— Je parlerai de vous à la cour, quand je rentrerai à la Nouvelle Enawar, dit-elle. J'insisterai pour qu'on vous envoie des renforts afin de reprendre la ville.

Dowan éclata d'un gros rire.

— Vraiment ? Dis-leur plutôt que nous n'attendons rien d'eux. Ils sont partis parce que ce sont des lâches. Tous les mêmes au pouvoir, des ramollis et des égoïstes !

— Ce n'est pas ce que tu crois...

— Oh si, ma petite demoiselle. Et puis, nous devons nous occuper de ce qui se passe maintenant, pas de ce qui arrivera peut-être. Si vous croyez vraiment en notre cause, alors rejoignez-nous. Nous avons besoin de sang neuf.

Dowan posa les yeux sur le poignard d'Adhara, et la jeune fille se sentit brusquement mal à l'aise. Elle savait que le désespoir pouvait transformer les hommes en loups. Mieux valait quitter cet endroit au plus vite.

— Vous n'êtes pas obligés de nous donner votre réponse tout de suite. Dormez, et vous nous direz demain matin quelles sont vos intentions.

Le petit groupe se prépara pour la nuit. Comme il n'y avait pas assez de lits

pour tout le monde, ils ôtèrent un peu de paille à chacun des matelas et en firent un petit tas à peine suffisant pour deux misérables paillasses. Adhara et Adrass s'y allongèrent, mais le sommeil tarda à venir. Dès que les torches furent éteintes, une obscurité profonde envahit la pièce. Un des hommes alla se poster devant l'unique accès, et ce fut le silence.

Adhara resta éveillée, la main sur son poignard. L'obscurité l'oppressait, et ces hommes ne lui inspiraient pas confiance. Elle attendit que leurs respirations deviennent lourdes, jusqu'à ce qu'elle soit convaincue que tout le monde dormait. Soudain, un léger son attira son attention. Ce n'était pas un rat, ni un autre animal. C'était une voix, une voix qui murmurait des paroles incompréhensibles. Adrass priait. Son souffle haletant se consumait en une litanie plaintive, où se percevait toute sa terreur. Adhara en éprouva une joie secrète. Le destin avait inversé les rôles, équilibrant les torts causés et les offenses subies. Elle se repentit presque aussitôt de cette pensée mesquine. Cet homme avait beau être son ennemi et la mépriser, il était dévoré par une peur qu'elle-même ne connaissait que trop bien.

Elle tendit la jambe et poussa Adrass du pied ; il interrompit instantanément sa prière.

— Demain, on file au plus tôt, chuchota-t-elle.

— Tu es blessée. Je ne t'ai pas amenée jusqu'ici pour que tu succombes à une stupide infection.

— Ce n'est qu'une blessure de rien du tout, répliqua Adhara, irritée. Et ces gens sont dangereux. Leur chef regardait bizarrement mon poignard.

— Je ne peux pas te donner tort.

— Alors nous sommes d'accord. À l'aube, on mange un morceau et on s'en va. Tu te rappelles le chemin à partir d'ici ?

— Oui.

— Parfait, conclut Adhara, et elle se renferma dans son silence.

Quelques minutes plus tard, le murmure reprit. Adrass priait avec dévotion, implorant désespérément un dieu hypothétique. Sa voix l'agaçait, mais il y avait en même temps quelque chose de profondément humain dans cet appel qui montait vers le ciel. Quelque chose qui les unissait, elle et son bourreau.

Le jour, nous ne sortons que si nous avons une mission importante à accomplir. On pourrait nous reconnaître, et il y a une récompense pour notre capture. Vous accompagner dehors serait un risque inutile.

— Ce n'est pas la peine, nous savons où aller, répliqua Adrass.

Dowan les dévisagea longuement tous les deux.

— Ce que vous êtes en train de faire équivaut à une trahison, déclara-t-il enfin. Cette ville est mourante, et elle a besoin de toutes les forces disponibles pour survivre. Et vous, vous préférez partir à la recherche de stupides livres pour un remède qui n'existe pas.

— Sans remède, tout le Monde Émergé sera bientôt comme Makrat,

objecta Adhara.

Dowan haussa les épaules.

— Le Mal passera, comme sont passées les autres maladies au cours des siècles. Mais les Sages, eux, ne s'en iront pas si nous ne les chassons pas.

Il se tut un instant et reprit :

— Nous vous avons sauvés, parce qu'il était juste de le faire. J'avoue cependant que je m'attendais à un minimum de reconnaissance de votre part.

Adhara essaya de se montrer déterminée.

— À chacun sa mission. La nôtre est différente de la tienne, dit-elle d'un ton de défi.

Pendant un moment, personne ne parla, et Adhara redouta que Dowan ne cherche à les arrêter. Enfin, il s'écarta et leur indiqua la sortie de la main.

— Disparaissez, et ne vous montrez plus jamais ici.

Ils parcoururent en sens inverse les longs tunnels tortueux et débouchèrent enfin à l'air libre. Une aube acide illuminait la cité déserte. De jour, Makrat était encore plus spectrale que de nuit. Des avis placardés partout, mais pas âme qui vive dans les rues : beaucoup de maisons avaient leurs portes et leurs fenêtres barricadées ; d'autres, abandonnées, regardaient les ruelles de leurs orbites vides.

Adrass était pâle, et un doute traversa l'esprit d'Adhara.

— Tu te sens bien ?

— Oui. C'est seulement cet endroit qui me rend nerveux, répondit-il.

Au détour d'une rue, ils aperçurent un puits, sur une place qui avait dû autrefois être splendide. Ses palais étaient désormais inhabités, le lierre de ses murs flétri, et ses pavés jonchés d'ordures en décomposition. La puanteur était insoutenable.

Adrass se hissa sur la margelle du puits, attrapa la corde attachée à la poulie et se laissa descendre.

— L'un de nos Frères a découvert l'entrée par hasard en tombant dedans, lança-t-il.

L'ouverture était étroite, à peine suffisante pour laisser passer un homme.

— Quand je serai en bas, descends.

Adhara se pencha : les parois de brique se perdaient dans une obscurité impenétrable.

Le grincement de la poulie retentit pendant une éternité. Enfin, un bruit sourd lui fit comprendre qu'Adrass avait touché le fond. Son tour était venu.

Elle glissa le long de la corde, les mains brûlées par le frottement, et atterrit dans une étroite caverne, à peine assez large pour deux. Adrass était penché sur le sol, éclairant la roche avec un feu magique allumé sur sa main. Adhara observa le pavé : il semblait lisse, sans aspérité particulière ; mais Adrass ne semblait pas du même avis.

— Pousse-toi, lui dit-il en fouillant dans sa besace pour y prendre une minuscule clé en fer.

Il y avait un trou minuscule dans le sol. Adrass y enfonça la clé.

— Chacun de nos Frères en avait un double, expliqua-t-il avec une pointe de douleur dans la voix.

Il tourna la clé, et aussitôt une section circulaire du sol s'abaissa et tourna sur elle-même. Dessous, le vide.

Adrass se releva et contempla l'orifice.

— L'entrée de la bibliothèque perdue, annonça-t-il.

Puis il regarda Adhara.

— J'y vais le premier.

DILEMME

La lumière tremblante de la bougie jetait des ombres inquiétantes sur les visages fatigués des membres du Conseil. Parmi eux, des généraux à peine rentrés du front, des Frères de la Foudre, Theana, et enfin Kalth, l'air comme toujours sérieux et tendu.

Depuis que Doubhée était à la tête de l'Armée, la situation s'était améliorée. Ils avaient cessé de perdre du terrain, mais ils n'en gagnaient pas pour autant. Ils continuaient à défendre leurs quelques avant-postes, sans parvenir à essouffler l'ennemi.

Ils avaient à peine terminé de discuter de stratégie militaire, quand Kalth se tourna vers Theana.

— Et en ce qui concerne le traitement de la maladie ? demanda-t-il brusquement.

La magicienne s'agita sur son siège. Elle s'attendait à cette question, mais pas aussi tôt. Tous les yeux se braquèrent sur elle, et la salle sombra dans un lourd silence.

— Nous y travaillons, répondit-elle.

Elle leur expliqua brièvement ce qu'ils avaient découvert, à savoir que la maladie était un sceau très puissant, qui se propageait par des spores infectées, créées par la magie.

Les sceaux ne peuvent être brisés que par ceux qui les ont invoqués. Si le magicien en question est mort, cela signifie qu'il n'y a aucun remède ?

C'était Kalth qui venait de parler. Theana n'imaginait pas que cet enfant possédât tant de connaissances.

— En théorie, oui, mais il est déjà arrivé au cours de notre histoire que des sceaux soient brisés par d'autres magiciens plus puissants. Comme Aster, par exemple. Et, de toute façon, même si un sceau est à l'origine de cette maladie, cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de traitement capable de la guérir ou d'en atténuer les symptômes.

Une lueur de soulagement éclaira les visages de l'assemblée.

— Alors j'imagine que vous concentrez vos efforts dans cette direction, n'est-ce pas ?

Theana eut un instant d'hésitation. Elle n'avait encore reçu aucune réponse de Milo concernant la potion apportée par le gnome. Mieux valait rester prudente.

— Nous étudions différentes hypothèses. Une partie de mes Frères travaillent jour et nuit pour trouver un moyen d'enrayer la contagion ; d'autres ont fabriqué des distillats que nous expérimentons en ce moment même sur des malades en quarantaine.

— Et quels sont les résultats, sur ce terrain ?

La magicienne avala sa salive.

— Rien de très significatif. De petits progrès, rien de concluant, hélas.

— Donc vous ne pouvez pas me dire si, et surtout quand, nous pouvons espérer avoir un remède ?

Kalth la regardait sévèrement, et Theana aurait juré que tous les autres mettaient eux aussi en doute ses capacités de magicienne.

— Non, aucune prévision possible, admit-elle.

Un murmure de désapprobation parcourut la salle. La déception des conseillers était palpable.

Kalth les fit taire d'un geste et leva la séance. Tous se dirigèrent vers la sortie avec un mécontentement évident, et Theana baissa les yeux.

Kalth continuait à la fixer, et la vieille femme comprit que le moment était venu de s'expliquer.

— J'aimerais vous entretenir d'un fait, dit-elle lorsque que tout le monde eut quitté la salle.

Le jeune souverain ne parut pas étonné.

— Je vous écoute.

Theana lui raconta la visite d'Uro. L'état des malades à qui l'on avait donné de sa potion s'était amélioré, et certains même avaient guéri. Administré pendant un certain temps, ce remède semblait donc efficace, mais elle-même n'était pas encore totalement convaincue de sa nature bénéfique. Elle avait ordonné à Uro de ne pas répandre la nouvelle et surtout, de ne pas distribuer sa potion autour de lui sans son autorisation. En échange, elle s'était engagée à satisfaire son désir de gloire. Cela surtout la rendait méfiante : ce besoin obsessionnel d'être célébré comme un sauveur par les générations futures. C'est pourquoi elle préférait attendre le résultat des analyses commandées à Milo pour en parler au Conseil.

— Vous avez bien fait, répliqua Kalth avec un sourire.

Theana se sentit soulagée.

— D'un jour à l'autre, j'aurai la composition, et alors nous saurons.

— Que craignez-vous au juste ?

La magicienne secoua la tête.

— Mon intuition me souffle qu'il y a quelque chose de louche dans cette

histoire. Uro a été trop vague quand je lui ai demandé de me donner la composition de son remède. Je veux y voir plus clair avant de crier victoire.

Kalth l'approuva d'un signe de tête.

— Cela est raisonnable ; mais cela dit, n'oubliez pas qu'enrayer la contagion reste notre priorité. Si cette potion peut être utile au royaume, alors nous devons l'utiliser. Avec vous, je peux être sincère, car vous êtes l'une des seules personnes qui croient vraiment en moi. Au train où vont les choses, nos chances de triompher se réduisent comme peau de chagrin. L'épidémie nous terrasse, nous manquons d'hommes, les elfes sont invincibles. Il est *primordial* de rétablir la supériorité numérique.

Une nouvelle fois, Theana éprouva de l'admiration pour lui. Malgré sa lucidité et la fermeté de sa logique, Kalth ne pouvait pas ne pas ressentir le poids des effrayantes responsabilités qui pesaient sur ses épaules. Et pourtant, il continuait à prendre les décisions nécessaires et à lutter pour sauver son royaume, en souverain véritable. C'est elle qui aurait dû l'aider, et non le contraire.

Cette pensée l'émut, et sans réfléchir elle l'étreignit. Kalth ne réagit pas tout de suite, puis il se laissa aller, l'enlaçant comme un fils sa mère. Ils restèrent ainsi quelques instants, se consolant mutuellement de cette tempête qui risquait de les emporter tous les deux. Puis ils se détachèrent, et Kalth la remercia d'un sourire avant de quitter la salle.

La réponse arriva deux jours plus tard.

Lorsqu'on frappa à la porte, Theana tressaillit.

— Entrez, dit-elle, la gorge sèche.

Du néant surgit la silhouette de Milo, un jeune homme maigre au port modeste. Theana le scruta avec attention, sans parvenir à deviner si les nouvelles qu'il lui apportait étaient bonnes ou mauvaises.

— Eh bien ?

Milo baissa la tête et, cette fois, elle comprit que la réponse ne lui plairait pas.

— J'ai analysé la potion que vous m'avez donnée. Elle contient de nombreux ingrédients que je considère comme inutiles : des extraits de plantes officinales aux effets curatifs insignifiants, de l'eau, de l'alcool...

— Uro a parlé de feuille de jusquiame.

— Oui, il y en a des traces, en quantité dérisoire.

La magicienne s'agita sur sa chaise.

— Mais s'il n'y a rien dedans qui ait un réel pouvoir curatif, pourquoi fonctionne-t-elle ?

— Parce qu'elle contient du sang de nymphe.

Theana se pétrifia. En un instant, toutes les pièces du puzzle se mirent en place. Uro avait menti. Il ne s'agissait pas d'ambrosie, ni de quelque plante rare inconnue. C'était le sang qui avait des vertus thérapeutiques. Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? C'était évident, presque banal. Les nymphes

étaient immunisées, ce qui leur avait d'ailleurs valu d'être accusées de répandre la maladie. Elle frissonna. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, le gnome lui avait dit qu'il avait avancé dans la production, et l'image de dizaines et de dizaines de flacons entassés chez lui l'horrifia. Ce fou massacrait des innocentes pour bâtir sa gloire. Et le pire, c'est qu'elle l'avait encouragé. La tête lui tourna et elle dut fermer les yeux, en s'agrippant aux bras de sa chaise.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle.

— Mais ça marche, dit Milo.

Il y avait un ton étrange dans sa voix.

Theana écarquilla les yeux.

— Peu importe que ça marche ou non ! Nous ne pouvons pas tuer les uns pour sauver les autres ! hurla-t-elle.

— Le sang d'une seule nymphe est capable de soigner jusqu'à une dizaine de personnes. Il s'agit de sacrifier quelques vies pour le salut du Monde Émergé !

Milo la regardait avec des yeux fébriles.

— Qu'avons-nous obtenu jusqu'ici, avec toute notre science ? Rien. Tous les compagnons avec lesquels j'ai commencé les recherches sont morts, et quant à moi, je porterai à jamais dans ma chair les stigmates de cette maladie. Les gens continuent à mourir, des villes entières sont plongées dans le chaos, et comme si cela ne suffisait pas, les elfes sont en train de nous arracher notre terre. En ces temps troublés, nous ne pouvons pas nous payer le luxe de trop regarder à la morale.

Encore quelques mois plus tôt, personne n'aurait osé lui parler de cette façon. Les gens la considéraient presque comme une sainte, et sa parole avait force de loi.

— Si vous punissez Uro et interdisez son remède, combien de gens mourront encore ? Et s'il n'existait pas d'autre antidote ? Et si c'était l'unique moyen d'éviter l'anéantissement des races qui peuplent le Monde Émergé ?

Ses mots résonnèrent lourdement dans la pièce, et Theana frissonna, accablée.

— Tu es en train de me demander de tuer délibérément je ne sais combien de créatures innocentes... siffla-t-elle.

— Et alors ? Cette épidémie ne massacre-t-elle pas déjà des innocents ? Condamner des milliers de personnes à la mort ne vous crée aucun problème, mais vous avez des scrupules à sacrifier les nymphes au nom d'un bien supérieur ?

Theana sentit un gouffre s'ouvrir sous ses pieds. Brusquement, les paroles de Milo la tentaient. Il y avait une logique perverse dans tout cela, une logique qui se superposait à ce que lui avait dit Kalth : ils *devaient* trouver un remède, à tout prix. Mais l'idée de laver le sang par un autre sang la réveilla de sa transe. Elle ne pouvait pas céder. Elle ne pouvait simplement pas.

— Tais-toi ! hurla-t-elle en sautant sur ses pieds. Ce que tu dis n'a aucun

sens. Nous enverrons quelqu'un placer sous séquestre le matériel qu'Uro garde chez lui, puis nous le ferons emprisonner. Et entre-temps, je m'emploierai personnellement à trouver un autre remède !

Milo lui jeta un regard sombre.

— Ne laissez pas filer cette occasion, Votre Excellence.

— Ma décision est prise. Maintenant, va et fais ce que je t'ai ordonné, déclara-t-elle avec autorité.

Milo se dirigea vers la porte sans un mot.

— Et sache que je pense déjà à une solution, dit-elle, les dents serrées.

Milo ne se retourna même pas. Il s'arrêta un bref instant, puis sortit.

Theana mit quelques minutes à se calmer. Elle tremblait d'indignation. Ce qui venait d'arriver était d'une gravité absolue. Désormais, elle ne pouvait plus fuir. Le moment était venu de reprendre les rênes.

TROISIÈME PARTIE

LA BIBLIOTHÈQUE PERDUE

LA BIBLIOTHÈQUE PERDUE

Adrass fut englouti par une obscurité aux relents de moisissure. Il soufflait un air glacial, là-dessous. Il alluma un feu magique, et Adhara distingua les trois premières marches de ce qui devait être un escalier en colimaçon. Adrass entreprit la descente et, très vite, la lumière ne fut plus suffisante. Sans réfléchir, Adhara prononça quelques mots, et un petit globe lumineux jaillit entre ses doigts. Elle l'observa, sidérée de voir avec quel naturel les enchantements gravés dans sa mémoire surgissaient de ses mains. Elle étudia ensuite l'étroit escalier qui s'enroulait sur lui-même. Il était si profond qu'il lui fallut quelques minutes pour réussir à en voir le bout. Adrass l'attendait à son pied, plus pâle que jamais, une légère sueur sur le front.

— Tout va bien ?

— Arrête de me poser cette question ! Celle qui est en train de mourir, c'est toi, je te signale, répondit-il sèchement.

Ils se trouvaient à présent dans une vaste salle en ruine, dont l'immense plafond voûté était soutenu par une charpente en bois d'une facture plus récente. Du sol couvert de marbres polychromes usés par le temps, se dressaient des colonnes fasciculées. Certaines étaient tronquées, d'autres s'élevaient jusqu'au plafond. Elles étaient noircies, comme si un mystérieux cataclysme avait balayé l'élégante beauté des lieux. Il y avait partout des débris de chaises et de tables autrefois imposantes.

— C'était la salle de consultation, expliqua Adrass en faisant un peu de lumière.

L'espace qui s'ouvrait devant eux était gigantesque. Les colonnes semblaient les troncs d'un bois magique et intemporel.

— Jusqu'où va-t-elle ? demanda Adhara, admirative.

Adrass haussa les épaules.

— Impossible de le dire. Nous ne sommes jamais arrivés au bout.

Il se mit à avancer au milieu des gravats et des morceaux de parchemin

brûlé. L'obscurité rendait la tâche encore plus difficile. Adhara allait le suivre, lorsque quelque chose attira son attention. Le pavé de marbre sous ses pieds était incrusté de motifs de cristal noir. Ils représentaient des dragons, peut-être des dieux. Adhara se pencha. Elle souffla sur la poussière et la cendre accumulées par les années, et dessous apparut le visage d'une vieille femme qui la regardait d'un air énigmatique. Entre ses yeux, une espèce de pierre aux reflets gris.

— Allons-y, l'appela Adrass.

Lorsqu'elle l'eut rejoint, il ajouta, comme s'il lisait dans ses pensées :

— Nous avons trouvé des myriades de fragments de ce genre. Nous autres, Veilleurs, nous sommes descendus ici pour la première fois à la recherche d'un refuge pour notre secte. Utiliser le puits comme entrée nous a semblé une excellente idée, et nous avons commencé à creuser. Au bout de quelques mètres, nous avons trouvé le vide et cet espace que tu vois.

Il indiqua du doigt l'immense salle.

— Nous avons continué à creuser, en comprenant peu à peu qu'il s'agissait d'une bibliothèque, la plus grande qui ait jamais existé dans le Monde Émergé. Nous n'avons cessé qu'après avoir découvert les étages inférieurs, et pour rendre l'ensemble de la structure plus stable, nous avons construit la charpente en bois que tu as remarquée tout à l'heure.

Adhara jeta un nouveau regard admiratif autour d'elle.

— Et le feu ? demanda-t-elle. Comment cette bibliothèque a-t-elle fini sous terre ?

— Nous ne le savons pas avec certitude, il n'y a pas de documents qui remontent jusqu'à cette époque, mais selon toute probabilité, lorsque les elfes ont peu à peu quitté le Monde Émergé après l'arrivée des autres races, ils ont décidé de détruire ce lieu et les extraordinaires connaissances qu'il contenait. Comme d'ailleurs ce peuple a systématiquement effacé toute trace de son passage avant de disparaître.

Adhara fut parcourue d'un frisson. Quelle haine devait les animer pour qu'ils soient capables d'une abomination pareille ?

Ils cheminèrent sous le plafond bas et oppressant de l'immense salle, se perdant parmi des recoins sombres identiques les uns aux autres. Adrass lui-même ne semblait plus très sûr de la route à suivre.

— Si ce que tu viens de me dire est vrai, qu'espères-tu trouver ici ? demanda Adhara.

— Tout n'a pas brûlé, répondit-il avec irritation.

Sa respiration était de plus en plus forte, et Adhara commença sérieusement à se poser des questions sur son état de santé. Ce n'était pas normal qu'il soit si essoufflé.

Au bout d'une heure d'exploration infructueuse, Adrass s'arrêta enfin, confus.

— Je croyais me souvenir qu'elle était par ici... bredouilla-t-il en regardant autour de lui avec désarroi.

Il était encore plus pâle et fiévreux.

— Quoi donc ? demanda Adhara.

— L'entrée des étages inférieurs...

— À quoi ressemble-t-elle ?

— C'est une grande gravure en cuivre. Lorsque nous descendions encore ici, nous l'entretenions, mais maintenant, elle est peut-être recouverte de poussière, comme le reste.

Adrass fouilla dans sa besace et en sortit un parchemin plié en deux, qu'il étala sur le sol. C'était une carte approximative, tracée au fusain. Dans un coin était dessiné une espèce de gros soleil.

— C'est ça, tu vois ? dit-il d'une voix tremblante.

Adhara ne reconnaissait rien de semblable autour d'elle. Le plafond était haut d'à peine deux brasses, elle pouvait le toucher avec la paume de la main, et cela réduisait son champ de vision. En outre, l'obscurité était si épaisse, que leurs globes n'éclairaient qu'une petite partie des lieux.

— Ça ne me dit rien, répondit-elle d'un air abattu.

Mais Adrass ne se découragea pas.

— Reste ici, lui ordonna-t-il en faisant un pas en avant.

Adhara le bloqua d'un bras.

— Si tu t'éloignes, tu ne me retrouveras jamais.

C'était un risque concret : même s'il n'y avait pas de murs de séparation, le chaos qui régnait dans ce lieu le rendait plus trompeur qu'un labyrinthe.

— Cherchons plutôt un moyen de nous orienter, proposa-t-elle. Mais ensemble.

Ils étudièrent longuement la carte, sans parvenir à se repérer.

— Tu es sûr que c'est bien le plan de cette salle ? demanda Adhara, sur un ton de bravade.

Adrass essuya la sueur de son front du revers du poignet.

— Je ne sais pas... Je... je l'ai fait la fois où je suis descendu ici, et je n'ai plus jamais eu l'occasion de revenir, balbutia-t-il.

Adhara le regarda d'un air consterné et s'assit par terre, pour faire l'inventaire de ses provisions. Pendant que Dowan et ses acolytes dormaient, elle avait fouillé dans leurs coffres et avait volé suffisamment de nourriture pour quelques jours. En y ajoutant celles d'Adrass, ils devaient avoir de quoi tenir une bonne semaine. Elle lança un morceau de viande séchée à son compagnon d'infortune.

— Il faudra nous rationner, dit-elle.

— Non, nous devons trouver l'entrée, ou nous sommes perdus.

— Mange. On réfléchit mal l'estomac vide.

Ils mangèrent en silence, dans une atmosphère d'hostilité. Ce voyage devenait vraiment de plus en plus insupportable, songea-t-elle. Si au moins elle avait été capable de se soigner par elle-même !

Elle se leva et se mit à faire les cent pas dans la salle, en veillant bien à ne pas trop s'éloigner. C'est ainsi qu'elle remarqua à nouveau les motifs gravés

sur le sol. Elle balaya distraitement la poussière à ses pieds, et le visage renfrogné, sévère qui apparut lui sembla familier.

— Adrass, viens ici !

Il se leva avec difficulté et clopina jusqu'à elle. Il haletait toujours.

— Qu'y a-t-il ?

Adhara désigna le dessin sur le sol. Adrass n'y jeta d'abord qu'un regard indifférent, puis il l'examina avec attention.

— C'est Thenaar... murmura-t-il.

Adhara dégagea le reste de son visage. C'était bien Thenaar, en effet. Mais il y avait autre chose. Une sorte de plan, au-dessus de sa tête. Adrass et elle époussetèrent le sol ensemble pour le mettre au jour.

— C'est la Terre du Feu ! exulta Adrass. Thenaar est un dieu elfique, son peuple l'appelait Shevraar. Les elfes avaient beaucoup de divinités : à chaque terre correspondait un dieu. Tu devrais le savoir, cela fait partie des connaissances que je t'ai inculquées.

C'était vrai. À mesure qu'il parlait, tout lui revenait en mémoire.

— Tout à l'heure, il m'a semblé voir Thooli, dit-elle.

Thooli, la déesse du temps, gardienne tutélaire de la Terre des Jours.

— Juste quand nous sommes entrés, ajouta Adhara.

— C'est une carte... Le sol de la bibliothèque est décoré avec une carte du Monde Émergé ! s'écria Adrass, tout excité.

— Si c'est le cas, alors la gravure en cuivre dont tu parlais tout à l'heure pourrait être une manière de représenter Glai, le dieu du soleil. Il nous suffit donc de suivre cette carte jusqu'à la Terre du Soleil et nous trouverons l'entrée des étages inférieurs, observa Adhara.

La géographie du Monde Émergé se dessina dans son esprit. La Terre du Feu était l'une des plus éloignées de la Terre du Soleil.

Ils se mirent tous deux à balayer le sol avec acharnement, mais ils s'aperçurent très vite que la carte en question était immense. Adrass avait dit vrai, une partie de la grande salle n'avait jamais été explorée par les Veilleurs. La moitié de la Terre des Roches, par exemple, dormait encore sous la poussière, et ils eurent beaucoup de mal à trouver le premier fragment de la Terre du Vent qui la joutait. Quant à la Terre de l'Eau, elle n'y figurait tout simplement pas. Il leur fallut presque une heure pour faire émerger à la lumière l'incertaine frontière de la Terre de la Mer, avant d'atteindre enfin le but tant désiré.

— Elle est là ! s'exclama Adhara en sautant sur ses pieds.

— Alors maintenant, il ne nous reste plus qu'à trouver le soleil, déclara Adrass.

Il essaya d'augmenter la luminosité du globe, mais il était trop faible. C'est Adhara qui le fit à sa place. Aussitôt, un éclat lointain attira leur regard. Un énorme soleil d'au moins dix brasses de diamètre, forgé dans un seul bloc d'or, avec un visage hermétique en partie recouvert d'une épaisse couche de cendres. Malgré sa saleté, il brillait d'une manière extraordinaire. Les elfes

devaient posséder de grandes connaissances en métallurgie pour produire une telle merveille.

Un léger bruit arracha Adhara à sa contemplation. Adrass avait perdu l'équilibre et venait de tomber à genoux.

— Tu veux qu'on s'arrête un moment ?

Pour toute réponse, il la foudroya du regard.

Adhara sentit la colère s'emparer d'elle.

— Tu ne vois pas dans quel état tu es ? La foi t'a aveuglé à ce point ?

— Il ne s'agit pas seulement de foi. Il s'agit du salut du Monde Émergé, et tu es notre unique espoir.

Sa voix trahissait un désespoir absolu.

— Je veux vraiment sauver ce monde, ajouta-t-il.

Adhara soupira.

— Comment on entre ? demanda-t-elle, résignée.

Adrass se releva en refusant fièrement son aide.

— Quand nous avons trouvé cette entrée, elle était protégée par un sceau. Deux des nôtres ont donné leur vie pour le briser. Par la suite, nous lui avons imposé un enchantement de reconnaissance, qui devrait encore fonctionner.

Il s'approcha lentement en s'appuyant sur le bord du gigantesque soleil, et prononça à mi-voix une courte phrase en elfique.

Un brusque déclic, et le soleil coulisssa avec un bruit assourdissant. Toute la salle vibra, le plafond et les poteaux en bois tremblèrent dangereusement, et Adhara eut peur que la voûte ne s'effondre. Puis tout s'arrêta, et le silence fut à nouveau total. À la place du soleil s'ouvrait un gouffre, dans lequel s'enfonçait un autre escalier, cette fois en métal. Adrass s'y engagea le premier, comme toujours.

— Suis-moi, dit-il sèchement.

Adhara obéit. Après une volée de marches, ils débouchèrent dans un large couloir légèrement en pente. Sur sa gauche, un muret haut d'environ une brasse et demie, surmonté de grandes arcades soutenues par de fines colonnes de cristal noir. Il donnait droit sur un abysse sans fin. Lorsque Adhara s'y pencha, une bouffée d'air chaud à l'odeur indéfinissable l'assaillit. Quelque chose qui rappelait le soufre, mais aussi l'eau et la moisissure. Sur la droite, le long des murs, des étagères en érable, dont la couleur claire produisait un étrange contraste avec l'obscurité ambiante. Elles étaient hautes d'au moins dix brasses, entièrement couvertes de livres. Adhara n'avait jamais rien vu de pareil. Au-dessus, des cartouches en elfique indiquaient les différentes sections. Le couloir s'enroulait en hélice autour de ce vide spectral, tandis qu'entre les étagères, à intervalles réguliers, s'ouvraient de petites pièces sans doute autrefois réservées à la consultation. La bibliothèque, en réalité, n'était qu'un immense puits sans fond.

Adrass s'adossa au mur, à bout de souffle.

— La bibliothèque est gigantesque. Les livres se trouvent dans les salles et le long de ce couloir qui mène aux niveaux inférieurs. Je n'ai aucune idée de

sa profondeur, certains d'entre nous ont bien essayé de descendre jusqu'en bas, mais aucun d'eux n'est jamais revenu, expliqua-t-il. Certaines zones se sont affaissées, d'autres sont inondées.

Adhara regarda autour d'elle avec stupéfaction. Cet endroit était complètement à l'opposé de son concept de bibliothèque. Rien à voir avec ce qu'elle avait imaginé ! Et puis, il avait quelque chose d'inquiétant, d'horrible. Ce gouffre au centre, par exemple, l'attirait autant qu'il la terrorisait. Jusqu'où étaient descendus les elfes ? Qu'avaient-ils creusé dans les entrailles de la terre ?

Seul le plafond orné de splendides mosaïques apportait un peu de lumière. Or, rouge rubis, vert émeraude, bleu cobalt. Un triomphe de couleurs qui semblaient avoir traversé intactes la misère de ces siècles d'obscurité et d'exil.

— Tu sais où nous devons aller ?

— J'ai une carte des niveaux connus, mais ce que nous cherchons se trouve dans une section encore inexplorée. Nous devons continuer.

Ils perdirent vite toute notion de temps. Il devait y avoir des prises d'air, car bien que lourde, l'atmosphère était respirable. Seule la lassitude de leurs jambes leur donnait la mesure de cet interminable périple. Impossible de dire combien d'étages ils avaient déjà parcourus. Au-delà des deux ou trois paliers éclairés par le feu magique, la bibliothèque disparaissait dans une épaisse obscurité.

— Ça suffit ! s'exclama brusquement Adhara.

— Tu es fatiguée ? demanda Adrass.

— Non, toi, tu es épuisé.

— Continuons, je te dis, protesta-t-il.

Adhara dut l'attraper par le col.

— Tu es ma seule chance de m'orienter dans ce trou, et aussi le seul à pouvoir me guérir. Tu as besoin de repos.

Adrass avait les joues creusées et la peau baignée de sueur. Il accepta à contrecœur et se laissa conduire dans l'une des salles latérales.

HISTOIRE, disait le cartouche à l'entrée. Ils se retrouvèrent dans une salle elliptique, divisée en différents compartiments par les étagères couvertes de livres, dont la disposition créait une sorte de labyrinthe. Pour éviter de se perdre, ils se déplacèrent en longeant les murs. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent trouvé un espace légèrement plus large que les autres, où il était possible de s'allonger à deux.

Les ouvrages conservés là étaient en très mauvais état. L'humidité en avait attaqué les pages et la couverture, et dessinait d'inquiétantes arabesques sur le sol et le plafond.

— Tu crois que nous sommes en sécurité ici ? demanda Adhara, avant que son compagnon ne s'écroule.

Il hocha la tête.

— Nous sommes encore dans la zone explorée par les Veilleurs. Tu peux

dormir tranquille.

Ce furent ses derniers mots. Il sombra aussitôt dans un sommeil profond, et sa respiration devint sifflante. Adhara le regarda longuement en se demandant comment ils allaient bien pouvoir continuer. Adrass était malade, cela ne faisait aucun doute. Elle jeta un regard à sa main bandée. Les taches envahissaient déjà son poignet. Même si elle se sentait mieux, le mal qui la rongait poursuivait sa progression en silence.

Elle s'endormit en écoutant la sourde palpitation dans sa main. S'ils n'étaient pas assez rapides, seule la mort l'attendrait au bout du voyage.

CRÉATURES DES ABYSSES

Adhara se réveilla en sursaut. Elle ne comprit pas tout de suite où elle se trouvait : l'obscurité était telle qu'elle n'arrivait même pas à savoir si elle avait ouvert les yeux ou non. Dans le noir total qui l'entourait résonnait un halètement obsédant, une espèce de râle étouffé. Il lui fallut quelques minutes pour reprendre ses esprits, puis l'image d'Adrass malade la frappa comme un coup de foudre.

Elle se leva et évoqua le même feu magique que celui qui les avait aidés à s'orienter la veille. Adrass tremblait violemment et il respirait avec difficulté. Ses mains étaient abandonnées sur le sol, et, sous ses ongles, elle aperçut un filet de sang.

Il n'y avait plus aucun doute : Adrass avait contracté la maladie. Elle resta un moment immobile à le regarder, comme fascinée par sa souffrance. Ces mains qui l'avaient touchée, qui l'avaient *créée* et torturée pendant si longtemps, goûteraient bientôt l'horreur de la mort. Elle aurait dû se réjouir, mais non. Elle éprouvait de la pitié pour cet homme étendu sur le sol. Malgré la haine qu'elle éprouvait pour lui, malgré son envie de l'abandonner à son sort, elle voyait en lui un être qui souffrait. Comme elle.

Adrass ouvrit lentement les yeux, fixa un instant le plafond, puis essaya de s'asseoir.

Adhara lui posa la main sur la poitrine.

— Il vaut mieux que tu restes allongé, tu es malade.

Adrass voulut la repousser, puis il vit sa main. Il remarqua tout de suite le sang, et ses épaules se contractèrent. Il se contrôla et réussit péniblement à se redresser.

— Tu dis n'importe quoi.

— Tu as vu tes ongles ? Tu sais ce que cela signifie ?

Adrass détourna les yeux, mais Adhara était certaine d'y avoir entrevu de la peur, la même peur atavique que celle qui l'avait saisie quelques jours plus

tôt au bord du fleuve.

— Il faut continuer, nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Non. Tu as la fièvre, et tu n'es pas en état de marcher.

Adrass fit mine de ne pas l'avoir entendue. Il se pencha pour fouiller dans sa besace et en sortit une vieille pomme ridée.

— Nous la partagerons en route.

— Mais tu écoutes ce que je te dis ou quoi ?

— Je t'ai dit que nous devons continuer ! rugit son compagnon de route.

La jeune fille fut impressionnée par sa réaction.

« Il n'a qu'à se débrouiller, après tout. Il peut bien mourir où il veut. De toute façon, il est perdu », maugréa-t-elle intérieurement.

Elle attrapa la pomme, en mangea la moitié, puis lui lança ce qu'il restait. Adrass s'était remis en route par la seule force de sa volonté, et la devançait de quelques pas.

Ils reprirent leur descente laborieuse. D'étage en étage, la bibliothèque se rétrécissait, l'air devenait plus chaud. Un gargouillement sourd monta brusquement des entrailles de la terre. Aux mosaïques polychromes des étages supérieurs succédèrent d'inquiétantes fresques, représentant des monstres menaçants. Un monde inconnu et désormais indéchiffrable se déroulait devant leurs yeux, au milieu de la moisissure et des feuilles de *Lactescensia*. Adhara en avait entendu parler : c'était la plante la plus répandue sur la Terre de la Nuit, l'une des rares à pousser dans un tel endroit. Elle avait des feuilles charnues, bleu sombre, et des fleurs en forme de globes d'où émanait une faible lueur bleutée. Les premières tiges grimpantes surgirent mystérieusement de terre, en bouquets isolés. Puis, à mesure qu'ils descendaient, la plante, prolifique, dessinait des arabesques au plafond, s'enroulait autour des colonnes, rampait sur le sol. Parfois, Adhara ne pouvait pas éviter d'écraser une fleur, d'où suintait alors un suc luminescent au parfum de mort.

Ils avaient quitté le secteur HISTOIRE. Les cartouches sur les portes des salles latérales indiquaient maintenant : ÉPOPÉE, MYTHOLOGIE, CONTES.

Ils s'enfoncèrent encore dans les profondeurs, et bientôt Adrass ne fut plus en mesure de maintenir le feu magique. Adhara prit la relève et passa en tête. Il la suivait en traînant la jambe. Soudain, il y eut un bruit sourd et elle se retourna d'un bond : Adrass gisait à terre, les mains désespérément tendues vers les racines de *Lactescensia* en quête d'appui. Ses doigts laissaient sur les tiges de longues traces de sang.

Il eut à peine la force de lever les yeux.

— Aide-moi ! supplia-t-il.

Une nouvelle fois, elle repoussa la tentation de le laisser mourir là. Elle libéra le globe lumineux qu'elle tenait à la main et le laissa flotter dans l'air. Elle prit ensuite son compagnon par un bras et le hissa sur ses épaules. C'était la première fois qu'elle le touchait vraiment, en dehors d'un combat ou du rituel, et elle sentit un frisson lui parcourir les membres. Cela lui

semblait étrange, presque contre nature. Elle entra dans l'une des salles latérales, dont le cartouche annonçait : POÈMES.

Il s'agissait d'une pièce rectangulaire, entièrement carrelée de grandes plaques de cristal noir. La lumière du globe s'y multiplia en une myriade de reflets. Jadis, elles avaient dû briller comme des miroirs, mais une partie de leur splendeur passée demeurerait malgré la poussière des siècles. Adhara posa Adrass sur le sol, au milieu des étagères pleines de livres.

— Il faut te reposer ou nous n'irons nulle part, lui dit-elle.

Elle arracha un morceau de sa tunique et le mouilla avec l'eau de sa gourde. Elle dut le faire avec la main gauche, car elle avait désormais très peu de sensibilité dans l'autre ; elle arrivait à peine à serrer les doigts.

Adrass essaya de l'arrêter.

— Tu auras besoin d'eau...

— Pour l'instant c'est toi qui en as besoin, répliqua Adhara d'un ton sans appel.

Elle mit le morceau de tissu sur son front brûlant. Sa bouche était cerclée de sang. L'hémorragie avait commencé, et la maladie semblait progresser rapidement.

Adhara ne savait pas quoi faire. Il n'existait aucun remède ; certains malades survivaient par pur hasard, et elle ne pouvait pas laisser le destin résoudre la situation.

Elle le veilla pendant de longues heures, changeant régulièrement le linge sur son front pour faire baisser la température. Son visage devenait de plus en plus blême, signe que la maladie poursuivait inexorablement son cours. Seul le clapotis lointain de l'eau, qui était devenu de plus en plus insistant à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le couloir, rompait le silence absolu de la bibliothèque.

— Va-t'en... laisse-moi ici, gémit Adrass.

— Tu sais bien que je ne peux pas.

— Mais tu le dois.

— Tu es le seul qui puisse me sauver. Tu l'as juré, et moi je ne veux pas mourir.

Adrass ouvrit des yeux ourlés de minuscules perles de sang.

— Il y a un homme... mon maître, avant que je ne me joigne aux Veilleurs.

Il prit une longue inspiration et toussa pour s'éclaircir la voix.

— Lui... il peut te sauver... si tu lui apportes le livre...

— Et où se trouve ce livre ?

Adrass tourna son visage vers elle, tenta d'ébaucher un sourire.

— Je te l'ai dit... Il est dans la zone inexplorée. Mais tu peux y arriver.

Il avala sa salive.

— Ensuite... va chez Mériph, l'ermite de la Terre du Feu. Lui... il te sauvera... à ma place...

Sur ces mots, il ferma les paupières et perdit connaissance.

Adhara resta seule dans l'obscurité de la salle. Elle avait donc une chance

de survivre sans Adrass. Certes, les indications qu'il lui avait données étaient vagues, mais elle pouvait retrouver ce Mériph. À condition, bien sûr, que le Mal ne l'ait pas emporté. En théorie, un ermite avait peu de risques d'être contaminé.

« Si je pars, je serai libre. De lui et de la maladie. Personne ne pourra me blâmer, après tout ce que cet homme m'a fait. »

Elle regarda une dernière fois son visage livide, les deux fines larmes de sang qui coulaient sur ses joues.

— Non ! cria-t-elle en sautant sur ses pieds.

Elle courut longtemps. Le bruit de ses pas résonnait sur les murs, les fleurs de *Lactescensia* explosaient sous ses pieds, et leur odeur âcre lui piquait les narines. Une ou deux fois, elle faillit tomber. Elle parcourait rapidement des yeux les cartouches sur les portes, tandis que le bruit de l'eau courante devenait de plus en plus fort.

POÉSIE... VIES DE HÉROS... CONTES ET FABLES... CHRONIQUES DES DIEUX...

Rien à propos de la médecine, ou quoi que ce soit qui laisse présager des informations sur la maladie. Pourtant, la formule de l'antidote se trouvait quelque part dans cette bibliothèque immense et labyrinthique. Mais où ?

Elle fut obligée de s'arrêter pour éponger son front en sueur. Tout à coup, l'atmosphère était devenue humide. Les plantes grimpantes avaient disparu, laissant place à des dizaines de stalactites et de stalagmites, tantôt aussi aiguës que des flèches, tantôt basses et trapues comme des troncs coupés. Elles formaient de légers voiles, presque transparents à la lumière pâle de sa magie, ou de véritables cascades de roche menaçant sa course. L'eau s'infiltrait partout. Elle dévalait le long des fissures de la pierre et courait sur le sol avec un murmure obsédant.

Sur les murs, de lourdes plaques de marbre gravées avaient remplacé des livres. L'eau avait probablement toujours coulé à cet endroit, et les elfes y avaient conservé les textes les plus anciens, ceux qui n'avaient pas encore été rédigés sur du parchemin.

MÉDECINE.

Le mot la frappa en plein cœur. Elle était arrivée. Elle se jeta tête baissée dans la pièce et se retrouva à l'intérieur de ce qui devait être une grotte naturelle. Des concrétions rocheuses y créaient des figures fantastiques, sur lesquelles se dressaient des sculptures qu'avaient érodées l'eau et le temps. La salle, située sous le niveau du couloir, était en partie inondée. L'eau y entraînait par un large trou dans le plafond, peut-être causé par un éboulement. Les elfes avaient dû détourner son cours, mais au fil des siècles, la nature avait repris ses droits. Adhara se demanda comment le reste de la bibliothèque pouvait être aussi sec. Elle avait noté des traces d'humidité dans les niveaux supérieurs, mais dans ceux d'en bas, les livres étaient bien conservés. Peut-être un enchantement les protégeait-il ? Sans trop réfléchir,

elle entra dans l'eau jusqu'à la poitrine, et se déplaça lentement à travers les étagères, en prenant bien soin de ne pas être happée par le courant, qui entraînait tout vers une ouverture creusée dans l'un des murs.

Elle se mit à fouiller parmi les stèles à demi émergées. Elle les tirait une à une, les lisait à la hâte. Elles étaient écrites en elfique, mais elle arrivait à comprendre. Un autre cadeau d'Adrass.

Elle se laissa guider par les inscriptions gravées dans la pierre : ESTOMAC. REINS. POUMONS. Des textes d'anatomie sur les différents organes, avec de nombreuses illustrations. Un prêtre aurait pu tuer pour un tel patrimoine de connaissances.

Lorsqu'elle en eut terminé avec les rayons visibles, il lui fallut explorer ceux qui étaient sous l'eau. Cette fois encore, ce ne fut pas simple. Le courant était fort, et essayait de l'emporter. Et puis, lire était presque impossible. Elle se contentait de jeter un coup d'œil aux inscriptions, pour voir s'il s'y trouvait quelque chose d'intéressant. De temps en temps, elle sortait la tête à la surface pour reprendre de l'air, puis elle plongeait de nouveau et continuait.

Ce n'est qu'à la troisième étagère qu'elle finit par trouver la section consacrée aux maladies contagieuses. Elle était recouverte par des algues, et en plusieurs endroits les incisions étaient complètement effacées. Elle réussit à attraper une plaque et remonta. Certains des symptômes décrits ressemblaient à ceux provoqués par le Mal. Elle n'avait aucune certitude qu'il s'agisse de la même maladie, mais elle n'avait pas d'autre piste. C'était sa seule chance.

Il faut intervenir rapidement, entre le premier et le deuxième jour, sans quoi la mort est pratiquement inévitable à cause de la perte de sang.

Il était encore temps. Mais elle devait se dépêcher. Elle lut tout rapidement en essayant de mémoriser les ingrédients et en espérant qu'Adrass les aurait dans sa besace.

... sang de nymphe. L'effet bénéfique de ce sang frais et pur comme l'eau de source a le pouvoir d'apaiser la fièvre et de calmer les hémorragies.

Elle avait à peine fini de lire quand quelque chose lui harponna le mollet. Elle tomba à la renverse et se retrouva sous l'eau, en réprimant un cri pour ne pas étouffer. Une force l'entraînait vers le bas ; elle eut la présence d'esprit de tirer son poignard et frappa de toutes ses forces. Aussitôt, la pression autour de sa cheville se relâcha et elle put regagner la surface. Elle prit une grande inspiration, toussa et chercha des yeux la sortie. Une bête inconnue habitait cette grotte, un animal vorace sur la nature duquel elle n'avait pas le temps d'enquêter. Une violente douleur l'obligea à se tourner à nouveau. C'est alors qu'elle l'aperçut, au milieu des reflets de l'eau qui lui léchait les flancs : une espèce de serpent transparent, long d'au moins une

brasse. Sa peau laissait voir une longue épine dorsale légèrement lumineuse, et le vague contour de ses organes internes. Et puis, la tête : deux grands yeux aveugles, de chaque côté d'une énorme mâchoire serrée sur son mollet.

Adhara brandit de nouveau son poignard, mais l'animal glissait agilement entre ses coups, harponnant chaque fois plus fort sa chair à vif.

Alors elle inspira à fond et plongea. Elle se retrouva nez à nez avec une créature tout droit sortie de l'enfer. Qui sait comment elle avait pu arriver jusque-là, et surtout y survivre... ? Adhara ne perdit pas une seconde à réfléchir. En deux coups nets, elle lui trancha la tête, qui resta solidement accrochée à sa jambe, et remonta à l'air libre. Tremblant de froid et de douleur, elle essaya désespérément de reprendre son souffle et de se débarrasser de cet animal répugnant.

La surface de l'eau ne tarda pas à se rider encore, parcourue de reflets verdâtres. Une, deux, une dizaine d'autres créatures. Elle n'avait aucune chance. Le globe lumineux, qui s'était déjà affaibli, s'éteignit complètement, et l'obscurité ne fut plus éclairée que par ces monstrueux corps fluorescents qui nageaient furieusement vers elle. Elle étreignit son poignard et évoqua un feu magique. Enfin, elle aperçut la sortie de la grotte. Elle s'y dirigea aussi vite qu'elle le put, malgré sa jambe qui lui arrachait des gémissements à chaque pas. Ses vêtements, trempés, l'alourdissaient et la tiraient vers l'arrière, et le courant semblait devenir de plus en plus fort.

L'issue était encore à quelques brasses lorsqu'elle sentit un léger remous autour de ses jambes. Ils étaient tout près. Elle accéléra encore en s'aidant avec les bras, puis elle se mit à nager.

Enfin, ses doigts effleurèrent les marches de pierre ; elle s'y agrippa de toutes ses forces et se hissa péniblement hors de l'eau. Elle roula sur le sol et resta étendue quelques instants, les bras en croix, tentant de reprendre haleine. Ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'elle regarda sa jambe. La tête de l'animal y était encore attachée. Se libérer de l'effroyable mâchoire lui arracha des cris de douleur. Heureusement, la morsure était bénigne. Adrass avait sûrement de quoi la soigner dans sa besace.

Adrass.

Le texte disait de faire vite. Dans sa fuite, Adhara avait perdu la plaque de pierre, mais elle se souvenait de tout. Elle se releva précipitamment et, veillant à ne pas faire porter son poids sur sa jambe blessée, elle parcourut en sens inverse la route qui l'avait conduite à ce lieu maudit.

LA DÉTERMINATION D'AMINA

Doubhée surveilla de très près la convalescence d'Amina. C'était une enfant au tempérament bien trempé, et surtout, qui ne se laissait pas abattre : elle suivit à la lettre les prescriptions du prêtre et s'entraîna quotidiennement pour retrouver sa force physique. Doubhée vit avec joie son état s'améliorer de jour en jour.

Elle s'était découvert une affection toute nouvelle pour cette petite-fille indomptée et taciturne. Bien qu'elle l'ait toujours aimée, en réalité elle n'avait jamais vraiment eu l'occasion de la connaître. Les devoirs de la cour et la chape protectrice sous laquelle la tenait sa mère les avaient empêchées de nouer une relation forte. Certes, Doubhée avait toujours perçu quelque chose de particulier en elle, mais maintenant, elle comprenait ce que c'était.

Amina lui ressemblait beaucoup, trop, même. Elle avait face au monde une attitude identique à la sienne. Et elle aussi avait souvent l'impression de ne pas y être à sa place. Mais Doubhée, au moins, avait eu Learco pour l'aider, alors qu'Amina était seule et, qui plus est, au seuil de l'âge ingrat.

Cependant, elle avait changé depuis leur conversation. Elle ne donnait plus de signe de rébellion ; au contraire, c'était comme si elle avait pris une décision définitive à propos de sa vie. Une décision qu'elle suivait depuis avec une abnégation totale. Doubhée se demanda avec anxiété s'il fallait la renvoyer au palais. Bien sûr, la garder au campement était risqué : c'était la guerre, et elle-même prenait le commandement de son armée à chaque opération délicate. Mais qu'est-ce qui l'attendait à la Nouvelle Enawar ? Kalth lui écrivait souvent et lui parlait de Féa, désormais totalement ailleurs, incapable de prendre soin d'elle-même. Comment aurait-elle trouvé la force d'affronter le caractère rebelle de sa fille, ou seulement d'être près d'elle et de l'assister dans un moment si difficile ? Quant à son neveu, sa tâche l'absorbait complètement, et elle ne pouvait pas lui demander de s'occuper en plus de sa sœur. Le palais était désormais un lieu mort. Ce n'était pas

étonnant qu'Amina s'en soit enfuie.

« Cela dit, ici c'est trop dangereux », concluait chaque fois Doubhée, et le problème restait sans solution.

Il fallut une dizaine de jours pour qu'Amina soit à nouveau en état de voyager. À ce stade, il n'était plus possible de différer sa décision. Doubhée voulut s'entretenir avec elle pour sonder ses intentions.

Elle l'invita à dîner sous sa tente, bien qu'elle prît habituellement ses repas avec le reste de la troupe. Ses hommes l'appelaient désormais « Général », pour lui montrer à quel point ils la considéraient comme l'une d'entre eux.

Elles mangèrent de bon cœur, et parlèrent beaucoup. Amina était curieuse de connaître l'organisation du camp et elle voulait tout savoir de la guerre. D'ailleurs, elle avait toujours été passionnée par l'épée et les combats.

— Je constate que tu t'es bien remise, et que tu marches normalement, lança Doubhée au cours de la conversation.

Le visage de sa petite-fille changea immédiatement d'expression. Elle se redressa sur sa chaise et son visage devint sérieux. C'était une enfant très vive, et elle avait sûrement déjà compris où sa grand-mère voulait en venir. Doubhée se dit qu'elle méritait la vérité, sans trop de détours.

— Je crois qu'il est temps que tu rentres au palais, déclara-t-elle froidement, guettant sa réaction.

Elle s'attendait à une scène, ou tout du moins à des protestations véhémentes ; Amina se contenta de la regarder d'un air grave.

— Je peux t'expliquer pourquoi je considère que ce n'est pas une bonne idée ?

Doubhée acquiesça, surprise.

Elle devait avoir préparé ce discours pendant tout le temps de sa convalescence, car elle le débita d'une voix ferme et assurée, comme si elle l'avait appris par cœur.

— Je sais que tu penses que ma place est auprès de ma mère et de mon frère, et c'est peut-être vrai. De ton point de vue, en tout cas. Après ce que j'ai fait, il est compréhensible que tu n'aies plus confiance en moi. Pourtant, je sens que je ne peux pas retourner au palais. Mon destin est ailleurs.

Doubhée soupira. Elle n'avait peut-être pas tant changé que ça, finalement.

— Nous avons déjà évoqué la vengeance et toutes les sottises qui t'encombrent la tête, et il me semblait que tu avais entendu raison.

— Il ne s'agit pas de cela. Je t'en prie, laisse-moi finir... L'autre jour, tu m'as dit que toi et moi nous nous ressemblions, et que, confrontées à une épreuve, nous éprouvions physiquement le besoin d'agir. J'ai beaucoup réfléchi à ces paroles, et je les trouve terriblement justes.

Visiblement, elle avait deviné son point sensible.

— Depuis la mort de mon père, je ressens une énorme colère. J'ai essayé de l'étouffer en me raccrochant à l'idée de la vengeance, et tout mon voyage n'a été que ça : une tentative pour faire taire cette douleur. Or tu m'as aidée

à voir que c'était une erreur et, crois-moi, j'ai compris la leçon. Mais la colère est toujours là, intacte.

— Tu devras apprendre à vivre avec, l'interrompt Doubhée. Tu verras qu'elle s'atténuera avec le temps, et que les choses s'amélioreront.

Amina secoua la tête.

— J'en doute et, au fond de toi, tu ne le crois pas non plus.

Encore une fois, Amina avait visé juste.

— Tu m'as aussi parlé de mon frère, poursuivit-elle, et ce que tu m'as dit m'a touchée. Je ne me suis jamais beaucoup intéressée à Kalth. Et pourtant, lui, il a réussi à exprimer sa nature pour faire quelque chose de bien. Il a mis à profit toutes les heures qu'il a passées à lire – une perte de temps, à mes yeux – pour devenir roi ! Alors, voilà ce que j'ai pensé : peut-être que lui aussi était plein de colère, peut-être qu'il se sentait comme moi. Or, sa réponse a été de retrousser ses manches et de sauver le royaume de notre père.

Doubhée l'écoutait à présent avec attention. Elle pressentait qu'il y avait là une réelle prise de conscience, qu'Amina avait analysé la situation, compris quel était son destin.

— Je me suis trompée de route, reprit-elle. Je me suis jetée tête baissée dans la première action qui pouvait éloigner la douleur. C'était une grosse erreur. Crois-moi, je suis sérieuse, et j'ai vraiment honte.

Elle rougit légèrement et enchaîna :

— Mais maintenant, il s'agit de moi et de ce que je veux faire. Eh bien, je souhaite m'investir dans quelque chose qui serve à préserver l'héritage de mon père.

— Je suis contente que tu sois arrivée à cette conclusion, approuva Doubhée.

Amina sourit timidement.

— Oui, mais tu penses que je dois retourner à la Nouvelle Enawar. Je sais ce qui se passera là-bas. On m'enterrera au palais, et je serai pieds et poings liés. Je finirai comme ma mère, enfermée dans ma chambre. J'en suis sûre, parce que c'était comme ça avant que je m'enfuie.

— Tu trouveras sûrement un moyen de te rendre utile de l'intérieur du palais.

— S'il te plaît, ne dis pas des choses auxquelles tu ne crois pas toi-même, protesta Amina. J'ai longuement pesé ma décision. Je n'ai jamais été très douée pour les études, ni pour toutes ces activités féminines qui plaisent tant à ma mère. Il n'y a que le combat qui me passionne, et tu le sais. Alors, ma place est ici.

Sa grand-mère secoua la tête.

— Je t'ai gardée avec moi seulement parce que c'était trop dangereux de te faire partir. Ce n'est pas un endroit pour toi, ici. Il y a la guerre, et, tu l'auras remarqué, j'y participe personnellement. Ici tu n'as aucun refuge, tu es sur la ligne de front, et crois-moi, ce n'est pas comme lire un livre. C'est la réalité :

le sang, les morts, les hommes qui deviennent des bêtes... Je ne veux pas que tu sois obligée de voir ce que mes yeux voient chaque jour.

— Je le sais, et tu as raison. J'ai traversé la moitié du Monde Émergé pour arriver jusqu'ici, et la guerre, je l'ai vue de près. Je sais ce que c'est.

Une lueur dans ses yeux convainquit Doubhée qu'Amina parlait en connaissance de cause.

— Ils nous attaquent et nous nous défendons. Et *je sens* que mon bras serait le bienvenu.

— Tu ne sais pas te battre. Tu as vu comment ça s'est terminé avec Amhal ?

— C'est précisément pour ça que je te demande de me garder ici : pour m'entraîner.

Amina poussa un gros soupir. Elle avait vidé son sac. À présent, c'était au tour de sa grand-mère de parler.

Doubhée était profondément touchée. Il y avait de la logique et de la sagesse dans les paroles de sa petite-fille, et elles étaient la preuve évidente qu'elle avait réellement changé. Et puis, elle lui donnait raison : la cour n'était pas un endroit pour elle, elle s'y étiolerait, étouffée par le carcan des obligations et des conventions. Et un caractère comme le sien avait besoin d'action. Il y avait dans cette gamine un feu, une énergie qui semblait faite pour le combat. Doubhée l'avait senti au moment même où elle l'avait vue arriver blessée au camp. Bien canalisés, l'entêtement et la persévérance qu'elle avait témoignés au cours de son terrible voyage pourraient faire d'elle une combattante hors pair.

— Non, dit-elle enfin. Tu ne peux pas me demander ça.

— Mais pourquoi ne veux-tu pas de moi ? Tu n'es pas d'accord pour m'entraîner ?

— Ce n'est pas ça, et tu le sais. Je ne veux pas que tu suives ma voie.

Au moment où elle prononçait ces mots, Doubhée sentit un long frisson lui parcourir le dos. C'était avec ces mêmes paroles que, des années plus tôt, Sarnek, son maître, avait essayé de la dissuader de devenir tueuse à gages. Amina était comme elle alors, mais plus mûre, plus forte. L'histoire se répétait.

— Ce n'est pas toi qui m'imposes ta voie, et ce n'est pas moi non plus qui la choisis. C'est notre nature qui décide pour nous. Et si tu refuses, je sais que la vie trouvera tout de même le moyen d'exaucer mon désir tôt ou tard. C'est mon destin, grand-mère, tu ne peux pas le changer.

Encore une fois, Doubhée se sentit ébranlée au plus profond d'elle-même.

— Je t'en prie, pense-y. Ne m'enterre pas vivante !

Son visage, ses yeux étaient emplis d'une souffrance sincère.

— Laisse-moi un peu de temps, dit finalement Doubhée, embarrassée.

Amina lui adressa un sourire reconnaissant. La reine s'approcha d'elle et la serra maladroitement dans ses bras. Au début, Amina resta elle aussi sur sa réserve, mais très vite, leur gêne se dissipa. Doubhée étreignit les épaules

menues de sa petite-fille, et celle-ci enroula ses bras autour de son cou.

La reine s'accorda quelques jours de réflexion. Ce n'était pas une décision simple, et elle voulait la prendre à tête reposée. Mais faire taire ses émotions n'était pas facile. Tout à coup, Amina lui rappelait douloureusement son passé. Elle ne s'était jamais demandé ce qu'avait éprouvé Sarnek lorsque l'enfant qu'elle était alors était apparue dans sa vie, et qu'elle l'avait supplié de faire d'elle un assassin. Et voilà qu'elle se retrouvait à sa place. En revanche, elle se rappelait parfaitement ce qu'elle-même avait ressenti, et elle se demandait si c'était la même chose pour Amina, si elle représentait aussi pour elle la seule planche de salut. Sa petite-fille n'était certes pas aussi seule et désespérée qu'elle l'était à cette époque, mais elle avait côtoyé les mêmes abysses. Doubhée se sentait une énorme responsabilité.

Comme toujours, elle tenta de noyer ses doutes dans le combat. Mais cela ne l'aida pas. Au contraire, un épisode désagréable ne fit qu'exacerber la frustration qu'elle éprouvait devant la dégradation de son corps.

Elle avait planifié dans le détail le sabotage d'un campement ennemi. Elle et un groupe d'hommes choisis parmi les meilleurs partirent de nuit, pour bénéficier de l'effet de surprise. Il avait été convenu que ce serait elle qui attirerait la sentinelle à découvert et la neutraliserait ; une action banale, qu'elle avait déjà faite des dizaines de fois.

Alors que le gros de ses hommes était déjà en place, elle jeta un caillou. La sentinelle se dirigea vers l'origine du bruit. Doubhée se prépara à l'attaque : elle devait attraper le soldat par le cou et lui trancher la gorge. En moins d'une minute, elle et ses hommes auraient la voie libre.

Elle vit l'elfe s'approcher, se pencher pour scruter les buissons où elle s'était cachée. Elle bondit, mais les choses ne se passèrent pas comme prévu. Peut-être avait-elle fait trop de bruit, ou bien n'avait-elle pas été assez rapide... Toujours est-il qu'elle manqua sa prise et que l'elfe s'échappa vers le camp en hurlant. Elle le faucha net par un coup de poignard aux poumons. Trop tard : l'alarme était donnée. Ils durent renoncer et battre en retraite.

Elle ressassa l'épisode pendant une journée entière. « Tout ça n'est plus pour moi. Je ne sers plus à rien sur un champ de bataille. »

Cette pensée excitait sa colère, et la frustration la rendait émotive. Trop, pour un général avec ses responsabilités.

C'est à cette période que le ravitaillement arriva au camp. Une fois par mois, un marchand de la Nouvelle Enawar acceptait de faire le détour pour leur apporter des vivres, des armes, et il amenait parfois quelques hommes encore aptes au combat. Ce matin-là, alors que Doubhée supervisait la distribution, elle aperçut un visage tout droit surgi de son passé. Ces longs cheveux tressés, cette peau burinée par le soleil étaient reconnaissables entre mille. Elle s'approcha et lui toucha l'épaule.

— Tori... murmura-t-elle.

Le gnome qui lui vendait des herbes et des poisons quand elle était voleuse

à Makrat était resté le même.

Lui, par contre, mit un peu de temps à la reconnaître.

— Ma reine... dit-il enfin, et son visage s'illumina.

Ils s'installèrent dans la tente de Doubhée et évoquèrent le passé. Cinquante ans s'étaient écoulés depuis leur dernière rencontre, et pourtant cela semblait hier.

— Quand je vous ai vue aux bras de Learco, je n'en croyais pas mes yeux ! s'exclama Tori en riant.

— Tu peux me tutoyer. J'ai beau être vieille, tu l'es toujours plus que moi, plaisanta Doubhée.

Tori lui fit un clin d'œil.

— C'est à la fois notre bénédiction et notre malédiction, à nous autres gnomes : nous avons une longue vie ! s'écria-t-il, et il leva sa chope de bière pour trinquer.

Parler du présent fut en revanche plus difficile. Ils avaient suivi des chemins différents, et il ne restait plus grand-chose de ceux qu'ils avaient été.

— Par les temps qui courent, je ne fais plus beaucoup d'affaires. Je ne travaille plus guère qu'avec l'armée. J'aurais pu en profiter et me mettre à vendre quelque potion supposée guérir le Mal, mais ce n'est pas mon genre, expliqua Tori.

— J'ai bien peur que bientôt tu ne travailles même plus avec nous, déclara amèrement Doubhée.

Spontanément, elle se confia à lui. Tori était l'une des rares personnes de son passé à qui elle avait tout de suite accordé sa confiance. Ses manières franches, sa disponibilité chaque fois qu'elle avait eu besoin d'aide l'avaient marquée, et elle lui en était toujours reconnaissante.

— C'est que je n'ai plus ma vigueur d'autrefois, ajouta-t-elle, avec un sourire las. Et la guerre est une affaire de jeunes.

Le gnome haussa les épaules.

— C'est l'expérience qui compte, et tu en as à revendre. Tes hommes disent beaucoup de bien de toi, tu sais ? D'après eux, tu as changé le cours de la guerre.

Doubhée détourna les yeux.

— Mais ce n'est pas suffisant pour remporter la victoire. Bien sûr, mes hommes sont contents que leur reine soit à leurs côtés, qu'elle combatte avec eux. N'empêche... sur le champ de bataille, je suis un poids mort.

Elle désigna les rides qui sillonnaient sa peau.

— Je suis vieille et faible, mon corps n'est plus assez vif. J'aimerais tellement retrouver ma force et mon agilité d'autrefois... Et je t'assure que ce n'est pas une question de vanité, conclut-elle.

Immobile devant elle, Tori tournait lentement sa chope entre ses mains.

— Tu crois vraiment en avoir besoin ?

Doubhée le regarda sans comprendre.

Le gnome posa sa bière sur la table et s'approcha d'elle avec un air de conspirateur.

— J'ai beaucoup étudié, durant ces années. Et mon art a progressé. Disons que j'ai découvert... des choses.

La reine continua à le dévisager d'un air interrogateur.

— J'ai concocté de nouvelles potions, très différentes des poisons que je te vendais alors. Disons que j'ai élargi mon champ d'activité. Et j'ai mis au point des élixirs intéressants. Certains d'entre eux peuvent justement faire retrouver la vigueur perdue.

Le cœur de Doubhée bondit dans sa poitrine. Elle savait que le gnome disait vrai. Rekla, la redoutable Gardienne des Poisons de la Guilde des Assassins, en avait été la preuve vivante. Lorsqu'elle l'avait connue, elle semblait incroyablement jeune malgré son âge avancé.

— J'emporte toujours des échantillons avec moi, dit Tori. Ce genre de marchandise n'a pas non plus beaucoup de succès de nos jours... Je dois en avoir un flacon dans mon chariot...

Le gnome recula de quelques pas et attendit sa réaction. Doubhée resta silencieuse.

— Je ne crois pas que tu en aies besoin, ajouta-t-il. Cependant si tu y tiens...

— Combien coûte cette potion ? demanda-t-elle.

— Pour toi, rien, je te l'offre, sourit Tori. Mais elle a tout de même un prix, et il est élevé...

Il prit un air grave.

— Son effet dure peu, à peine le temps d'un combat ; et lorsqu'elle cessera d'agir, tu seras plus vieille qu'avant. Plus tu en prendras, et plus tu vieilliras rapidement.

— Un pacte avec le diable, en quelque sorte...

— Oui, ça y ressemble.

Doubhée ne pouvait pas nier qu'elle était tentée. Mais elle savait aussi que c'était une folie. Et si l'effet de la potion se dissipait en pleine bataille ? Ou bien si elle abrégait trop vite sa vie, laissant ses hommes sans guide ?

« Je pourrais garder le flacon avec moi. En cas d'urgence », pensa-t-elle.

— Je me permets seulement de préciser qu'il s'agit d'une solution extrême. Tu en es bien consciente, n'est-ce pas ? souligna Tori.

— Apporte-moi le flacon, rétorqua la reine d'un ton résolu.

— Comme tu veux, répondit le gnome en la fixant longuement.

Puis il avala sa dernière gorgée de bière et s'éloigna.

Lorsque Doubhée entra dans la tente d'Amina, il faisait déjà nuit. La fillette était couchée.

— Grand-mère... murmura-t-elle d'une voix ensommeillée.

Doubhée s'assit sur le bord de son lit et la regarda avec tendresse. Peut-être était-ce le fait de découvrir avec cruauté les limites de son propre corps

qui la rendait plus sensible à sa jeunesse.

— J'ai pris ma décision.

Amina se redressa sur ses coudes ; le sommeil semblait l'avoir abandonnée d'un coup.

— Tu resteras avec moi, et je t'entraînerai.

Sur le visage de la fillette se dessina un sourire incrédule.

Doubhée leva l'index.

— Mais à deux conditions : tu ne mettras pas le pied sur le champ de bataille avant que je ne te déclare prête, et tu obéiras à tous mes ordres sans protester. Nous sommes d'accord ?

Amina hocha la tête avec enthousiasme.

— Merci ! s'exclama-t-elle en se jetant à son cou.

Doubhée lui posa la main sur la tête.

— Attends un peu pour me remercier, dit-elle à mi-voix.

Elle forma des vœux pour n'avoir jamais à se repentir de son choix.

CHANDRA OU ADHARA ?

Retourner sur ses pas fut une épreuve. La morsure du serpent avait touché le muscle, et Adhara pouvait à peine poser le pied par terre. Malgré la chaleur qui régnait dans la bibliothèque, elle avait froid et elle tremblait.

« Je dois faire vite, sans quoi tous mes efforts auront été inutiles », se répétait-elle pour s'encourager.

Elle atteignit enfin la salle, haletante et à bout de forces. Adrass, inconscient, était toujours étendu sur le sol. Il râlait, et deux ruisseaux de sang coulaient de sa bouche.

Adhara se mit à fouiller dans sa besace. Elle était remplie de fioles et de boîtes en tout genre, mêlées à des bottes d'herbes séchées et à des parchemins. Par chance, Adrass avait étiqueté tous ses ingrédients. Adhara essaya de se souvenir de ce qu'elle avait lu sur la stèle.

Avant tout, il lui fallait un récipient pour faire le mélange. Alors qu'elle en cherchait un, ses doigts rencontrèrent l'étui en cuir contenant les instruments utilisés par Adrass pour accomplir le rite qui avait mis fin à ses crises. Le souvenir de la douleur et des horribles sensations qu'elle avait éprouvées lui bloqua les mains.

« Qu'est-ce que tu fais ? Tu sais qui tu es en train de sauver ? »

Elle secoua la tête pour chasser cette pensée. Elle n'avait pas le choix. Elle versa un peu d'eau de sa gourde dans le récipient.

ARNICA. Elle parcourut frénétiquement les étiquettes. DIGITALE, DROSERA, BELLADONE. Elle se rappelait vaguement une recommandation à propos de la belladone. Quelle était-elle, déjà ? La douleur et l'angoisse embrouillaient sa mémoire. Mais encore une fois, les connaissances gravées en elle vinrent à son secours. La belladone pouvait être un poison. Elle devait être utilisée en petites quantités.

« Petites comment ? »

Elle en mit une pincée, en espérant que cela suffise. Maintenant, c'était le

tour de l'ingrédient principal. « Sang de nymphe. » Il y en avait un flacon dans la besace, mais lorsqu'elle le sortit, elle vit avec horreur qu'il en restait à peine un doigt. Elle serra les dents.

— Malédiction ! cria-t-elle en tapant du poing par terre.

À quoi bon avoir risqué sa vie, s'il lui manquait le seul composant qui pouvait vraiment soigner Adrass ?

Et puis, l'illumination. Elle revit précisément la scène : Amhal qui lui piquait le doigt et qui appuyait dessus pour en faire sortir une grosse goutte de sang. Le contact de ses lèvres, la chaleur qu'elle avait ressentie.

« Tu as du sang de nymphe », avait-il dit.

Elle se perdit un court instant dans la douceur de ce souvenir, puis se reprit. L'Amhal de ce baiser avait disparu derrière cet être sans cœur qui l'avait presque tuée. Ce n'était pas le moment de se laisser aller à de pareilles rêveries. Elle devait sauver Adrass.

Elle observa sa blessure au mollet. Il valait mieux ne pas utiliser ce sang. Il était peut-être contaminé par la salive du monstre.

Elle tira son poignard, regarda sa lame briller dans la faible lueur du globe lumineux qu'elle avait évoqué et, d'un geste décidé, elle incisa la chair de son bras. Elle laissa le sang couler goutte à goutte dans le récipient où se mêlaient les autres ingrédients. Combien en fallait-il ? Amhal lui avait dit qu'elle avait très peu de sang de nymphe... Elle attendit longtemps, luttant contre le vertige.

Dès que le récipient fut à moitié plein, elle le posa par terre et arrêta l'hémorragie en entourant son bras avec les bandes qu'avait utilisées Adrass pour sa main. Là, elles ne servaient plus à rien : la chair était morte, complètement insensible. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas observé la progression de sa maladie, et elle constata qu'elle avait encore empiré. Sa peau était toute fendillée, ses veines asséchées. Lorsqu'elle essaya de serrer les doigts, ils bougèrent à peine.

« Je l'ai perdue », se dit-elle, effrayée.

Le bruit du sang qui continuait à couler de sa blessure l'arracha à ses pensées. Elle serra plus fort le bandage en attendant d'avoir le temps d'y appliquer un enchantement curatif, et versa dans la mixture le sang de nymphe du flacon d'Adrass. La potion était prête.

Elle s'approcha du malade et lui souleva la tête. Sa chair semblait plus flasque qu'avant, comme s'il avait déjà commencé à se décomposer. Les taches qui lui couvraient la peau, encore claires, ne tarderaient pas à devenir noires comme l'ébène.

— Adrass, l'appela-t-elle.

Pas de réponse.

— Adrass, j'ai traversé l'enfer pour te sauver, et je ne sais même pas moi-même ce qui me pousse à le faire. Maintenant, mets-y du tien, sans quoi je ne pourrai pas te soigner.

Il bougea à peine la tête.

— Allez, Adrass, réveille-toi ! cria Adhara en lui donnant plusieurs claques sur les joues.

Enfin, il ouvrit les yeux. Ils étaient embués, presque vides.

— Adhara... murmura-t-il dans un souffle.

C'était la première fois qu'il l'appelait par ce nom, et cela la toucha au point de lui arracher un sourire.

— Ouvre la bouche et bois.

Elle posa le récipient sur ses lèvres entrouvertes et l'inclina. Au début, un peu de liquide coula à terre, mais l'instinct prit le dessus, et Adrass réussit à tout avaler.

— C'est bien... commenta Adhara d'une voix douce.

Elle le rallongea sur le dos et s'appuya sur ses bras, exténuée. Il ne restait plus qu'à espérer que tout irait pour le mieux. Qu'à prier, aurait dit Adrass.

Pendant deux jours, Adrass ne reprit pas connaissance. C'est du moins le temps qu'elle estima en se basant sur les besoins de son estomac. L'hémorragie, elle, s'arrêta au bout de quelques heures. C'était un très bon signe. Ensuite, la fièvre baissa régulièrement et la respiration du magicien devint plus tranquille. Il avait l'air d'aller mieux, et Adhara s'autorisa à prendre soin d'elle-même. Ce qui l'inquiétait le plus était sa blessure au mollet. Elle la désinfecta avec des herbes, puis la soigna avec la magie. L'entaille sur son bras avait elle aussi cessé de saigner et, pour occuper son esprit, elle décida de lire. Elle se trouvait dans le secteur des contes, et elle se plongeait avec plaisir dans ces histoires fantastiques où le bien triomphait toujours. Elles décrivaient le monde tel qu'il aurait dû être, loin de l'horreur dont Adhara avait été témoin durant son voyage. Les protagonistes y devaient certes régler son compte au mal, mais à la fin, ils vivaient heureux. Pas comme elle et Amhal, toujours partagés entre l'amour et le combat, déchirés par un destin supérieur. Adhara se demandait si une époque semblable avait jamais existé, un temps où les choses étaient faciles, les routes toujours droites et les dénouements toujours prévisibles.

Adrass ouvrit les yeux le troisième jour. Il regarda autour de lui et vit Adhara.

— Chandra... murmura-t-il.

Adhara se redressa vivement.

— Tu n'avais pas commencé à m'appeler par mon vrai nom ?

Il parut ne pas comprendre. Apparemment, il ne se souvenait de rien. Elle alla vers lui et lui tâta le front.

— Comment te sens-tu ?

Il mit quelques instants à répondre.

— Bien... Pourquoi, comment devrais-je me sentir ?

— Comme un rescapé de la maladie.

Elle lui raconta tout, passant sous silence les détails qui la mettaient mal à l'aise, comme les dangers qu'elle avait dû affronter pour trouver le remède.

Peu à peu, une lueur de conscience s'alluma dans les yeux d'Adrass. Il essaya de s'asseoir, mais c'était probablement encore trop tôt car l'effort le fit pâlir.

— Tu n'as rien mangé, ces jours-ci, tu es faible.

Adhara sortit un morceau de viande séchée de la besace et le lui tendit avec un morceau de pain.

— Il faut économiser nos vivres, sinon ils ne nous suffiront pas, protesta-t-il.

— Ce n'est pas la peine d'économiser : ceci est la part qui te revient et que tu n'as pas consommée pendant que tu allais mal.

Adrass mastiqua lentement, sans rien dire, l'air embarrassé. C'est seulement une fois son repas terminé qu'il se décida à parler.

— Je me souviens de t'avoir dit de ne pas te préoccuper de moi, dit-il.

— Tu es le seul à pouvoir me sauver, et je dirais que j'en ai vraiment besoin, répliqua Adhara en lui montrant sa main gangrenée. Ça a encore empiré, tu vois ?

— Et Mériph ?

La jeune fille haussa les épaules avec indifférence.

— Je ne pouvais pas te laisser seul ici.

Adrass fronça les sourcils.

— Je croyais t'avoir expliqué que ta vie comptait plus que tout, et tu l'as mise en danger pour me sauver. Tu refuses de comprendre à quel point tu es importante. Et qu'est-ce que c'est que ce bandage sur ton mollet ?

Adhara rougit. Elle fut forcée de lui dire la vérité.

— Mais tu es folle ou quoi ? Comment as-tu pu prendre autant de risques ? Cette fois, Adhara fut piquée au vif.

— Je viens de te sauver la vie, tu pourrais au moins me remercier !

— Te remercier de quoi ? Tu aurais dû me laisser ici et continuer ta route ! Il avait crié si fort qu'une quinte de toux lui coupa le souffle.

Adhara lui lança un regard courroucé.

— Tu sais pourquoi je ne l'ai pas fait ? Parce que je ne suis pas comme toi ! Même si tu m'as torturée au nom de ton dieu, je t'ai vu souffrir, et ça m'a justement rappelé la douleur que j'avais moi-même éprouvée. Tu m'as fait de la peine. Pour moi les personnes ne sont pas des objets qu'on utilise et qu'on abandonne.

Elle tendit le bras et lui montra la blessure qu'elle s'était elle-même infligée.

— Je t'ai donné mon sang, tu vois ? Et s'il le fallait, je le referais. Les machines, les choses sans âme continuent leur route en abandonnant les faibles derrière elles. Les êtres humains, eux, ont de la compassion.

Elle se tut, hors d'haleine. À présent, elle avait honte. De cette confession sincère et sans pudeur, de son geste qui avait failli la mener à la mort. Mais tout ce qu'elle avait dit était vrai. Pour la première fois peut-être depuis qu'elle s'était réveillée dans le pré, elle avait accompli quelque chose qui lui avait fait mériter le nom de personne. Sauver son ennemi était

paradoxalement la meilleure action de sa vie.

Adrass ne sut pas quoi répondre. Il ouvrit la bouche plusieurs fois, sans parvenir à articuler un mot. Finalement, il baissa les yeux, s'allongea par terre et lui tourna le dos.

« Toi, par contre, tu ne changeras jamais », pensa Adhara. Elle prit un livre et sortit de la salle.

Ils durent patienter encore un peu avant de continuer. Adrass, s'il reprenait rapidement des forces, était encore trop faible pour marcher. Par ailleurs Adhara redoutait ce qui pouvait les attendre dans les étages inférieurs de la bibliothèque ; la salle inondée l'avait mise en garde contre les dangers éventuels que recelait ce lieu.

Pendant presque deux jours, ils ne s'adressèrent pas la parole. Adhara restait penchée sur ses livres, Adrass consultait des parchemins. La jeune fille avait l'impression que le voile d'hostilité qu'il y avait toujours eu entre eux s'était épaissi.

Adrass rompit le silence le dernier jour de repos, pendant leur dîner.

— Tu dois m'écrire la recette de la potion que tu m'as donnée, dit-il d'une voix grave.

Adhara le regarda d'un air de défi.

— Pourquoi t'intéresse-t-elle ? Je t'ai déjà dit quel en était l'ingrédient principal.

— Nous avons trouvé un remède à la maladie, tu ne crois pas qu'il serait juste de le partager avec le Monde Émergé ?

Adhara fut surprise. Elle n'aurait jamais soupçonné un tel altruisme chez Adrass. Jusque-là, il semblait exclusivement accaparé par sa mission, au point qu'elle le supposait indifférent à tout le reste.

Il dut percevoir son étonnement, car il lui adressa un petit sourire.

— Qu'y a-t-il, tu crois que je n'ai pas vu les morts dans les rues ? Que je n'ai pas eu pitié d'eux ? Tu n'as aucune idée de ce que j'ai ressenti lorsque j'ai dû réunir les ingrédients pour te sauver. La nymphe a été massacrée par des gens qui voulaient son sang. Ma foi, ce n'était pas un très beau spectacle.

Adhara remarqua le léger tremblement de ses mains. Elle baissa les yeux.

— Tu n'es pas quelqu'un qui laisse facilement transparaître ce genre de sentiments, dit-elle, presque pour s'excuser.

— Réprimer ses sentiments est la première règle qu'on nous inculque lorsqu'on devient Veilleur, répondit Adrass en la regardant dans les yeux. Ne voir les Sheireen que comme des choses, des assemblages de membres sans âme ni volonté, par exemple. Ceux qui ne réussissaient pas ce simple exercice ne pouvaient pas être des nôtres. Tu n'imagines pas combien de nuits blanches j'ai passées au début. Quelle douleur j'éprouvais à voir ces filles mourir entre mes bras pendant que je tentais de créer la vraie Sheireen.

— Pourquoi es-tu devenu l'un d'eux ? Qu'est-ce qui t'a poussé à t'unir à des gens pareils ?

Adrass secoua la tête.

— J'avais besoin d'un but. J'étais le dernier-né d'une famille de guerriers. Mon père et mes frères aînés étaient chevaliers du Dragon, ma sœur une talentueuse magicienne. Moi, je ne savais rien faire de tout cela ; j'étais écrasé par le succès de ma famille, ma vie n'allait nulle part. Dakara, le fondateur des Veilleurs, avait une lumière dans les yeux, quelque chose de puissant et de fascinant qui m'a donné envie de le suivre. La première fois que je l'ai rencontré, il m'a dit : « Thenaar a un plan pour toi, Thenaar a un plan pour chacun de nous. Et toi, tu nous aideras dans la plus grande entreprise que le Monde Émergé ait jamais connue. » Il me voulait auprès de lui parce que je connaissais l'herboristerie mieux que quiconque. Avant cela, ce talent ne m'a jamais servi. Parmi ces prêtres, il semblait au contraire apprécié et recherché. J'étais doué pour soigner. Devenir un Veilleur fut le vrai tournant de ma vie : croire m'a convaincu que mon existence n'était pas inutile, que je pouvais moi aussi servir à quelque chose. Et c'est un sentiment que je n'avais jamais éprouvé. Sentir que je faisais partie d'un plan plus grand, comme un petit engrenage d'un mécanisme qui créait l'histoire ! C'était fantastique. Les Veilleurs donnaient une direction à ma vie, ils me disaient en quoi croire, devant qui m'incliner. Il n'y avait plus de place pour le doute.

Adhara, qui connaissait elle-même parfaitement ces dilemmes, comprenait ce qu'il voulait dire.

— Mais quand tu as vu ce qu'ils t'obligeaient à faire, tu n'as pas reculé ?

Adrass sourit tristement.

— C'était le prix à payer pour cette merveilleuse sensation. Et puis, tu serais étonnée de constater comme il est facile d'effacer tout sentiment, de ne voir dans les autres que des instruments, surtout lorsqu'on est convaincu de détenir la vérité.

— Tu veux dire que ça t'a été facile de me torturer ? demanda Adhara avec un léger tremblement dans la voix.

Adrass la fixa longuement, embarrassé.

— C'était pour un bien supérieur, murmura-t-il.

— Mais quand tu me regardais et que tu m'infligeais ces tourments, tu me considérais vraiment seulement comme un cobaye ?

Adrass cilla, comme traversé par l'ombre d'un doute.

— Tu es ma créature, ce que j'ai de plus précieux, répondit-il à voix basse.

Ils décidèrent d'un commun accord de reprendre la descente vers les étages inférieurs le lendemain. Ensuite, ils se couchèrent, et ce n'est que lorsque le feu magique fut éteint qu'Adhara entendit Adrass chuchoter :

— Ce n'était pas facile, pas du tout, et cela ne l'est toujours pas.

Ces mots lui allèrent droit au cœur.

— Merci, Adhara, merci de m'avoir sauvé la vie, ajouta encore Adrass.

Puis ce fut le silence.

PERTES ET CONQUÊTES

L'air était frais et le vent lui caressait les cheveux. En dessous de lui, le paysage était une succession de couleurs chaudes et d'arbres nus. Il fut un temps où un tel spectacle lui aurait coupé le souffle. À présent, il ne suscitait en lui aucune réaction. Depuis qu'il avait passé le médaillon autour de son cou, Amhal se sentait vide, dénué de toute émotion. « Un poids en moins », songea-t-il en regardant le pendentif qui oscillait sur son torse à chaque battement d'ailes de la vouivre.

Il s'était mis en route sur le conseil de San. Après avoir écouté le compte rendu de la bataille de Kalima, son maître avait été catégorique :

— Adhara est une Sheireen, voilà pourquoi tu l'as retrouvée sur ton chemin. Tu sais très bien que votre destin est de vous affronter en un combat à mort. Si elle est blessée, comme tu me l'as dit, tu dois en profiter. Les Sheireen sont les seules créatures au monde capables de nous détruire. Ton devoir est de l'éliminer.

Ces paroles l'avaient laissé complètement indifférent. S'il se souvenait bien de l'avoir aimée autrefois, cette fille n'était plus à présent qu'une ennemie à ses yeux.

Il dégaina le poignard et l'observa. C'était Kryss qui le lui avait donné avant son départ. « C'est une arme qui accompagne le Marvash dans sa mission depuis la nuit des temps, lui avait-il dit en souriant. Elle t'appartient donc de droit. Elle sert à localiser les Sheireen. Utilise-la comme l'ont fait tes prédécesseurs, et reviens victorieux. »

Amhal regarda le rayon de lumière qui en émanait et se perdait au loin, vers Makrat. Tout au fond de lui, quelque chose refusait encore imperceptiblement de céder à sa nouvelle nature. Mais cette fois, il ne changerait pas d'avis. Il tuerait la Sheireen sans aucune pitié, et cette dernière servitude serait elle aussi brisée.

Il éperonna la vouivre et accéléra l'allure. Il était temps d'en finir.

— On peut y aller, maintenant ?

Adhara observait l'expression d'Adrass qui examinait ses blessures. Il leva un regard gêné vers elle : la morsure et l'entaille sur le bras étaient presque entièrement guéries, mais l'état de sa main gauche ne cessait d'empirer.

Tu as une robuste constitution... Ce qui ne me plaît pas, en revanche, ce sont ces taches. Je pensais que le rituel aurait ralenti davantage le processus. Apparemment, je me trompais.

Adhara avait deviné que quelque chose n'allait pas, mais se l'entendre confirmer la fit frissonner.

— Il faut peut-être recommencer ? demanda-t-elle à mi-voix, bien qu'elle n'eût aucune envie de répéter l'expérience.

Adrass secoua la tête.

— Je ne peux pas me procurer les ingrédients nécessaires. Et tu as utilisé tout le sang de nymphe qu'il me restait, ajouta-t-il avec un léger ton de reproche dans la voix.

Adhara l'ignora.

— Et donc ?

Un lourd silence s'installa entre eux. La mine grave, Adrass semblait peser ses mots.

— Ce qui est sûr, c'est que nous devons nous dépêcher, répondit-il. Si, d'ici à deux jours, la situation ne s'améliore pas, il faudra envisager une solution radicale.

Adhara se mordit les lèvres. Ce préambule ne laissait rien présager de bon.

— C'est seulement une hypothèse, mais je crois que les tissus malades sont en train de contaminer les sains. Et je suis incapable d'enrayer le processus.

— En clair ?

Adrass se pencha vers elle. Il y avait de la pitié dans ses yeux, et Adhara en fut presque étonnée.

— Nous devons peut-être songer à t'amputer.

Elle s'écarta en serrant instinctivement son bras malade.

— Ce n'est qu'une hypothèse, siffla-t-elle.

— En effet. Cela étant, il nous faut du temps pour trouver un remède, et cela nous en donnerait.

— Il doit bien y avoir une autre solution !

— Non, il n'y en a pas, Adhara, essaie de me faire confiance, pour une fois !

Ils se turent à nouveau, écrasés par l'écho de leurs voix qui, dans cette salle recouverte de cristal noir, résonnait comme des coups de tonnerre.

— Je t'en prie, crois-moi. Ta main est perdue, de toute façon. Elle ne redeviendra jamais comme avant, ça, tu le comprends, n'est-ce pas ?

Adhara baissa les yeux.

— Mais c'est ma main... murmura-t-elle.

Adrass comprenait son désespoir, et il ne sut pas quoi ajouter.

— Maintenant allons-y, ou nous n'aurons plus aucune chance, dit-il au

bout de quelques minutes en esquissant un sourire qu'Adhara ne parvint pas à lui rendre.

Ils mirent presque une journée pour parcourir le trajet qu'avait effectué Adrass. Elle ne se rappelait pas avoir tant marché ; la peur d'arriver trop tard lui avait sans doute donné des ailes.

Ils cheminèrent en silence. Après les confidences de la matinée, chacun semblait avoir repris son rôle et restait enfermé dans un silence obstiné et songeur.

— Donc tu es descendue jusqu'ici, commenta Adrass en apercevant les premières stalactites.

— Même un peu plus bas, répondit Adhara, en écoutant le bruit de l'eau. Il y a une source dans la grotte dont je t'ai parlé.

Adrass resta immobile, comme pour évaluer la situation.

— On devrait retourner y jeter un coup d'œil.

— C'est un endroit dangereux. Tu as vu ma jambe...

— Oui, mais le remède pour te soigner s'y trouve peut-être.

— Dans quel secteur, à ton avis ?

Adrass rougit.

— Une bibliothèque ressemble à un jardin botanique, expliqua-t-il. Il existe des plantes médicinales, des plantes décoratives, et aussi des plantes vénéneuses. C'est la même chose pour les livres : il y en a de pernicioeux. Tu n'ignores pas que ce sont les elfes qui ont inventé la Magie Interdite...

— Oui, je le sais.

— Eux l'appelaient « Magie Occulte ». Eh bien, à mon avis toutes leurs connaissances dans ce domaine sont enfouies ici, quelque part, probablement en bas, dans les lieux les plus secrets de la bibliothèque. C'est cela que je cherche. Il pourrait y avoir quelque chose d'intéressant pour ta main.

Adhara le fixa longuement.

— Moi, je n'y retourne pas, déclara-t-elle résolument. Même pas pour sauver ma main. Ces monstres attaquent tout ce qui bouge.

— Alors, il faudra que tu me couvres, répliqua-t-il en souriant.

Ils repérèrent rapidement l'entrée de la grotte. Adhara demeura sur le seuil et invoqua un globe lumineux pour éclairer l'obscurité tandis qu'Adrass s'immergeait. L'eau coulait tranquillement entre les étagères, et l'endroit aurait pu sembler enchanteur, n'était le terrible danger qu'il dissimulait.

Quelques secondes plus tard, une lueur la fit sursauter. Elle réagit immédiatement : un mot, et un filet magique s'enroula autour d'un premier serpent, le tirant sur la rive. À la lumière du feu magique, ces créatures étaient encore plus terrifiantes que dans ses souvenirs.

— Dépêche-toi ! cria-t-elle, alors que trois de ces bestioles se débattaient déjà devant l'entrée de la grotte.

Adrass refit surface en haletant, une planche à la main.

— Ceci pourra nous être utile ! cria-t-il.

Adhara sentit sa gorge se nouer. Cette tablette sauverait-elle sa main, ou la condamnerait-elle à jamais ?

À peine remis de leurs émotions, ils reprirent leur descente. Très vite, ils s'aperçurent que le couloir qu'ils parcouraient devenait peu à peu plus étroit ; à travers les arcades latérales commençait à apparaître l'autre bout de la spirale autour de laquelle était construite la bibliothèque.

— Cet endroit est un entonnoir, commenta Adrass. Plus nous descendons, et plus il rétrécit.

— Tu crois que la section que nous cherchons se trouve tout en bas ?

— J'espère que non, répondit-il en s'épongeant le front.

Il commençait à faire chaud, et l'air était chargé de soufre. Ni Adhara ni Adrass ne savaient combien de temps s'était écoulé depuis leur arrivée dans la bibliothèque, et ils avaient l'impression que leur descente ne finirait jamais.

Ils traversèrent une nouvelle section. Le cartouche à l'entrée des salles latérales annonçait : PHILTRES.

— On aborde les choses dangereuses, observa Adrass.

Les étagères en ébène étaient recouvertes de gigantesques toiles d'araignée épaisses comme des rideaux. Il y en avait même sur le sol et, une fois ou deux, Adhara faillit s'y prendre les pieds.

— Tiens-toi à moi, suggéra Adrass en lui prenant le bras pour la guider à travers ce dédale.

Il y avait une chaleur presque paternelle dans sa main, dans sa façon de lui indiquer minutieusement la route en tâtant du pied le sol devant elle.

« C'est seulement parce qu'il a besoin de moi pour sa mission », se répétait Adhara, sans y croire vraiment.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour manger, elle remarqua qu'Adrass la regardait presque avec affection.

— Que t'est-il arrivé après qu'Amhal a détruit notre refuge ?

Adhara lui parla de son réveil dans le pré, des sensations qu'elle avait éprouvées. Et aussi d'Amhal. Elle s'efforçait désormais d'oublier ce qui s'était passé entre eux, les sentiments qu'il avait fait naître en elle. Quand elle pensait à lui, elle revoyait son visage au moment où il avait blessé Amina. Cette image, plus que toute autre, l'aidait à étouffer toute forme de pitié à son égard, à enfouir au fond de son cœur l'amour qu'elle avait éprouvé pour lui.

— Il... il m'a donné un nom, expliqua-t-elle. Et pour moi, ç'a été comme une naissance. Je n'étais plus le visage inconnu dont j'avais vu le reflet dans le fleuve, j'étais enfin quelqu'un.

Elle n'eut pas le courage d'aller plus loin.

— Je suis désolé... murmura Adrass.

— Ce n'est pas ta faute si Amhal a fait son choix, dit-elle.

— Mais c'est ma faute si tu n'avais pas de nom.

Il la regarda intensément, avec une lueur de désespoir dans les yeux, et lui prit la main.

— Adhara...

C'était la deuxième fois qu'il l'appelait ainsi, et chaque fois, Adhara avait l'impression de devenir un peu plus vraie, un peu plus réelle. Car si c'était Amhal qui lui avait donné un nom, c'était Adrass qui, peu à peu, lui donnait un sens.

— Je sais, dit-elle en retirant doucement sa main. Combien de temps encore pouvons-nous attendre ?

— Jusqu'à demain, pas plus. Les deux jours sont passés... Pour le moment, repose-toi.

Ils se couchèrent et glissèrent l'un et l'autre dans un sommeil agité.

Ils convinrent de le faire le soir. Étant donné que leurs vivres suffisaient à peine pour une autre semaine, il était évident qu'Adhara n'aurait pas le temps de se reposer après l'intervention.

— Bien sûr, j'essaierai de te faire le moins mal possible, mais c'est toujours une amputation... bredouilla Adrass.

Adhara acquiesça en serrant les dents. Un morceau d'elle-même allait disparaître. Qu'est-ce que cela changerait ? Et surtout, à quoi devrait-elle encore renoncer par la suite ?

Ils continuèrent à descendre, tandis que l'air se faisait toujours plus chaud et étouffant. Assez vite, les toiles d'araignée disparurent, en même temps que les parois de roche commençaient à se colorer. Elles étaient incisées de motifs étranges, d'un rouge sombre qui ressemblait à du sang séché.

— Ce sont des runes, expliqua Adrass, des symboles de la Magie Interdite.

À mesure qu'ils avançaient, elles devenaient plus lumineuses, et une lueur diffuse montait du fond de l'abysse. Tout à coup, Adhara et Adrass se figèrent, médusés : le fond de la bibliothèque venait d'apparaître. Un cercle de magma bouillonnant, entouré d'un cratère aux bords noircis.

— De la lave... murmura Adhara.

— Ce ne peut être que par ici, ajouta Adrass, les yeux brillants d'un éclat fébrile. Nous sommes presque arrivés.

Ils comprirent bientôt pourquoi les runes étaient aussi visibles dans l'obscurité : un enchantement emprisonnait une partie de la lave en fusion à l'intérieur des parois. C'était fascinant et terrible. On aurait dit que tout, autour d'eux, palpait de vie.

Adhara et Adrass s'arrêtèrent devant une salle dont le cartouche indiquait : ENCHANTEMENTS DE DÉFENSE. De la magie, enfin ! L'intérieur était une simple caverne, entièrement recouverte de ces runes, dont les formules et les symboles étaient reproduits sur le sol par des veines de cristal noir. Les livres étaient enfermés derrière d'épaisses grilles de fer, signe que leur contenu était loin d'être inoffensif.

Adrass mangea. Adhara, pour sa part, fut incapable d'avaler la moindre

bouchée.

Quand il eut fini, Adrass se leva gravement et prépara les instruments pour l'intervention.

— Ferme les yeux. C'est mieux si tu ne regardes pas.

Adhara suivit son conseil, mais l'obscurité se peupla aussitôt d'atroces cliquetis métalliques. Une sueur glacée coula le long de son dos, inondant peu à peu son gilet.

— N'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur, marmonna-t-elle.

Il commença, et elle s'aperçut avec horreur qu'elle ne sentait absolument rien. Elle entendait le bruit de la lame qui incisait sa chair morte, le grincement des os sous la scie, mais pas l'ombre d'une douleur, comme si sa main ne lui appartenait déjà plus.

Des larmes se mirent lentement à couler le long de ses joues. Elle sentit Adrass les essuyer doucement, et pour la première fois elle pensa qu'il n'était pas que son bourreau. C'était lui qui l'avait créée, qui l'avait sortie de la tombe pour lui redonner la vie. Tout à coup, ce geste ne lui semblait plus l'acte sacrilège d'un fou, mais la preuve d'amour d'un père. Parce que bizarrement, c'était ce qu'Adrass était en train de devenir pour elle.

Elle tourna la tête, fronça les paupières et attendit qu'il termine. Enfin, elle l'entendit reposer ses instruments.

— C'était la partie facile, murmura-t-il, la voix tremblante. Maintenant, je veux que tu tiennes bon, d'accord ?

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— J'ai coupé ta main morte, à présent je dois également brûler les tissus gangrenés. Et eux sont encore vivants. J'ai quelque chose qui t'aidera à supporter la douleur, mais je ne veux pas te mentir : ça fera mal.

Il lui introduisit une ampoule au contenu amer entre les lèvres. Dès qu'elle l'eut vidée, Adhara se sentit perdre connaissance. Elle glissa doucement par terre, accompagnée par le bras du magicien qui lui soutenait le cou. Pendant quelques instants, le noir devint total, et toute perception s'évanouit.

C'est la douleur qui la ramena à elle. La sensation de quelque chose qui lui rongea la peau. Elle hurla, et ses jambes se mirent à s'agiter. Aussitôt, la prise solide d'Adrass bloqua son bras gauche.

— C'est presque fini, c'est presque fini, répétait-il, et Adhara se raccrocha désespérément à sa voix.

Enfin, Adrass relâcha sa prise, et la douleur devint supportable. Adhara ouvrit les yeux. Elle était étendue sur le sol, vidée.

— C'est fini, dit à nouveau Adrass, tout aussi éprouvé qu'elle.

Elle referma les yeux. À part cette douleur lancinante, elle ne sentait rien de différent. Et pourtant, elle n'avait plus de main.

Alors, elle serra de toutes ses forces celle d'Adrass, la main de son ennemi, la main de son père, et pleura sans retenue, comme une enfant. Adrass passa un bras sur ses épaules, la laissa s'appuyer contre sa poitrine. Et malgré son

désespoir, Adhara se sentit moins seule.

ABSOLUTION

Une chambre des horreurs. Voilà ce que trouvèrent les hommes envoyés chez Uro par Theana et Doubhée. La magicienne écouta leur rapport avec une angoisse croissante. Des tonneaux remplis de sang de nymphe, des cadavres dont la décomposition était empêchée par des procédés magiques. Et enfermées dans la cave, une dizaine de nymphes vivantes auxquelles le gnome prélevait régulièrement du sang. Uro avait conçu seul cette folie, et c'est seul qu'il avait poursuivi son ignoble entreprise.

Quand les soldats commencèrent à libérer les prisonnières, le gnome sembla devenir fou.

— Vous ne comprenez pas ! Je suis en train de sauver le Monde Émergé ! Je suis un héros !

Il fallut employer la force pour l'emmener.

La Suprême Officiante se tenait à présent devant Kalth, immobile. Uro était emprisonné quelques étages sous leurs pieds. Theana aurait préféré le savoir déjà mort. Le remords d'avoir été sa complice malgré elle l'écrasait. Elle ne l'avait pas arrêté tout de suite, au contraire, elle lui avait accordé du crédit et avait utilisé son remède, provoquant la mort de qui sait combien d'innocentes. Cette seule pensée lui retournait l'estomac.

Le roi était assis à l'autre bout de la longue table qui occupait son bureau, situé au dernier étage du Palais du Conseil. C'était là qu'il se réfugiait lorsque le poids du monde l'accablait. Il était en train de lire le rapport que Theana venait de lui fournir. Son visage ne trahissait aucune émotion. Il se contentait de parcourir les lignes l'une après l'autre. Finalement, il posa le parchemin.

— Excellent travail, commenta-t-il simplement.

Theana desserra ses poings.

— Je souhaite que ce criminel soit puni le plus tôt possible.

— Il le sera. Après un procès équitable.

Theana sembla surprise.

— Je ne veux pas de jugement expéditif, expliqua Kalth.

— Mais les temps sont...

— Oui, les temps, la maladie, la guerre... C'est justement dans des moments pareils qu'il faut s'en tenir strictement à la loi, et l'appliquer de manière rigoureuse. Si le monde glisse vers le chaos, c'est précisément parce qu'il n'y a plus aucune règle. Si nous voulons survivre, nous ne devons pas nous trahir nous-mêmes.

Theana fit un pas en avant.

— C'est juste, mais je ne crois pas qu'il soit opportun de divulguer cette histoire. Les nymphes sont déjà assassinées à chaque coin de rue parce qu'on les accuse de répandre la maladie. Si l'on venait à apprendre que leur sang a vraiment des propriétés curatives, ce serait un carnage.

— Je suis parfaitement d'accord. C'est pourquoi cette affaire ne franchira pas ces murs. Le procès se déroulera à huis clos.

Theana poussa un soupir de soulagement et regarda à nouveau son roi.

— Il y a autre chose dont nous devons parler.

Elle partit le lendemain, à l'aube. Kalth lui avait fait donner un dragon qui la conduirait sur la Terre de l'Eau dans les plus brefs délais, et l'avait assurée que sa mission resterait secrète. Cependant, il avait demandé quelque chose en échange.

— Je sais que vous avez ordonné de détruire la potion d'Uro, mais j'ai dit à mes hommes de la confisquer.

Theana l'avait regardé d'un air interrogateur.

— Dans notre situation, nous ne pouvons pas nous permettre de perdre davantage d'hommes. Que la maladie gagne encore du terrain, et c'en sera fini de nous.

Alors Theana avait compris.

— Les nymphes qui ont été massacrées ne reviendront pas à la vie. C'est un crime pour lequel Uro paiera chèrement, mais le mal est fait. Il n'y a pas de raison que leur sacrifice ne serve à rien. Réfléchissez. En la détruisant, vous rendrez vaine la mort de dizaines d'innocentes.

— Mais cela reviendrait à valider ce qu'a fait Uro ! Ce serait lui donner raison ! avait protesté Theana.

— C'est seulement une question d'opportunité. Rien d'autre. S'il s'agissait de produire plus de potion avec les méthodes d'Uro, ce serait autre chose ; nous ne parlons que d'utiliser celle dont nous disposons déjà.

Après une longue discussion, Theana avait cédé. Séduite par ce raisonnement logique, épuisée par la culpabilité qui l'avait dévorée tous ces derniers temps, elle avait consenti.

Lorsqu'elle était descendue dans son bureau pour préparer ses maigres bagages, les tonneaux que ses hommes avaient rapportés n'y étaient déjà plus. Alors, une sorte de gouffre s'était ouvert en elle, un abysse qui, tandis qu'elle sillonnait les cieux sur le dos du dragon, semblait vouloir l'engloutir.

Elle ferma les yeux et essaya de prier.

Dans le passé, cela avait toujours fonctionné. Chaque fois qu'elle avait eu un doute, chaque fois qu'elle s'était retrouvée dans une situation difficile, il lui avait suffi de demander de l'aide à Thenaar, et le dieu avait fait descendre la paix sur son cœur. Elle songea à son père. Au nom de Thenaar, il n'avait pas hésité à aller au-devant de la mort. Elle se souvint de la façon douce et patiente avec laquelle il lui avait enseigné les arcanes des arts sacerdotaux, tout le temps passé ensemble.

Elle pria avec plus d'intensité. Pourtant, cette fois, aucune paix ne vint de là-haut. Le ciel lui semblait terriblement vide, et Thenaar ne faisait pas entendre sa voix.

Un mélange de colère et de frustration l'envahit, en même temps qu'un profond remords. Où s'était-elle fourvoyée ? Quand et comment avait-elle perdu tout ce qu'elle possédait ?

Elle atteignit sa destination en cinq jours. L'endroit n'était pas très éloigné de la Terre de la Mer. Vue du ciel, la partie de la Terre de l'Eau qui n'était pas encore envahie par Kryss se réduisait à une fine bande le long de la frontière. Mais avant même l'arrivée des elfes, les nymphes avaient déjà perdu le palais royal de Laodaméa.

L'épidémie les avait contraintes de fuir et de se réfugier sur un territoire aménagé spécialement pour elles. C'était l'Armée Unitaire qui assurait leur protection, car les nymphes n'avaient jamais eu d'armée. Les hommes étaient devenus dangereux, et vivre ensemble était désormais impossible ; c'est pourquoi, on les avait enfermées dans un campement surveillé jour et nuit par des soldats.

C'est là que Theana atterrit. Elle portait des vêtements ordinaires, car il était essentiel qu'on ne sache rien de sa mission.

Le campement n'était qu'un vaste enclos, à l'intérieur duquel, au milieu d'une épaisse végétation, courait le réseau de ruisseaux typique de la Terre de l'Eau. Une large tente dressée dans un coin servait de logement aux soldats. Les nymphes, quant à elles, n'en avaient pas besoin ; elles s'incarnaient simplement dans les arbres. Elles ne se résignaient à vivre entre quatre murs que lorsqu'elles épousaient un humain, événement désormais de plus en plus rare. Dans ce cas, elles abandonnaient leurs demeures et vivaient selon les coutumes des hommes, mais en souffrant toujours de l'éloignement des bois.

Theana avança en hésitant, sans savoir où chercher.

— Soyez la bienvenue, Suprême Officiante, l'interpella une voix.

C'était l'une d'elles. Splendide, diaphane, faite d'eau pure. Elle porta ses mains à sa poitrine et s'inclina en signe de salut. Mais lorsqu'elle releva les yeux, la magicienne y nota une pointe de méfiance.

— Par ici, dit la nymphe.

Theana l'arrêta d'un geste.

— Je ne vois ni tente ni édifice, or nous avons à parler de sujets plutôt confidentiels, et je souhaiterais que nous ne le fassions pas à découvert.

— Par ici, insista la nymphe, et elle avança sans rien ajouter.

Theana la suivit. Sa mission était déjà assez délicate, mieux valait se montrer la plus accommodante possible.

Elles pénétrèrent dans une petite clairière, au centre de laquelle se trouvait un gros rocher plat. La nymphe l'indiqua à Theana et s'éclipsa sans un mot. La magicienne s'assit en hésitant. Les branches au-dessus d'elle bruissaient dans le vent, découvrant et cachant tour à tour le petit carré de ciel bleu qu'elle parvenait à voir de sa place. Elle était seule. Elle parcourut la clairière des yeux en essayant de comprendre ce qu'elle devait faire. Les troncs d'arbres autour d'elle se mirent alors à gémir, puis ils semblèrent s'étirer. Au début, Theana pensa que ce n'était qu'une impression, mais ensuite elle les vit s'allonger, s'incliner, changer de forme et se serrer les uns contre les autres jusqu'à former un petit espace à l'abri des regards. Une sorte de coupole accueillante, où la lumière ne filtrait qu'à travers les branches entrelacées.

Elle n'eut pas longtemps à attendre. Dans un mouvement silencieux et élégant, les nymphes sortirent une à une des troncs. Chaque fois que l'une d'elles se matérialisait, elle croisait les mains sur sa poitrine en signe de salut. Theana répondit huit fois. La neuvième nymphe apparut sur le plus grand arbre et, cette fois, Theana s'agenouilla. Elle ne l'avait vue que rarement, mais elle se souvenait très bien d'elle : Calipso, l'actuelle reine.

— Bienvenue, dit la souveraine, ses longs cheveux traînant sur le sol.

Elle était à peine plus grande que les autres, mais il y avait quelque chose de royal dans son aspect, qui révélait immédiatement son rang.

— Qu'est-ce qui t'amène jusqu'à nous ?

— Des questions de la plus haute importance qui concernent la survie de ce monde.

Calipso s'assit, et Theana l'imita. La nymphe semblait presque en colère.

— La survie du monde des hommes, tu veux dire, parce que notre destin, lui, est déjà tout tracé.

D'une main, elle désigna le lieu dans lequel elles se trouvaient.

— Voilà ce qu'il reste de la cour de Laodaméa, de ce royaume que nous avons si péniblement construit. Une cabane, et un camp où nous sommes retenues comme des prisonnières.

Theana baissa les yeux. Cela s'annonçait encore plus difficile que prévu.

— Nous faisons notre possible pour vous aider.

Le visage de la reine s'éclaira.

— Nous savons que vous et les autres souverains êtes de notre côté, mais ce sont les petites gens qui s'inquiètent. Leur haine et leur malveillance ont décimé mon peuple. Récemment, certaines d'entre nous ont même disparu, et nous ignorons ce qui leur est arrivé.

Theana avala sa salive. Le moment était venu.

— Sur ce point, je peux peut-être vous renseigner...

Elle lui parla d'Uro, sans taire le moindre détail, avec l'espoir que sa franchise serait appréciée. Lorsqu'elle se tut, un lourd silence régnait sur l'auditoire.

— Sommes-nous tombés si bas ? murmura Calipso.

— Le gnome a été arrêté, son laboratoire détruit, les nymphes prisonnières libérées. En ce moment même, nous les soignons afin qu'elles puissent être ramenées parmi vous saines et sauves.

— Nous voulons le coupable, déclara durement Calipso. Nous voulons ce gnome.

— Uro a commis un crime épouvantable pour lequel il sera jugé sur la Terre du Soleil.

— C'est un crime qu'il a commis contre nous, il est donc juste que ce soit nous qui le punissions.

— Mais un acte de ce genre, perpétré contre n'importe laquelle de nos races, est un délit contre le Monde Émergé tout entier. C'est pourquoi notre souverain veut juger lui-même Uro. Votre survie, votre bien-être ne concernent pas que vous. C'est un problème commun.

Calipso sembla réfléchir.

— En tout cas, je veux qu'une délégation des nôtres assiste au procès et participe au verdict.

Theana approuva. Kalth l'avait prévu.

— Votre délégation pourra repartir avec moi, si vous le souhaitez.

Nouveau silence.

— C'est seulement pour cela que tu es venue jusqu'ici ?

Theana secoua la tête, et, sans hésiter davantage, aborda sa véritable requête.

— Le remède inventé par le gnome fonctionne. Vous êtes immunisées contre la maladie et, apparemment, le secret de votre immunité réside dans votre sang. C'est le seul antidote dont nous disposions pour le moment. Malgré tous nos efforts, nous n'en avons pas trouvé d'autre.

La Suprême Officiante sentit une vague d'hostilité l'envelopper. Les nymphes avaient déjà compris.

— Ce qu'a fait Uro est terrible, et nous ne voulons pas que cela se reproduise. Mais notre salut se trouve toujours dans votre sang.

— Dis-nous ce que tu veux. Vite.

— Je voudrais que vous nous aidiez. Je voudrais que vous acceptiez de nous donner périodiquement un peu de votre sang pour nos recherches. Une petite quantité, qui ne vous fera souffrir aucune conséquence.

Calipso se pétrifia. Theana attendit patiemment. Elle savait qu'elle demandait beaucoup.

— Depuis le début, vous nous accusez d'être la cause de la maladie. Vous vous êtes mis à nous tuer, à boire notre sang, et pour finir, vous nous avez enfermées ici, le seul endroit où nous soyons désormais en sécurité. Et

maintenant, vous venez nous demander de vous aider ? Quel avantage en tirerons-nous ? Pourquoi devrions-nous secourir nos bourreaux ?

— Aucun d'entre nous ne vous a persécutées, aucun de nous ne vous a désignées comme la cause de la maladie. Au contraire, nous avons essayé de vous protéger, de décourager ces crimes. Mais nous n'avons pas assez d'hommes pour le faire. Nous manquons même de soldats pour défendre le palais. Le Monde Émergé est en train de mourir, à cause du Mal et de la guerre.

Theana se mit à genoux, la tête baissée.

— Pour ma part, je ne peux que m'excuser de ce qui vous est arrivé, et je le fais au nom de tous les peuples du Monde Émergé. Je prends leurs fautes sur moi, car moi-même je ne suis pas sans tache. J'ai fait confiance à Uro, je me suis rendue complice de son crime en utilisant son remède. C'est pour cela que je vous implore de me pardonner.

Une main effleura son épaule. Theana leva les yeux et vit Calipso au-dessus d'elle, belle et altière. Il n'y avait pas de colère dans ses yeux, seulement une immense douleur.

— Relève-toi. Tu n'y es pour rien.

Les lourds nuages qui pesaient sur le cœur de Theana se dissipèrent. Elle se releva en tremblant.

— Que se passera-t-il si nous vous répondons non ? demanda la reine en reprenant son air impassible.

— Rien, répondit Theana. Nous renoncerons à cet espoir, et nous mourrons. Je vous jure que, quelle que soit votre décision, je ne laisserai personne vous faire de mal. Je m'y engage personnellement. La nouvelle de la découverte d'un remède n'a pas été ébruïté, et elle ne le sera jamais.

Les nymphes restèrent immobiles pendant un temps qui lui sembla très long.

— Laisse-nous. Nous te ferons connaître notre décision au plus vite, déclara enfin Calipso.

Elles l'appelèrent dans l'après-midi. Lorsqu'elle fit son entrée sous la petite coupole, rien ne semblait avoir changé. Les neuf nymphes étaient dans la même position que lorsqu'elle les avait quittées, et le regard de Calipso était toujours aussi impénétrable.

— Assieds-toi.

Theana obéit.

La reine mit un moment avant de prendre la parole.

— Il y a mille ans, cette terre était très différente. Toutes les races qui la peuplent aujourd'hui n'existaient pas. Seulement des bois à perte de vue, nous, les nymphes, et les elfes. Je ne sais pas si la vie était meilleure, mais ce qui est sûr, c'est que nous ne connaissions ni la guerre ni le désespoir. Nous étions libres, maîtresses de notre terre, certaines de toujours trouver un arbre dans lequel nous incarner, et nous n'avions pas peur. Puis survint cette

épidémie. Ce n'était pas la même maladie que maintenant, mais très semblable. Nous n'en fûmes pas perturbées, car alors comme aujourd'hui, elle ne nous toucha pas. Peu à peu, nous avons commencé à voir les cadavres des elfes, à percevoir leur douleur. Eux ne vinrent pas nous trouver. Ils ne se prosternèrent pas devant nous, ni ne nous demandèrent notre avis. Ils firent simplement irruption sur nos terres, nous arrachèrent aux arbres et prirent notre sang. Et ils revinrent de nombreuses fois, régulièrement, jusqu'à ce qu'ils soient complètement guéris. Ils nous ont décimées. Et ils ne nous ont jamais demandé pardon.

Theana demeura silencieuse. Il n'y avait pas de place pour la parole en cet instant.

— C'est pourquoi nous te donnerons ce que tu veux. À nos conditions, et à notre rythme. Parce que j'ai vu en toi un cœur sincère, et que j'ai senti ta douleur. Parce que ce sont les elfes qui ont déchaîné ce fléau, et que nous connaissons bien leur dureté. Parce que ton amour a été plus fort que la haine de ceux qui nous ont persécutées.

La magicienne la regarda avec émotion, toujours incapable de parler. Calipso se leva et vint près d'elle.

— Tu feras en sorte que tes promesses d'aujourd'hui soient respectées ?

La vieille femme hocha la tête avec véhémence.

— Je le jure sur ma vie.

Le visage diaphane de la nymphe s'éclaira d'un sourire resplendissant.

— Alors ne crains rien, et oublie. Tu n'es pas coupable.

Theana lui prit la main, la serra entre les siennes, et l'angoisse qui étreignait sa poitrine se libéra dans les larmes.

AU BOUT DE LA BIBLIOTHÈQUE

Adhara se rétablît rapidement. L'usage de la magie réduisit considérablement l'hémorragie et évita l'infection. Au début, elle ne sentit tout simplement rien. Elle n'avait même pas le courage de regarder son bras amputé. Mais ensuite vint la douleur, d'abord légère, puis lancinante, insupportable. Elle l'obligea à rester deux jours recroquevillée sur le sol, en position fœtale, berçant son membre blessé.

Pendant ce temps, les vivres diminuaient dangereusement.

La première fois qu'Adhara vit le moignon au bout de son bras, elle eut envie de pleurer. Il n'y avait pas de traces de sang, seulement une large plaie cautérisée. La chair se refermait sur elle-même autour du poignet, et si Adhara avait osé toucher, elle aurait pu sentir l'os. Les taches noires avaient aussi disparu, lui donnant l'illusion que tout était fini. Mais elle savait que le mal couvait toujours en elle. Implacable, d'autant plus effrayant que secret. Et tout ce qu'elle pouvait faire pour tenter de l'arrêter, c'était descendre encore, jusqu'à ce puits de lave, jusqu'aux entrailles de la terre.

— Allons-y, dit simplement Adhara le troisième jour.

— Tu es sûre ? s'enquit Adrass en la regardant gravement. Nous pouvons attendre encore un peu, si tu ne te sens pas bien.

— Je suis sûre. Et puis, si je ne veux pas perdre d'autres morceaux, il vaut mieux nous dépêcher, répondit-elle avec un sourire forcé.

Ils quittèrent la salle et enfilèrent de nouveau le couloir. À mesure qu'ils descendaient, celui-ci devenait de plus en plus raide, l'air de plus en plus torride, et les signes gravés sur les parois de plus en plus lumineux. Ils n'avaient plus besoin d'utiliser la magie pour s'éclairer : tout baignait dans une lumière rougeâtre qui rendait l'atmosphère irréelle. Adhara et Adrass avançaient péniblement, trempés de sueur.

Le lendemain, le couloir se transforma brutalement en un étroit pont de

pierre qui traversait le lac de lave à une trentaine de brasses de hauteur, pour aller mourir tout droit sur le mur d'en face. Une ample paroi de roche entièrement lisse sur laquelle se détachait une inscription : MAGIE OCCULTE. Adhara et Adrass se figèrent. Ils étaient arrivés.

— Et maintenant ? demanda Adhara.

Adrass examina la situation pendant quelques secondes.

— Maintenant, il faut comprendre comment entrer.

Il fit un pas en avant ; Adhara l'attrapa par le bras.

— Ce pont ne m'inspire pas confiance.

— À moi non plus, mais nous sommes obligés de l'emprunter si nous voulons entrer.

Adhara n'était pas convaincue. Cet endroit était dangereux, elle le sentait. Pourtant, Adrass avait raison. Le but de leur périple était devant eux, ils ne pouvaient pas renoncer.

Elle lâcha son bras et le magicien avança avec précaution, un pied après l'autre. Le pont était étroit, et Adhara retint son souffle pendant toute la durée de sa traversée. Une fois de l'autre côté, il lui fit signe que tout était en ordre.

— Voyons un peu... lança-t-il, d'une voix faussement dégagée.

Il essayait visiblement de dédramatiser, mais ses mains tremblaient. Il se mit à explorer la roche du bout des doigts, et Adhara le vit sortir quelque chose de son inépuisable besace.

Et puis soudain, un bruit. Une sorte de gargouillement étouffé, au milieu du bouillonnement sourd de la lave.

Adhara tressaillit. Elle tira rapidement son poignard, regarda autour d'elle. Rien.

— Adrass, fais vite ! s'exclama-t-elle.

— Ne t'inquiète pas. Il y a un enchantement de reconnaissance, que je crois pouvoir lever sans trop de problèmes.

À nouveau le bruit, plus proche, cette fois. Adhara scruta le lac brûlant. Quelque chose bougeait là-dessous, et ils n'avaient pratiquement rien pour se défendre.

Elle regarda Adrass qui continuait à s'affairer, et eut seulement le temps de prononcer une syllabe.

Une créature abominable émergea du lac dans un vacarme infernal. Son long corps ruisselant de lave était composé de larges anneaux de pierre noire, qu'une membrane blanchâtre recouverte de mucus reliait entre eux. Haute d'au moins cinquante brasses, elle se dressa au-dessus d'eux en agitant sa tête, que rien ne distinguait du reste de son corps, si ce n'est sa bouche qui s'ouvrit sur un hurlement assourdissant. Adhara dut se boucher les oreilles pour ne pas devenir folle.

Deux rangées de dents pointues et un gouffre sans fond étaient prêts à l'avalier. Adhara ferma les yeux, mais après s'être étiré dans toute sa puissance, le gigantesque ver replongea dans le lac en emportant le pont.

De l'autre côté, Adrass était blanc comme un linge. Il s'était aplati contre la paroi pour ne pas tomber et se tenait sur un surplomb large d'à peine une demi-brasse.

— Ton épée ! hurla Adhara.

Mais Adrass était comme paralysé.

— Jette-moi ton épée ! cria-t-elle de toute la force de ses poumons.

Adrass sembla reprendre ses esprits. Il tira gauchement l'arme de sa ceinture, puis la lança vers elle. Adhara réussit à l'attraper au vol, juste avant de percevoir à nouveau l'épouvantable gargouillement, annonciateur d'une nouvelle attaque. Et cette fois, elle le sentait, ce serait terrible.

— Toi, essaie d'ouvrir la porte, d'accord ? Moi, je m'occupe de le distraire ! cria-t-elle en levant instinctivement son bras gauche vers la garde, pour la serrer à deux mains.

« Malédiction ! »

Avec un grondement retentissant, le ver fendit à nouveau la lave et fondit sur Adrass.

— Non ! hurla Adhara, mais avant qu'il ne l'atteigne, une fine barrière argentée entoura le magicien.

Adhara fit la première chose qui lui vint à l'esprit : elle formula un enchantement de feu qui s'abattit sur le ver avec un éclair bleu. Le monstre parut agacé.

— Je suis là ! le défia-t-elle.

La créature se pencha vers elle avec un hurlement de rage ; un cri strident, insupportable. Adhara évoqua à son tour une barrière magique et se mit à frapper au hasard dans sa peau coriace, cherchant désespérément à le tenir à distance d'Adrass. Mais chacun de ses coups se brisait sur la pierre avec une myriade d'étincelles. Il était fou d'imaginer le vaincre de cette façon.

« Il n'y a pas d'autre solution », se dit-elle.

En hurlant pour se donner du courage, elle prit son élan et bondit. Alors qu'elle volait au-dessus du lac brûlant, elle espéra que la fine barrière qu'elle avait évoquée la protégerait aussi de la chaleur. L'instant d'après, elle heurta la créature de plein fouet, et commença à glisser rapidement vers la lave bouillonnante.

« Maintenant ! »

Elle enfonça son épée exactement au point de jonction entre deux des anneaux de ce corps monstrueux. À cet endroit, la peau était molle et céda presque tout de suite.

L'horrible créature hurla et se cabra violemment. Adhara prit appui sur son épée et réussit à se hisser sur son dos. En serrant les cuisses pour se maintenir en équilibre, elle arracha sa lame de la chair du monstre de sa seule main, et frappa à nouveau de toutes ses forces.

— Adrass ! Dépêche-toi ! hurla-t-elle, épuisée.

Malgré la barrière magique, la chaleur devenait de plus en plus intense, les ruades de la bête lui retournaient l'estomac, et le sang noir et visqueux qui

coulait de sa blessure rendait son équilibre de plus en plus précaire.

Soudain, un puissant éclair l'aveugla. Pendant un instant, tout fut blanc, et Adhara perdit la perception de l'espace. Autour d'elle, tout se dissipa dans la violente lumière et elle ne sentit même plus la monstrueuse créature se débattre sous ses coups.

— Saute de là, j'ai ouvert la porte !

La voix d'Adrass. C'était lui qui avait provoqué cet éclair.

Revenant à elle, Adhara se rendit compte que le ver se dirigeait à toute allure vers la lave. Au moment où il y plongerait, il ne resterait aucune trace d'elle.

— Saute, je te dis !

Mais Adhara était exténuée et ne comprenait plus rien. Elle se laissa glisser dans le vide, la chaleur se fit dévorante, sa chute vers l'abysse inexorable. Par chance, elle perdit connaissance, ce qui lui épargna le spectacle du feu près de consumer sa chair.

Adrass fut rapide. Sa main agit avant sa tête. Un seul mot, et Adhara s'arrêta à moins de dix brasses de la fournaise. Quelques secondes de plus, et elle prenait feu.

Il la fit remonter aussi vite qu'il put et l'expédia de l'autre côté de la porte qu'il venait de forcer. Le ver disparut dans la lave avec un gargouillis lugubre, et il n'y eut plus que le silence et la respiration haletante du magicien. L'évocation de la barrière magique suivie de l'enchantement de vol l'avait vidé. Il se traîna vers la jeune fille évanouie et la secoua pour la ranimer.

— Adhara ? Allez, Adhara, c'est fini !

La barrière magique qu'elle avait créée pour se protéger de la chaleur avait commencé à céder pendant les dernières secondes passées sur la croupe du monstre : ses vêtements étaient brûlés, sa peau rougie et maculée de sang.

Adrass saisit sa tête entre ses mains et approcha son visage du sien.

— Adhara ! N'abandonne pas... Adhara !

Elle ouvrit les yeux. En la voyant revenir à elle, Adrass, fou de joie, l'étreignit de toutes ses forces.

— Tu m'as fait une sacrée peur ! gémit-il en étouffant un sanglot contre le cou de sa créature, de sa fille.

Il sentit sa main serrer faiblement ses flancs, et le nœud dans sa gorge se dénoua.

— Toi aussi, murmura Adhara.

La salle dédiée à la Magie Occulte était immense. Ses parois étaient couvertes de symboles suintant de lave, et son sol entièrement gravé de motifs mystérieux. On aurait dit qu'un fou avait été emprisonné entre ses murs. La voûte du plafond, haute d'au moins dix brasses, était soutenue par ce qui ressemblait à de gigantesques os d'animaux. D'énormes tibias, des fémurs géants, des côtes démesurées. Adhara n'aurait pas su dire à quelle

race de bêtes ils pouvaient appartenir.

— Tu as une idée de ce que ça peut être ?

Adhara secoua la tête.

— Peut-être les os de quelque monstre marin qui vivait à l'époque des elfes et dont le souvenir s'est perdu.

Le long des murs se déployaient des rangées et des rangées de livres, complétées au centre par d'immenses étagères. Les portes d'ébène qui en protégeaient le contenu étaient cadénassées par de lourds fermons en métal. Au-dessus, des charpentes en os dessinaient des arabesques mystérieuses et inquiétantes.

Adrass et Adhara se mirent immédiatement au travail.

Tracer une carte approximative de l'endroit et des centaines de cartouches qui surmontaient les étagères leur prit déjà une heure ou deux. Cette salle renfermait tout le savoir concernant les formules interdites, un échantillon infini de ce que les elfes avaient su produire de plus terrible à l'époque où ils exerçaient leur domination sur le Monde Émergé.

Les étagères avaient perdu leur solidité d'origine, et les forcer ne fut pas compliqué. Adrass reconnut tout de suite certains volumes.

— J'avais une copie de celui-ci dans mon laboratoire... Oh, et celui-là ! j'en entends parler depuis des années !

Il touchait les livres avec déférence, les caressant comme il l'aurait fait avec une personne aimée. En fin de compte, c'était toujours un homme qui pratiquait la Magie Interdite et qui avait accompli des actes horribles, songea Adhara. Et pourtant, elle n'arrivait pas à le voir avec les mêmes yeux qu'avant. Pas après les mille et une épreuves qu'ils avaient traversées ensemble.

La phase d'excitation ne dura pas longtemps. Adrass se plongea bientôt dans la lecture des ouvrages. Il devait avoir une mémoire exceptionnelle. Il parcourait les pages rapidement, ne s'arrêtait que sur ce qui l'intéressait et le notait sur un parchemin qu'il gardait près de lui. Il reposait ensuite l'ouvrage et passait au suivant. À la fin, Adhara dut littéralement le traîner à l'extérieur.

— C'est un endroit extraordinaire. Une incroyable réserve de connaissances ! Rien qu'en ces quelques heures, j'ai appris plus qu'au cours de toutes mes années d'étude.

— Ce sont des Livres Interdits, Adrass...

Il leva des yeux étonnés, puis rougit.

— Je sais... Mais le mal peut aussi être riche d'enseignements, tu ne crois pas ?

En tout cas, cette phrase correspondait bien à leur relation. Pendant une grande partie de leur voyage, cet homme avait été pour Adhara la personnification du mal. Et c'était pourtant lui qui, indirectement, lui avait permis de se sentir humaine.

— Et puis, je cherche une chose bien précise, tu le sais, rien d'autre,

ajouta-t-il gravement.

— Merci, marmonna Adhara, embarrassée.

— Je te le dois bien.

La réponse à toutes leurs questions se présenta le lendemain. Adhara était en train d'évaluer les provisions qui leur restaient : à peine pour deux jours, peut-être trois ou quatre s'ils se rationnaient au maximum. Pour l'eau, il n'y avait pas de problème, elle ne manquait pas. Lorsqu'elle releva les yeux, elle trouva Adrass devant elle, un livre à la main, le visage pâle. Elle eut presque peur.

— J'ai trouvé, dit-il.

Aussitôt, son cœur s'emballa. Elle était sauvée.

— Apparemment, nous avons commis une erreur en te créant : nous n'avons pas uni ton corps et ton esprit.

— C'est-à-dire ? demanda Adhara.

— Ce n'est pas tant ta chair qui désire retourner à la tombe, mais ton âme qui est en quelque sorte perçue comme étrangère par ton corps.

Adhara sourit amèrement.

— Alors cela signifie que j'ai une âme ? Que je ne suis pas seulement un objet, ou le résultat d'une expérience comme tu le prétendais ?

Le sérieux avec lequel la dévisagea Adrass, la douleur qu'elle lut dans ses yeux fit mourir l'ironie sur ses lèvres.

— J'ai compris beaucoup de choses, ces jours-ci avec toi, des choses que je refusais de voir auparavant. Tu veux que je te demande pardon de ce que j'ai fait ? Je te demande pardon, je te demande pardon de la souffrance que je t'ai infligée, de la façon dont je t'ai regardée lorsque je t'ai connue. Mais mon acte présomptueux t'a ramenée à la vie, et cela, je ne le regrette pas.

— Continue, murmura Adhara.

— Il existe un rituel pour réparer cette erreur et il n'est applicable qu'à une Sheireen comme toi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il nécessite le Sceau de Shevraar.

Adhara ne comprenait pas, et Adrass essaya de s'expliquer mieux.

— Il s'agit d'invoquer sur toi une sorte de bénédiction du dieu, dans un lieu où sa présence soit très forte. Comme j'ai commis un sacrilège en te créant, et que tu demeures le fruit de la Magie Interdite, Thenaar pourrait ne pas t'accorder sa bénédiction.

Il se tut, et Adhara remarqua que ses mains tremblaient.

— Mais... ? ajouta-t-elle pour lui.

— Mais tu es Sheireen, la Consacrée. Tu lui appartiens, tu es l'une de ses créatures. Donc, cela devrait fonctionner.

— Et si cela ne fonctionne pas ?

Adrass soupira en serrant nerveusement les poings.

— Nous mourrons tous les deux, répliqua-t-il sèchement.

Adhara observa son bras amputé. Son histoire lui laissait rarement le choix.

— Ou ça ou une mort certaine, n'est-ce pas ?

Adrass se contenta de hocher la tête.

Adhara le fixa d'un air pensif.

— D'accord. Où devons-nous aller ?

— Pas très loin, répondit Adrass en souriant, avec une étrange lueur dans les yeux.

LA CONSACRÉE

— Nous devons nous rendre dans un temple elfique, un temple dédié à Shevraar, pour être précis, expliqua Adrass.

— Et tu dis que ce n'est pas loin d'ici ?

— Oh non, en réalité c'est vraiment loin, toutefois nous n'aurons pas beaucoup de route à faire, et surtout, cela ne devrait pas nous prendre trop de temps...

Adhara continuait à ne pas comprendre, et Adrass semblait presque s'en amuser.

— Le temple dont je te parle ne se trouve pas physiquement dans le Monde Émergé. C'est une sorte de lieu magique où les elfes l'ont confiné avant d'abandonner cette terre.

— Mais leurs sanctuaires, ceux dans lesquels Nihal a trouvé les huit pierres du talisman du pouvoir, eux sont restés dans le Monde Émergé...

— Ils étaient considérés comme des lieux moins sacrés, même s'ils recelaient un grand pouvoir. Cela étant, si tu y réfléchis, ils étaient protégés d'une autre façon : on ne pouvait toucher les pierres que si on possédait du sang elfique.

C'était vrai, Adhara s'en souvenait. Nihal n'avait réussi à rassembler les pierres que parce qu'elle était une demi-elfe.

— L'endroit que nous devons trouver, au contraire, a été occulté. Il n'est accessible que par un portail magique, qui est ici, dans cette bibliothèque.

— Un portail magique ? Ça existe, ça ?

Adrass acquiesça.

— Il s'agit d'une véritable porte, qui peut conduire vers des lieux très éloignés dans l'espace, ou bien cachés, comme ce temple. Pour que la magie fonctionne, on en construit deux simultanément, dans les deux lieux que l'on veut connecter. L'enchantement se fait avec du cristal noir, sur lequel est imposé un sceau qui exige en échange la vie du magicien qui le prononce.

— Sa vie ? s'exclama Adhara, incrédule.

Adrass confirma gravement.

— On invoque alors un autre sceau, et le portail est prêt.

— Et nous, nous cherchons quelque chose de ce genre ?

Adrass acquiesça encore une fois.

Contrairement à ce qu'avait dit Adrass, le trouver se révéla plus compliqué que prévu. Ils passèrent au crible les murs de la vaste salle, à la recherche d'un quelconque passage, d'une pièce secrète ou d'une trappe. Rien.

Ils s'assirent au milieu de la salle, découragés.

— Tu es vraiment sûr qu'il se trouve ici ? demanda Adhara.

— C'est écrit dans l'un des livres que j'ai consultés. Il n'y a aucun doute.

Fatiguée et démoralisée, la jeune fille appuya son visage dans sa main. Ils n'allaient tout de même pas renoncer maintenant, si près du but !

Son regard se mit à errer distraitement sur les murs de la salle, parmi les symboles plus brillants que jamais. Soudain, elle s'aperçut que leurs dimensions variaient. Certains étaient légèrement plus grands que les autres. Ce fut comme une révélation.

— Adrass... ? dit-elle en les lui indiquant un à un.

Devinant ses pensées, il se leva et se mit à examiner attentivement les runes. Armé d'une plume et d'un parchemin, il nota celles qui semblaient différentes des autres. Comme la salle était immense, il sollicita l'aide d'Adhara.

Ils se retrouvèrent à mi-chemin, chacun avec sa propre liste, et les confrontèrent. Il s'agissait d'à peine une dizaine de runes. Adrass remarqua que c'était comme si la salle était divisée en plusieurs sections, dont chacune possédait un seul symbole de grande taille. Il pensa aussitôt qu'il pouvait s'agir d'un code, et il en eut la confirmation quand il se rendit compte que ces runes composaient des mots pourvus de sens. Ils appartenaient à un langage utilisé par les elfes pour la Magie Occulte. En revanche, les symboles repérés par Adhara semblaient ne rien signifier.

— Tu es sûre d'avoir tout noté ?

— Absolument.

— Et tu as suivi l'ordre dans lequel se présentaient les runes ?

— Bien sûr. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Adrass lui expliqua la situation, et la jeune fille regarda autour d'elle, décontenancée. Comment était-il possible que ses runes à elle n'aient pas de sens, s'ils avaient tous deux appliqué la même méthode ? Elle refit le chemin qu'elle avait suivi en contrôlant une deuxième fois les symboles qui illuminaient les murs. C'est à la cinquième lettre qu'elle comprit. Elle regarda derrière elle, songeant à la façon dont Adrass avait procédé, et trouva la confirmation de ses soupçons.

— Les miens aussi ont un sens ! s'exclama-t-elle.

— Je les ai assemblés de toutes les manières possibles et je t'assure que *lehemsarvaliarht* ne veut rien dire.

Cette fois, ce fut au tour d'Adhara de sourire.

— Probablement pas, en effet, mais que dis-tu de *thrail avras mehel* ? Pour partager la salle en deux, nous l'avons parcourue dans des directions opposées, et donc, j'ai tout lu à l'envers.

— Tu as raison, comment ai-je pu ne pas y penser ? Nous y sommes ! s'écria Adrass.

Il transcrivit la phrase sur son parchemin, puis en lut la traduction :

— « C'est par la réflexion qu'on arrive au but... » Ce n'est pas très explicite...

Adhara essaya de se concentrer.

— Le but, c'est le portail, je dirais.

— Là-dessus, il n'y a pas de doute. Mais la réflexion ?

Ils échangèrent un regard perplexe.

— La réflexion, nous l'avons déjà utilisée ; nous avons compris le secret des symboles plus grands, hasarda Adhara.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il s'agit peut-être moins du sens de la phrase, que de la phrase en elle-même. Peut-être que la phrase est la clé qui ouvre la porte.

— Ça m'étonnerait, rétorqua Adrass, le portail est taillé dans du pur cristal noir.

— Eh bien alors, peut-être que c'est la clé pour accéder à la pièce où il se trouve, je ne sais pas... Lis la phrase en runique, suggéra Adhara.

— « *Erscha tras avelya ru wyrto gol anthrail avras mehel* », dit-il sans conviction.

À peine avait-il fini, qu'ils entendirent quelque chose tourner sur ses gonds, de l'autre côté de la salle.

— Ça marche... murmura Adrass, incrédule.

Et tous deux coururent vers la source du bruit, dans la crainte que ce qui venait de s'ouvrir, quoi que ce soit, puisse se refermer.

C'était l'une des étagères qui avait pivoté ; en même temps, une section du mur avait coulissé, révélant un étroit passage creusé dans la pierre.

Adrass se pencha pour l'examiner.

— Je dirais que c'est par là, conclut-il.

Et, comme toujours impatient, il se faufila à l'intérieur.

Ils marchèrent longtemps. Il faisait chaud et humide, et l'atmosphère était suffocante. À mesure qu'ils progressaient, le tunnel se rétrécissait, les obligeant à baisser toujours plus la tête. Plus de symboles, plus de lave. Ils étaient à nouveau obligés de recourir à la magie pour s'éclairer. Non pas qu'il y ait le risque de se perdre : le boyau descendait rapidement, s'enroulait sur lui-même, s'inclinait parfois plus, parfois moins, mais sans jamais se diviser. Il n'y avait aucun moyen de se tromper.

Ils finirent par se retrouver à quatre pattes. Cette position était plus qu'inconfortable pour Adhara, qui ne pouvait prendre appui que d'une main.

— Nous y sommes presque, je vois une lumière, dit brusquement Adrass.

En effet, on entrevoyait au loin une vague lueur qui prit peu à peu la forme d'une ouverture circulaire. Mais lorsqu'ils l'atteignirent, le magicien s'arrêta net.

— Que se passe-t-il ? demanda Adhara.

— Nous allons devoir invoquer à nouveau l'enchantement de vol, répondit-il en désignant le vide en dessous d'eux.

Ils se trouvaient à environ dix brasses du sol, à l'intérieur de ce qui ressemblait à une coupole creusée dans la roche. Au milieu, se dressait le portail. Un immense anneau de cristal noir de forme elliptique occupait toute la salle. Son bord était orné de runes et de motifs d'animaux qu'Adhara n'avait jamais vus. Le cristal noir étincelait de reflets sanguins, comme animé par une lumière intérieure.

— C'est l'effet du sceau, expliqua Adrass lorsqu'ils eurent atterri devant. Il a été imposé avec le sang du magicien qui a donné sa vie pour l'activer. *Tout son sang.*

Adhara frissonna. Elle comprit pourquoi elle n'avait jamais entendu parler de portail magique auparavant.

L'espace elliptique entouré par l'anneau de cristal noir était occupé par une matière verte translucide, ondoyante comme de l'eau. Elle était parcourue de vagues qui naissaient et disparaissaient avec des reflets d'arc-en-ciel.

— Tu crois qu'il fonctionne encore ? demanda Adhara, fascinée par l'inquiétante beauté qui se dégageait du portail.

— Bien sûr. Le temps ne compte pas ici. Mais nous avons besoin de la clé.

— C'est-à-dire ?

— Du sang, déclara-t-il sèchement. Le tien, pour être précis.

Adhara observa le portail.

— Mon sang de Sheireen, n'est-ce pas ?

— Sans lui, le sceau ne s'ouvrira pas et nous courrons à une mort certaine. Les elfes étaient du genre plutôt jaloux de leurs secrets, essaya-t-il de plaisanter.

— Fais ce que tu dois faire, dit Adhara en lui tendant le bras.

Adrass sortit de sa besace une ampoule de verre et une lancette et lui préleva quelques gouttes de sang. Elle ne sentit presque aucune douleur.

À peine eut-il projeté l'ampoule contre le portail, que la membrane disparut pendant quelques instants, pour réapparaître sous la forme d'un voile d'eau bleutée, à l'aspect presque engageant.

Adrass prit la main d'Adhara et la serra avec force.

— Allons-y, dit-il.

Ils se jetèrent contre l'intérieur de l'anneau. Adhara éprouva une sensation étrange. Il faisait froid, comme si un lac glacé les accueillait dans ses profondeurs, et chaud aussi, comme si un feu dévastateur leur léchait les membres. Cela ne dura qu'un instant, pendant lequel tout fut lumière. Puis la

clarté s'évanouit, et ils furent de l'autre côté. Dans un lieu sans espace et sans dimension. Le temple.

C'était un édifice de forme circulaire, au sol en flammes, mais ni elle ni Adrass ne ressentait la moindre chaleur. Ses parois étaient de cristal noir, brillantes, ornées d'innombrables armes : des lances, des épées, des flèches, des arbalètes, des massues, des arcs. D'innombrables épées pendaient également de sa coupole, menaçant les visiteurs.

L'espace était divisé en deux par une rangée de colonnes qui dessinait une espèce de couloir le long des murs. Chacune d'elles était enveloppée d'éclairs, qui jaillissaient du sol vers le haut, aussi rapides à se former qu'à s'éteindre. L'atmosphère générale était sinistre. Un lieu parfait pour glorifier le dieu de la guerre, de la destruction et de la création, le principe et la fin de toute chose.

Un autel rond se dressait au centre de la nef, lui aussi encerclé de flammes et d'éclairs. Il abritait une épée, autour de laquelle s'enroulait mystérieusement une vigoureuse vrille ornée de fleurs parfumées et rouges comme le sang.

— Thenaar... murmura Adrass en s'agenouillant avec dévotion.

C'était la demeure de son dieu, celui auquel il avait voué tant d'années de sa vie.

— Tu sens sa présence, Adhara ? cria-t-il en se relevant, les yeux brillants. C'est *notre* dieu ! C'est lui qui te sauvera, tu comprends ? Il te libérera de l'esclavage qui t'accable !

Adhara laissa Adrass lui prendre la main et la conduire vers l'autel.

— Agenouille-toi.

— Que vas-tu me faire ? demanda-t-elle.

— Te bénir avec l'épée, et ensuite t'asperger avec le suc d'une fleur de cette plante, la Flamia, la plante consacrée à notre dieu.

Adhara regarda les éclairs et les langues de feu qui entouraient l'arme.

— Tu dois la prendre ?

Adrass acquiesça en souriant.

— Mais....

Il n'eut pas besoin d'en dire plus. Adhara devina tout dans ses yeux.

— La magie exige toujours un prix, même les magiciens médiocres le savent. Le moment est venu pour moi d'expier ce que je t'ai fait.

— Que va-t-il t'arriver ? murmura Adhara, pressentant déjà la réponse.

— En utilisant la Magie Interdite, poursuivit-il comme s'il ne l'avait pas entendue, je me suis éloigné de mon dieu. Jusqu'à il y a quelque temps, je pensais qu'au nom du bien on pouvait accomplir n'importe quelle infamie, et même que Thenaar y verrait une preuve de ma foi aveugle.

— Adrass...

— C'est ce que m'avaient dit les Veilleurs, et j'y croyais, mais ces jours-ci, j'ai senti à quel point je me suis trompé. Ma maladie, mes prières inutiles, et maintenant ça. Ce sont des signes. Thenaar n'a jamais voulu que j'obéisse

sans conscience, que je renonce à ma nature d'homme. Et c'est grâce à toi que je l'ai compris.

Adhara lui saisit la main, comme pour mettre fin à cette absurde confession.

— Que va-t-il t'arriver ? répéta-t-elle, désespérée.

— L'épée aspire toute l'énergie de celui qui l'empoigne. Seul un elfe peut s'en sortir indemne. C'est ce que disent les écritures, et ce qu'ont décidé ceux qui ont occulté ce lieu sacré.

Adhara secoua la tête.

— Mais je ne veux pas ! J'en ai assez de vivre grâce au sacrifice des autres !

— Tout ira bien, murmura Adrass en se penchant vers elle. Tout sera fini avant que je meure, tu verras.

Mais Adhara devinait qu'il cherchait seulement à la rassurer.

— Je ne peux pas accepter ces conditions.

— Alors tu mourras.

— Peut-être que c'est ce qu'il y a de plus juste. Peut-être même n'aurais-je jamais dû naître.

Le visage d'Adrass s'assombrit d'un coup.

— Ne dis pas ça. Tu es la seule chose saine de toute cette histoire, la seule chose dont je sois fier. Tu es peut-être née du mal, mais tu as beaucoup plus d'âme que je n'en ai moi-même. Tu as été jusqu'à donner ton sang pour me sauver, moi, ton bourreau ! Et ce n'est pas parce que tu es la Consacrée, c'est parce que tu es toi.

Adhara ne sut pas quoi dire. Des larmes brûlantes lui coulaient sur les joues, s'évaporant à la chaleur des flammes.

— Je ne peux pas te soustraire à ton destin, je ne peux pas défaire ce que j'ai fait. Tu dois vivre, Adhara. Quand tout ceci sera fini, quand le Monde Émergé aura retrouvé la paix, vis, et sois libre. De moi, de Thenaar, de n'importe quelle entrave. Vis libre et heureuse.

Puis, il s'arracha à son étreinte et se lança vers l'autel.

— Adrass !!!

Elle bondit pour essayer de l'arrêter, mais c'était trop tard : d'une main, le magicien serrait déjà la garde de l'épée, et de l'autre, la fleur de son salut.

Flammes et éclairs enveloppèrent le temple, en faisant vibrer les murs. Adrass s'arc-bouta de toutes ses forces sur l'autel et finit par en extraire l'épée. Son visage était un masque de douleur.

— Mets-toi à genoux, balbutia-t-il.

— Je ne peux pas... pas comme ça...

— Mets-toi à genoux ou tout sera inutile ! rugit-il en titubant.

Adhara obéit. Elle ne pouvait rien faire d'autre. Elle sentit la lame se poser sur son épaule. Pour elle, elle était presque fraîche, mais pour lui elle devait être brûlante.

— Par l'acier de cette épée, je te consacre à Shevraar.

Adrass lâcha l'épée qui tomba sur le sol en tintant, puis tendit péniblement la main qui serrait la fleur, presque à bout de forces. Quelques gouttes tombèrent sur les cheveux d'Adhara, descendirent le long de son visage.

— Par le sang de cette fleur, je te consacre à Shevraar, cria Adrass.

Puis, levant les bras vers le ciel, il ajouta :

— Renais en Shevraar, comme le métal forgé a nouvelle vie dans le feu.

Au même moment, Adhara se sentit traversée par une flamme brûlante et bienfaisante à la fois. Sa chaleur se diffusa dans tout son corps, redonnant vie à ses membres et leur insufflant une force inconnue. Cependant, même un bien-être aussi intense ne pouvait lui faire oublier le prix de cette renaissance. Tout ce qu'elle désirait, c'était qu'Adrass cesse de souffrir. Ce qu'il avait fait ne comptait plus. Il lui avait donné la vie. Une vie imparfaite, incomplète et douloureuse, mais une vie. Sans lui, elle n'aurait jamais existé. Et cela, elle ne pouvait pas l'oublier.

Tout finit dans un éclair de lumière, suivi par un bruit sourd. Adhara ouvrit les yeux et vit Adrass étendu sur le sol, sans connaissance.

LE CHOIX D'ADHARA

— Adrass !

Adhara courut vers lui et le retourna pour le mettre sur le dos. Il était très pâle, et moite de sueur. Ses mains étaient complètement ravagées par le feu, mais il respirait encore faiblement. Il lui fallait de l'eau. Adhara fouilla dans sa besace, trouva la gourde et la lui vida dans la bouche.

— Adrass, je t'en prie, je ne peux pas ressortir d'ici sans toi, je n'y arriverai pas.

Le magicien ouvrit lentement les yeux, et Adhara l'étreignit comme si c'était la dernière fois.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il avec une quinte de toux.

— Moi ? Bien, c'est plutôt toi... répondit-elle en s'écartant doucement.

Adrass sourit pour la rassurer.

— Il fait une chaleur torride ici.

Adhara ne le sentait pas. Probablement grâce à sa nature de Sheireen.

— Alors on s'en va, dit-elle en essayant de le soulever.

Elle se sentait tout à coup une force extraordinaire. Enfin, son corps lui répondait, enfin il n'était plus un élément étranger. C'était devenu *son corps*.

— Tu as l'air différente... haleta Adrass, tandis qu'ils s'approchaient du portail.

— C'est grâce à toi, répondit Adhara.

Sa magie l'avait ressuscitée, rien n'aurait de sens s'il mourait. Elle voulut l'entraîner vers l'entrée ; il résista.

— Laisse-moi ici.

Sa voix n'était plus qu'un souffle.

— Je n'abandonne pas mes amis, alors mes ennemis, imagine, répliqua-t-elle sans s'arrêter.

— Je parle sérieusement. Cet endroit est parfait pour moi. Le temple où j'ai enfin trouvé mon dieu.

Adhara le tira par le bras.

— C'est justement pour ça que tu ne peux pas abandonner maintenant.

Adrass secoua la tête.

— Au contraire, il est juste que tout se termine ici, parce que ce que j'ai fait est impardonnable.

Ils étaient devant la porte de ce temple suspendu dans une dimension magique. La membrane était à nouveau d'un vert iridescent, exactement comme lorsqu'ils étaient arrivés. Adhara fit asseoir Adrass et se planta devant lui, en le regardant droit dans les yeux.

— Je t'ai tout pardonné. Et si moi je l'ai fait, Thenaar l'a fait aussi. Alors maintenant éloignons-nous d'ici, et allons apporter le remède au Monde Émergé.

Elle se força à sourire, puis découvrit son bras gauche et dégaina son poignard. Un dernier tribut de sang à payer.

— Laisse-moi, murmura Adrass, exténué.

Adhara ravala ses larmes et s'incisa résolument la peau, comme elle l'avait fait quelques jours plus tôt, lorsqu'elle avait dû sauver la vie de son ennemi. Des gouttes de sang commencèrent aussitôt à couler. Elle rangea son arme et les recueillit dans la paume de sa main. Lorsqu'elles lui semblèrent en quantité suffisante, elle les lança contre le portail. La membrane se mua à nouveau en un voile bleuté, et Adhara releva vivement Adrass de terre. Il était de plus en plus pâle, la respiration toujours plus haletante.

« Il faut que je le sorte d'ici. C'est cet air, cet endroit étouffant qui le rend malade », se répétait Adhara pour se convaincre que tout irait bien une fois loin du temple.

Ils se jetèrent contre le portail, et cette fois Adrass hurla. Adhara l'étreignit plus fort. Elle ne comprenait pas pourquoi il souffrait tant, alors qu'elle ne ressentait qu'une sensation agréable sur sa peau. Quelques secondes plus tard, ils se retrouvèrent dans la salle d'où ils étaient partis. Ils avaient réussi !

Mais l'enthousiasme d'Adhara s'évanouit aussitôt. Une sinistre lumière rouge brillait devant eux, et le souvenir du médaillon que portait Amhal lors de leur dernière rencontre lui revint tout de suite à l'esprit. Un frisson glacé lui parcourut l'échine. Pétrifiée de stupeur, elle vit l'énorme claymore se lever dans le vide, prête à frapper.

Ensuite il y eut l'odeur de sang, le bruit de la lame lacérant la chair. Adhara sentit le corps d'Adrass se contracter entre ses bras, exhalant son dernier souffle. Il leva un instant les yeux sur elle et lui sourit. Un sourire las, lointain, déjà ailleurs. Puis il glissa lentement le long de son corps et tomba à terre, le dos ensanglanté. L'épée d'Amhal l'avait transpercé de part en part. Sans qu'elle s'en rende compte, Adrass l'avait sauvée, encore une fois. Adhara demeura un instant immobile, abasourdie par ce spectacle horrible. Son flanc brûlait, mais elle n'arrivait même pas à attribuer un sens à cette douleur.

Finalement, la colère l'emporta sur le reste. Amhal agitait son épée

trempée de sang devant elle, le sang de son père.

— Maintenant c'est ton tour, siffla-t-il froidement.

Un sillage de minuscules perles rouges se dessina dans l'air, et Adhara comprit qu'elle n'était plus rien pour lui. Il la considérait désormais comme un obstacle sur un chemin de gloire tracé depuis longtemps.

Cette révélation lui donna la force de chasser toute pitié de son cœur. Quelque chose se brisa en elle, d'où émergea ce qu'elle avait toujours été pour les autres : un espoir, une Sheireen. Tout à coup, son devoir lui apparut clairement. L'homme dont le corps semblait lentement dans l'oubli à ses pieds ne serait pas mort en vain. Et elle donnerait elle-même du sens à son dernier sacrifice.

Elle s'écarta, ramassa l'épée d'Adrass et se campa en position d'attaque. C'était une vieille lame rouillée, mais cela n'avait pas d'importance. Sa haine la transformerait en acier trempé. Sa haine et ses pouvoirs.

Amhal se jeta sur elle et l'attaqua par un fendant vertical, qu'Adhara laissa se briser sur une barrière magique qu'elle évoqua instantanément. Oui, elle avait changé. Le rituel d'Adrass avait fait d'elle une vraie Consacrée.

Elle riposta par un ample moulinet et se lança contre son ennemi de toute sa force neuve, résolue à le tuer. Leurs lames se croisèrent, et à ce contact le corps d'Adhara trembla de douleur. C'était un adversaire difficile. Elle ferma les yeux et récita instinctivement une formule qu'elle ne pensait même pas connaître.

Aussitôt, une lumière dorée enveloppa son arme, qui parut s'animer. Elle la sentit vibrer sous sa main, devenir dure et résistante, renforçant la précision de ses fendants. Amhal recula de quelques pas puis, d'un bond, il se libéra de son emprise en assénant au passage un coup d'épée sur le portail. Un grand morceau de cristal noir se fracassa à terre, faisant vibrer les parois de la grotte. Adhara réussit de peu à l'éviter en roulant sur le sol. Elle se releva aussitôt, au moment précis où un éclair blanc creusait un profond sillon juste devant elle. Elle se protégea derrière ce qui restait du monolithe noir et essaya de calmer sa respiration. Si elle voulait sortir victorieuse de ce combat, elle ne devait pas baisser sa garde. Un élanement au flanc la ramena à la réalité. Elle regarda la longue déchirure sur son gilet. Amhal avait dû la blesser en transperçant le corps d'Adrass. Tant pis. Elle s'en occuperait plus tard, pensa-t-elle en sortant la tête hors de sa cachette pour contrôler la situation.

Amhal haletait au centre de la salle, son épée dans une main, l'autre encore levée vers le ciel pour évoquer l'enchantement qui avait failli l'atteindre quelques minutes plus tôt. Profitant de ce moment de faiblesse, Adhara bondit en avant. Le jeune homme ne fut pas assez rapide pour éviter la trajectoire de sa lame, et sa fente atteignit sa cible. Un hurlement lancinant remplit la grotte, tandis que deux doigts volaient. Adhara l'avait touché à la main gauche, et le vit porter son membre blessé à sa poitrine, le visage contracté par la douleur.

— Maintenant nous sommes à égalité, rugit-elle, féroce.

Sa fureur était si incontrôlable qu'elle ne laissa pas un instant de répit à son adversaire. Elle le frappa successivement au bras puis à la jambe pour l'obliger à reculer. Elle s'acharna encore, jusqu'à le plaquer le dos au mur. Elle leva son épée, prête à lui porter le coup de grâce, mais cette fois ce fut lui qui se protégea derrière une barrière magique. Le coup d'Adhara ricocha violemment, lui faisant perdre l'équilibre.

Amhal resta debout contre le mur, hors d'haleine, pendant qu'elle reculait de quelques pas. Il n'y avait pas la moindre expression dans ses yeux, et Adhara lui en fut presque reconnaissante. Elle ne devait voir en lui que l'assassin de Néor et d'Adrass. Un ennemi à abattre, rien d'autre.

« Par Thenaar », pensa-t-elle, et elle lança une formule de pétrification. Amhal réussit à l'esquiver et riposta par un nouvel éclair blanc, plus faible que le précédent ; il commençait à perdre de l'énergie. Son coup suffit néanmoins à faire exploser le portail en une myriade d'éclats. Adhara eut à peine le temps de s'abriter derrière une barrière magique. Les lourds débris coupants comme du verre s'abattirent sur le sol dans un fracas assourdissant. Puis, ce fut le silence.

Elle reprit lentement son souffle au milieu des ruines, protégée par la barrière qu'elle avait évoquée. Elle était éreintée, mais sa rage demeurerait intacte, tout comme son désir de combattre. Il y avait quelque chose de mystérieux dans l'affrontement qui était en train de se dérouler. Elle sentait clairement que le destin lui-même guidait leurs coups, un destin dont l'enjeu les dépassait, mais auquel ils étaient voués depuis des années, des siècles, des millénaires.

Elle attendit prudemment la contre-attaque de son ennemi, en serrant son épée. Ses forces commençaient à diminuer elles aussi, et la barrière argentée devint plus fine ; au même moment, un bruit de pas métalliques résonna dans la salle.

Amhal s'approchait d'elle en traînant son arme derrière lui. Adhara rassembla son courage, ferma les yeux et se concentra. Le Marvash était maintenant près d'elle, tout près. Presque sur elle.

Elle laissa la barrière magique exploser et émergea du tas de débris en brandissant son arme vers le ciel. Elle sentit la peau de son épaule gauche se lacérer, mais aussi sa lame s'enfoncer dans le flanc de son adversaire. Ils tombèrent tous les deux au sol, épuisés et hagards. Pour une obscure raison, ils ne se trouvaient plus dans la caverne du temple mais dans un bois touffu, éclairé par un ciel étoilé et limpide. Le portail était à quelques pas d'eux, complètement détruit. Tout autour, le calme surnaturel du bois, et un vent glacé qui fouettait leurs visages baignés de sueur.

C'est elle qui se releva la première, en prenant appui sur son épée. Tout son corps lui faisait mal. Elle avança en boitillant, à peine consciente de ce qu'elle faisait. Amhal réussit avec peine à se mettre à genoux, la main convulsivement serrée sur sa garde. Adhara sentit l'odeur de son sang, cette

odeur qu'elle connaissait si bien. Et elle se souvint.

Les entraînements solitaires, les blessures qu'il s'infligeait pour se punir de la rage qui lui rongeaient l'âme depuis sa venue au monde. Sa lutte acharnée pour préserver ce qu'il y avait de bon en lui...

Un sentiment étrange l'envahit, et le visage du garçon pour qui elle avait entrepris ce long voyage se superposa un instant à celui, impassible et haletant, qu'elle avait devant elle. Sa haine s'évapora, tandis que les paroles d'Adrass lui résonnaient dans la tête. « Sois libre. De moi, de Thenaar, de n'importe quelle entrave. Sois libre et heureuse. » C'était l'héritage qu'il lui avait laissé, sa dernière volonté avant de se sacrifier sur l'autel de son dieu : qu'elle ne renonce pas à elle-même pour mener la guerre des autres, qu'elle ne se soumette pas à un destin qu'il s'était lui-même repenti de lui avoir imposé. Il voulait qu'elle vive selon ses propres convictions, selon ses propres sentiments. Parce que c'était ce qui faisait d'un être vivant une personne.

Adhara laissa son épée glisser de ses mains, et lorsque Amhal essaya de lever la sienne, elle la plaqua sur le sol avec un pied jusqu'à ce qu'il lâche prise.

— Je ne veux pas que ce soit ainsi, dit-elle doucement en tombant à genoux, sans cesser de regarder dans les yeux cet homme perdu. Je ne veux pas te haïr.

Elle s'approcha de son visage, caressa ses traits froids et impassibles.

— Je ne sais pas ce qu'est devenue la partie de toi que j'aimais, ni si je la retrouverai un jour. Mais je ne me plierai pas à ce jeu, murmura-t-elle entre ses larmes.

— Va-t'en, répondit-il, un tremblement dans la voix.

— Je refuse de faire ce que le monde et les dieux ont prévu pour moi. Je veux suivre ma propre route, la route que me dicte mon cœur depuis que je me suis réveillée dans ce pré. Parce qu'il n'y a que comme ça que je saurai qui je suis *vraiment*.

— Va-t'en ! hurla-t-il à nouveau.

Enfin une trace d'émotion. Adhara posa ses lèvres sur les siennes, les entrouvrit doucement et l'embrassa. Elle embrassa l'assassin, l'ennemi, le monstre.

Ensuite, elle s'écarta, et l'espace d'un instant elle revit dans ses yeux le vrai Amhal, l'Amhal qui malgré sa souffrance refusait de céder à ses pires instincts, l'Amhal qui aurait préféré la mort à ce qu'il faisait maintenant. La lumière rouge du médaillon s'affaiblit, jusqu'à s'éteindre presque complètement.

— Je trouverai un moyen de mettre fin à tout ça sans te tuer, je te le jure. Je changerai l'histoire du Monde Émergé.

Et sur ces mots, elle se dirigea lentement vers le bois, laissant à son ennemi la possibilité de la frapper dans le dos.

Amhal prit sa tête dans ses mains et serra violemment ses tempes. Les sentiments, ces maudits sentiments qu'il avait réussi à étouffer, le torturaient

à nouveau. Et au milieu d'eux, l'image d'Adhara, qu'il ne pouvait pas haïr, qu'il ne pouvait pas tuer. Il la regarda s'enfoncer dans le bois en boitant. Puis, les blessures et la fatigue eurent le dessus. Il tomba à terre avec un dernier regard vers le ciel étoilé, froid et cruel, au-dessus de sa tête. Il ferma les yeux, et l'inconscience le délivra de la souffrance du présent. Peu à peu, le médaillon sur sa poitrine se remit à briller d'une lumière sinistre.

ÉPILOGUE

Kryss était debout, la carte étalée devant lui. Une multitude de petits drapeaux rouges donnaient la mesure de son succès. La Terre de l'Eau était presque entièrement en son pouvoir, et son avancée semblait irrépressible.

À l'autre bout de la table, San le regardait d'un air satisfait. Il était assis sur un siège dont l'élégance tranchait avec la simplicité de la tente dans laquelle le roi étudiait ses plans de bataille. Dans sa main, son éternelle coupe de vin au miel.

— Tu ne devrais pas boire autant, dit Kryss.

— C'est que je bois à toutes tes victoires, sourit San. Et par conséquent à la mienne, ajouta-t-il en prenant une longue gorgée de vin.

Le roi ne répondit pas, les yeux toujours fixés sur la carte.

— Tu te souviens de notre pacte, n'est-ce pas ?

Cette fois, l'elfe leva les yeux. Le visage du Marvash s'était brusquement contracté.

— Où est Amhal ?

— Je l'ai envoyé sur les traces de Sheireen, avant qu'elle ne devienne un obstacle trop difficile à abattre. Pour l'instant, c'est encore une fille craintive, je sais qu'il peut s'en débarrasser sans difficulté. Mais ne change pas de sujet...

Kryss savait depuis le début que San n'avait jamais été là pour lui. Malgré tous ses efforts pour le rallier à sa cause, il ne lui avait jamais obéi que pour atteindre son propre but.

« D'ailleurs, c'est l'un des leurs », songea-t-il avec mépris.

Mais son propre objectif exigeait parfois de recourir à des armes aussi déloyales et sournoises que cet homme.

— Bien sûr que je m'en souviens.

— J'attends depuis des années, tu le sais, et je t'ai servi dans me ménager. Cela dit, je n'oublie pas la raison pour laquelle je fais tout ça.

Kryss leva les mains en soupirant.

— Je sais que tu es un mercenaire et, en fait, cela m'est égal. Tu es une arme, une arme qui jusqu'à présent s'est révélée précieuse.

— Mais je ne vois toujours pas ma récompense.

L'expression du roi se fit sévère.

— Je te l'ai déjà dit. Ce que tu veux est à la portée de la magie elfique. Tu devrais cesser de mettre ma parole en doute.

— Je le sais, répondit San en regardant ailleurs. Je le sais.

« Parfois, on dirait un enfant », songea le roi. Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, San était un être complètement perdu. Pendant d'innombrables années, il avait parcouru sans but les Terres Inconnues, déchiré par ses démons, à la recherche de quelque chose qu'il ne pouvait atteindre avec ses seules forces. Kryss lui avait donné un but, il en avait fait l'arme invincible qu'il était maintenant, et lui avait promis l'impossible. C'est pour cela qu'il continuait à le suivre, pour cela qu'il lui avait amené l'autre Marvash : un enfant comme lui, tourmenté par les mêmes dilemmes pourtant si puérils à ses yeux.

— Tu auras ce que tu veux à la fin de toute cette histoire, dans le Nouveau Monde que j'offrirai à mon peuple. Sache bien que tu seras l'unique être non elfique à l'habiter. C'est déjà en soi une grande récompense, dit Kryss en insufflant à ses paroles une ombre de menace.

— Je me moque de rester en vie ou non. Je veux seulement que tu me remettes ce que tu m'as promis. Après, je pourrais aussi bien mourir.

Le roi le dévisagea en silence.

— Tu l'auras quand tout sera fini, répéta-t-il d'une voix ferme.

— Ce qui ne tardera pas à arriver, si l'on en croit cette carte, remarqua San, l'air soudain plus détendu.

Kryss y jeta un œil soucieux, et San perçut son désappointement.

— Qu'y a-t-il ? Les choses ne te semblent pas aller pour le mieux ?

L'elfe fronça les sourcils.

— L'armée des usurpateurs se réorganise. Jusqu'à il y a quelques mois, ils n'étaient qu'un corps sans tête. Tu avais fait un excellent travail en tuant le roi et son fils ; ils étaient l'âme de la résistance, c'étaient eux qui soutenaient le moral des troupes.

San devina aussitôt où il voulait en venir.

— C'est la reine qui t'inquiète ?

Kryss hocha la tête.

— Ce n'est qu'une vieille femme, répliqua San d'un ton méprisant.

Sa brusque réaction trahissait une agitation profonde. Au fond de son cœur, il savait que Doubhée représentait un obstacle non négligeable.

— Nous devons l'éliminer, rétorqua Kryss. Ses hommes nous ont infligé des pertes considérables. Elle est notre prochaine cible, ajouta-t-il froidement.

San se contenta d'acquiescer.

— Nous la vaincrons plus tôt que tu ne le crois.

Kryss se redressa vivement, cognant du poing sur la table.

— Je ne veux pas seulement les battre et leur arracher leur terre. Je veux les anéantir ! cria-t-il. Cette guerre ne ressemble à aucune de celles que tu as

vues dans ta vie, elle n'est rien par rapport à la bataille que j'ai dû mener pour prendre le pouvoir dans ma propre patrie.

Il se tut un instant, absorbé par ses souvenirs. Les rues d'Orva, sa ville natale, envahies par les soldats, les murs tachés de sang. Une guerre fratricide, qui l'avait aussi opposé à son père.

« C'était nécessaire. C'était le prix à payer pour délivrer mon peuple de l'humiliation et le remettre à sa place véritable. »

— Il s'agit de les exterminer, siffla-t-il en détachant ses mots.

Une lueur de peur traversa les yeux de San. Ce n'était pas la première fois. Kryss savait qu'il pouvait être terrible, et il jouissait de cette sensation de pouvoir absolu qu'il avait sur les autres.

— Pour mener à bien un projet aussi grandiose, j'ai besoin de milliers d'hommes, d'une force dévastatrice et sans limites.

— Tu l'as, répondit San. Tu as la maladie.

— La maladie n'est que le début, ricana Kryss. Crois-moi, le meilleur est encore à venir.

LIEUX ET PERSONNAGES

Adhara : fille créée grâce à la magie par la Secte des Veilleurs, à partir du corps d'une jeune défunte. Son nom lui a été donné par Amhal.

Adrass : Veilleur ayant créé Adhara.

Amhal : apprenti chevalier du Dragon ; depuis toujours en lutte contre l'obscur désir de sang qu'il sent à l'intérieur de lui, il a abdiqué le bon côté de lui-même pour se vouer entièrement au mal en tuant Néor. C'est un Marvash.

Amina : fille de Féa et Néor, jumelle de Kalth.

Aster : demi-elfe ayant régné sur six des huit Terres du Monde Émergé. Vaincu par Nihal cent ans plus tôt.

Baol : ordonnance de Doubhée au front.

Calipso : reine des nymphes.

Chandra : « la sixième », en elfique.

Conseil des Sages : organisation autoproclamée souveraine de Makrat.

Dakara : fondateur de la Secte des Veilleurs.

Dalia : assistante de Theana au temple.

Dohor : père de Learco, cruel roi de la Terre du Soleil qui a tenté de conquérir tout le Monde Émergé.

Dowan : chef de la résistance à Makrat.

Doubhée : reine de la Terre du Soleil, autrefois habile voleuse.

Elfes : anciens habitants du Monde Émergé ; ils l'abandonnèrent lorsque d'autres races commencèrent à le peupler et s'installèrent sur les Terres Inconnues.

Elyna : nom de la jeune fille dont le cadavre a donné naissance à Adhara.

Erak Maar : nom elfique du Monde Émergé.

Féa : veuve de Néor, mère d'Amina et de Kalth.

Frères de la Foudre : prêtres du culte de Thenaar.

Gardiens de la Sagesse : branche armée du Conseil des Sages.

Gilde des Assassins : secte secrète ayant perverti le culte de Thenaar.

Ido : gnome, chevalier du Dragon, qui a tué Dohor et ainsi mis fin à son rêve de conquête.

Jamila : dragon d'Amhal.

Kalima : village au sud de la Terre de l'Eau, où l'on a installé un campement de réfugiés.

Kalth : fils de Féa et de Néor, jumeau d'Amina.

Karin : fiancé d'Elyna.

Kryss : roi des elfes, guidant son peuple à la reconquête du Monde Émergé.

Laodaméa : capitale de la Terre de l'Eau.

Learco : souverain de la Terre du Soleil, et artisan des cinquante ans de paix qu'a connus le Monde Émergé. Tué par la maladie introduite à la cour par San.

Lonerin : magicien, époux de Theana, mort de maladie quinze ans plus tôt.

Makrat : capitale de la Terre du Soleil.

Mal (le) : maladie mortelle et contagieuse répandue dans le Monde Émergé par les elfes.

Marvash : « le Destructeur », en elfique.

Milo : Frère de la Foudre.

Mira : chevalier du Dragon et maître d'Amhal, tué par San.

Monde Submergé (le) : royaume sous-marin, fondé par des exilés du Monde Émergé.

Néor : fils unique de Doubhée et de Learco, paralysé à la suite d'une chute de cheval. Meurt sous les coups d'Amhal.

Nihal : demi-elfe, héroïne qui a sauvé le Monde Émergé du Tyran cent ans plus tôt. Elle a été l'une des Sheireen.

Nymphes : créatures faites d'eau vivant sur la Terre de l'Eau. Elles sont immunisées contre le Mal.

Nouvelle Enawar (la) : seule ville de la Grande Terre, siège du Conseil du Monde Émergé et de l'Armée Unitaire.

Pieux (les) : survivants à la maladie qui s'occupent de soigner les malades.

Saar : grand fleuve qui marque la limite entre le Monde Émergé et les Terres Inconnues.

Salazar : Tour-Cité, capitale de la Terre du Vent.

San : petit-fils de Nihal et Sennar, revenu dans le Monde Émergé après une longue absence. Il est le second Marvash.

Sennar : puissant magicien, époux de Nihal.

Sheireen : « la Consacrée » en elfique.

Shevraar : nom elfique de Thenaar.

Terres Inconnues (les) : territoires au-delà du Saar.

Theana : magicienne et prêtresse, Suprême Officiante des Frères de la Foudre.

Thenaar : dieu de la guerre, de la destruction et de la création.

Tyran (le) : surnom donné à Aster.

Uro : gnome convaincu d'avoir trouvé un antidote à la maladie.

Veilleurs : secte secrète, issue des Frères de la Foudre.

Ville Nouvelle : nom dont a rebaptisé Makrat.

Vouivre : animal semblable à un dragon, mais privé de pattes antérieures ;

monture de prédilection des guerriers elfiques.

L'auteur

À l'âge de sept ans, **Licia Troisi** écrivait déjà des histoires que ses parents compilaient dans un cahier bleu... Plus tard, elle a choisi d'étudier l'astrophysique, ce qui lui a permis de décrocher un poste à l'Observatoire de Rome où elle travaille aujourd'hui. Sa passion pour l'écriture ne l'a cependant jamais quittée : à peine sortie de l'université, elle s'est lancée dans la rédaction des *Chroniques du Monde Émergé*. La série, publiée par la prestigieuse maison d'édition Mondadori, est un best-seller en Italie et en France. Elle écrit actuellement une nouvelle série de fantasy : *Nashira*.

Tous les livres de Pocket Jeunesse sur

www.pocketjeunesse.fr

Titre original : *Leggende del Mondo Emerso II. Figlia del sangue*

Directeur de collection :
Xavier d'ALMEIDA

Couverture © Arnoldo Mondadori Editore, S.p.A, Milano, cover
illustration by Paolo Barbieri

Leggende del Mondo Emerso II – Figlia del sangue
© 2009, Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano
© 2012, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche,
pour la traduction française et la présente édition.

ISBN : 978-2-266-22503-8

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : août 2012.